CIHM/ICMH Microfiche Series.

CIHM/ICMH Collection de microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions

Institut canadien de microreproductions historiques

1980

Technical Notes / Notes techniques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Physical features of this copy which may alter any of the images in the reproduction are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Certains défauts susceptibles de nuire à la qualité de la reproduction sont notés ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couvertures de couleur
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☑ Tight binding (may cause shadows or distortion along interior margin)/ Reliure serré (peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure)
- ☐ Additional comments/ Commentaires supplémentaires

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Coloured plates/ Planches en couleur
- ☐ Show through/ Transparence
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées

Bibliographic Notes / Notes bibliographiques

- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Plates missing/ Des planches manquent
- ☐ Additional comments/ Commentaires supplémentaires

- ☐ Pagination incorrect/ Erreurs de pagination
- ☐ Pages missing/ Des pages manquent
- ☐ Maps missing/ Des cartes géographiques manquent

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

The original copy was borrowed from, and filmed with, the kind consent of the following institution:

Morisset Library
University of Ottawa

Maps or plates too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

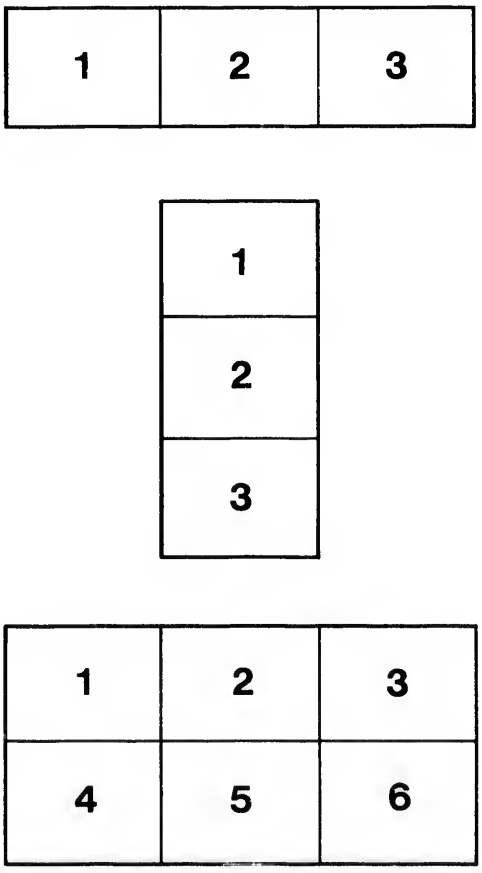
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de l'établissement prêteur suivant :

Bibliothèque Morisset
Université d'Ottawa

Les cartes ou les planches trop grandes pour être reproduites en un seul cliché sont filmées à partir de l'angle supérieure gauche, de gauche à droite et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Le diagramme suivant illustre la méthode :



CE
15.00

ÉTUDE

SUR LES

RAPPORTS DE L'AMÉRIQUE ET DE L'ANCIEN CONTINENT

AVANT CHRISTOPHE COLOMB.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviana

ÉTUDE

SUR LES

RAPPORTS DE L'AMÉRIQUE

ET DE L'ANCIEN CONTINENT

AVANT CHRISTOPHE COLOMB

Par PAUL GAFFAREL

Ancien élève de l'École normale,

Agrégé d'histoire, Docteur ès-lettres,

MEMBRE DE LA SOCIETE DE GEOGRAPHIE, DE LA SOCIETE D'HISTOIRE DE FRANCE,

DE LA SOCIETE D'EMULATION DU DOUBS, ETC., ETC.

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE PIERRE PRUNEAU QUÉBEC

PARIS

ERNEST THORIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, rue de Médicis, 7.

BESANÇON

MARION, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Place Saint-Pierre.

MONTPELLIER

COULET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Grande-Rue.

1869.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

E
103
.G33
1869a

A LA MÉMOIRE

DE

MON PÈRE

J.-J.-H. GAFFAREL

INSPECTEUR D'ACADÉMIE A MARSEILLE.

Souvenir de reconnaissance et d'amour.

PAUL GAFFAREL.

INTRODUCTION.

Les études américaines naissent à peine. A. de Humboldt en fut le promoteur. Grâce à lui, les problèmes que soulève le passé du Nouveau-Monde commencent à devenir l'objet de sérieuses et patientes recherches. Mais que de questions restent encore indécises ! Tant que les hiéroglyphes du Pérou et du Yucatan n'auront pas trouvé leur Champollion, tant que les Pharaons d'Izamal et de Palenqué n'auront pas livré le secret de leurs dynasties, les historiens de l'Amérique seront réduits à des conjectures et à des hypothèses, pour tous les siècles qui précédèrent l'arrivée de Colomb.

En attendant quelque découverte qui fera revivre tous ces peuples, dont on avait perdu jusqu'au nom, ceux qui s'occupent du Nouveau-Monde ne peuvent que déblayer le terrain, et préparer les matériaux du futur édifice : nous n'avons pas eu d'autre pensée lorsque, sans nous dissimuler les dangers et les difficultés d'un pareil travail, nous avons essayé d'exposer les relations des Américains et des peuples de l'Ancien-Monde avant Christophe Colomb.

Les documents que nous avons à notre disposition ne présentent les caractères de l'authenticité qu'à partir du x^e^ siècle de notre ère. Il semblerait donc que nous ne de-

vions raconter que les voyages et le séjour en Amérique des peuples du nord de l'Europe depuis l'an mil jusqu'en 1492 : mais nous avons cru qu'il ne serait pas hors de propos de joindre à ces documents les traditions de l'antiquité et du moyen âge relatives à l'existence de terres transocéaniques et les voyages réels ou supposés, alors entrepris dans la direction de l'ouest. Nous n'avons même pas hésité à nous aventurer bien au delà, jusque dans les temps antéhistoriques, et à tenter l'explication de quelques mythes qui se rattachaient directement à notre sujet.

Cette Etude se divise en trois parties. La première est tout hypothétique : elle nous reporte aux temps fabuleux où le symbole couvre la réalité d'un voile épais. Dans la seconde nous passons en revue les traditions de l'antiquité et du moyen âge ; mais déjà le sol s'affermit sous nos pas, et la vraisemblance grandit de moment en moment. Enfin, la troisième partie, tout historique, est consacrée à la discussion de faits relativement modernes. De la sorte, nous nous élevons peu à peu des conjectures aux probabilités, pour arriver à la certitude.

PREMIÈRE PARTIE.

LE MYTHE

CHAPITRE PREMIER.

L'ATLANTIDE.

Tous les peuples ont conservé le souvenir d'un cataclysme qui bouleversa l'univers, mais ils ne savent rien des temps qui précédèrent cette catastrophe, ou du moins ils ne les connaissent que d'après de vagues traditions. Déjà pourtant l'industrie et le commerce avaient prospéré; déjà des peuples avaient vécu, et des empires s'étaient écroulés !

Une science toute nouvelle, qu'on ne sait encore de quel nom désigner, essaie de reconstituer cette histoire primitive par la comparaison et la combinaison des découvertes géologiques et archéologiques. Des progrès étonnants se sont accomplis en peu d'années (1). Nous commençons à ne plus ignorer la civilisation, les habitudes et presque la conformation physique des peuples anté-historiques. Il est vrai que les conclusions adoptées ne sont et ne peuvent, longtemps encore, être qu'hypothétiques. Elles contredisent même, au moins en partie, les faits jusqu'ici connus. « Mais chaque jour apporte une donnée nouvelle, et peut-être la solution de ces curieux problèmes marchera-t-elle avec autant de rapidité que celle de bien d'autres, résolus aujourd'hui et qu'on n'eût point osé poser il y a moins d'un quart de siècle (2). »

Pendant cette période anté-historique, les peuples qui habi-

---

(1) Ces progrès sont enregistrés avec un soin infini par *M. G. de Mortillet*, dans une revue mensuelle intitulée : « Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme. »

(2) *De Quatrefages.* Rapport sur les progrès de l'anthropologie, 1867, p. 205.

taient les deux rives de l'Atlantique avaient-ils déjà établi des relations entre eux? Nous n'en avons aucune preuve matérielle; ce qui nous porte à le croire, c'est que, alors, la distance entre les deux continents était singulièrement rapprochée par l'interposition d'une île aujourd'hui disparue, dont la tradition a perpétué le souvenir, et dont la science prouve la réalité. Je veux parler de cette fameuse Atlantide, qu'on aurait depuis longtemps oubliée, si elle n'eût été qu'une fantaisie de la brillante imagination de Platon, tandis qu'elle a conservé le rare privilége de toujours intéresser et parfois de passionner ceux qui s'en occupent.

I. L'Atlantide d'après Platon.

Platon, dans le *Timée*, raconte que Solon était allé consulter en Egypte les prêtres de Saïs, dépositaires de la science antique, et les avait priés de lui apprendre leurs traditions. Nos livres sacrés, lui répondit alors un des plus vieux gardiens du temple, rapportent que les Athéniens détruisirent jadis une puissante armée venue de l'Atlantique (1) : « Car cette mer était alors navigable, et il y avait au delà du détroit que vous appelez les colonnes d'Hercule, une île plus grande que la Libye et l'Asie. De cette île on pouvait facilement passer à d'autres îles, et, de celles-là, à tout le continent qui borde la mer intérieure. » Cette île eut de longues et glorieuses destinées : mais elle attira sur elle la colère des Dieux, qui la firent disparaître en une seule nuit dans un effroyable cataclysme.

Platon reprend et développe dans un autre de ses dialogues, le *Critias*, cette histoire de l'Atlantide. Critias, contemporain et ami de Solon, répète ce que, à l'âge de dix ans, il aurait entendu raconter par son bisaïeul Dropidas, alors nonagé-

(1) *Platon*, éd. Didot, II, p. 202, trad. Cousin.

naire, et que ce bisaïeul avait lui-même entendu de Solon. Mais les détails qu'il donne sont relatifs à la constitution intérieure et à l'histoire de l'Atlantide plutôt qu'à sa position. D'après lui, elle se trouvait dans la direction de l'ouest. Les Dieux l'abandonnèrent, à cause des vices de ses habitants, et l'abîmèrent dans un déluge accompagné de tremblements de terre.

Platon paraît avoir particulièrement affectionné cette tradition (1) : car il voulut encore la célébrer dans un poëme épique. Avant lui déjà, Solon, après avoir consacré toute sa vie au service d'Athènes, avait composé un poëme sur la guerre des Athéniens et des Atlantes, afin d'occuper les loisirs forcés que lui imposait la tyrannie de Pisistrate. La vieillesse l'empêcha d'achever son œuvre. Platon, qui avait été séduit par ce sujet et par les fragments du poëme, s'en était emparé (1) « comme d'une belle terre abandonnée et s'était fait un point d'honneur de l'achever et de l'embellir ; mais il avait commencé trop tard, et n'eut pas le temps de le finir. » De ces deux poëmes il ne nous est parvenu qu'un fragment insignifiant, qu'on attribue à Solon.

Telle est la tradition de l'Atlantide. A nous d'examiner si l'Atlantide a réellement existé, et, si elle a existé, quelle était sa situation.

II. L'Atlantide a-t-elle existé ?

Trois opinions sont en présence. Ceux-ci nient l'existence de l'Atlantide ; ceux-là la mettent en doute ; d'autres y croient (2).

Dès l'antiquité certains philosophes s'étaient prononcés

(1) *Plutarque*, Vie de Solon, 26-31.

(2) Cf., pour tout ce chapitre, *Th.-Henri Martin*, Etudes sur le Timée de Platon, 1841, 2 vol. in-8° ; ouvrage excellent, auquel nous avons beaucoup emprunté.

contre l'Atlantide. Les Néoplatoniciens surtout combattaient son existence. Longin ne voyait en elle qu'un simple ornement littéraire sans signification historique. Amelius retrouvait, dans le récit de la ruine de l'Atlantide, le combat des étoiles fixes et des planètes ; Numerius la lutte du bien et du mal ; Origène celle des bons et des mauvais génies ; Proclus enfin l'opposition éternelle de la matière et de l'esprit. Le moyen âge ne souleva point cette question. Lorsque la découverte de l'Amérique par Colomb eut renouvelé la discussion, Acosta (1), le consciencieux historien des Indes, n'hésita pas à se prononcer contre Platon. « Je ne porte point, dit-il, tant de respect à l'authorité de Platon, quoy qu'ils l'appellent divin, qu'il me semble trop difficile de croire qu'il ayt peu escrire ces choses de l'isle Atlantique pour une vraye histoire, lesquels pour cela ne laissent point d'estre de pures fables. » Bernard de Malinkroot (2) et Fabricius, le savant éditeur de la *Bibliotheca græca* (3), sont du même avis. Le géographe Cellarius ne se contente pas, comme les précédents, de nier l'authenticité du mythe platonicien. Il essaie de le discuter. Mais ses réfutations ne sont que la reproduction des faits racontés par Platon (4). Les raisons alléguées par Tiedemann (5), par l'abbé Creyssent (6) et par Hismanns (7) sont également spécieuses et vagues : car ils nient sans rien prouver. Danville lui-même n'apporte point contre la réalité de

(1) *Acosta*, Historia natural y moral de las Indias, trad. Regnault. Paris, 1598, in-12.

(2) Paralipomena de historicis græcis. Centuriæ V. Cologne p. 1656, p.95.

(3) Bibl. græca, III, 3-98.

(4) *Cellarius*. Notitia orbis antiqui, sive geographia plenior. « ... Obstant alia : vicinitas ostii ad columnas Herculis ; ante quod dicitur sita fuisse, a quo longissime abest America..... deinde regum illius insulæ imperium, et bellum cum Atheniensibus gestum ; et insulæ ulteriores in quas ex Atlantide navigatio instituta fuerit. Quid plura? ait ἠφανίσθη : disparuit insula, nunquam superest. » T. II, p. 164.

(5) *Tiedemann*, Dialogorum Platonis argumenta.

(6) *Creyssent*, Journal des savants, fév. 1779.

(7) *Hismanus*, Neue Welt, oder Meuschen Gesichte, etc. Munster, 1781.

l'Atlantide des arguments décisifs (1). Bartoli fait de ce mythe un poëme allégorique et satirique, dans lequel il s'imagine reconnaître les principaux événements de la guerre du Péloponnèse (2).

Au XIXe siècle, Gosselin, Uckert, Malte-Brun, Letronne et A. Rhinne s'accordent à soutenir que l'Atlantide n'a jamais existé que dans la brillante imagination du philosophe athénien (3). M. Th.-Henri Martin pense que l'Atlantide est une fiction ingénieuse inventée par les Egyptiens pour se concilier les sympathies de la Grèce, une vieille tradition encadrée au milieu de plusieurs erreurs populaires et de diverses opinions cosmographiques (4). M. Nicklès (5) enfin attribue cette croyance à une illusion d'optique.

Plusieurs écrivains ne se sont pas prononcés si ouvertement. Ils se sont contentés, mais sans rien affirmer pour ou contre, d'émettre des doutes sur l'existence de l'Atlantide. Ainsi Pline, qui croit à tant de fables, ne parle de l'Atlantide qu'avec réserve (6). Strabon (7) de même. Le sceptique Montaigne énonce le fait, sans l'accompagner de réflexions (8). Ortelius (9) se demande si l'île de Léon près Cadix et l'Amérique actuelle ne seraient pas les deux extrémités du continent

---

(1) *Danville*, Géographie ancienne, t. III, p. 122.

(2) *Bartoli*, Réflexions impartiales sur le progrès réel ou apparent que les sciences et les arts ont fait dans le XVIIIe siècle en Europe. — La principale raison qu'il donne est que, lors de cette guerre, la petite île Atalanta au nord de l'Euripe, fut séparée du continent. Thucyd. III, 89; Pline, H. N., II, 88.

(3) *Gosselin*, Géog. des anciens, I, 141. — *Uckert*, Geog. der Griecher und Rœmer, I, 1, 59; II, 1, 192-194. — *Malte-Brun*, Géog., éd. 1840, I, 26. — *Letronne*, Essai sur les idées cosmographiques qui se rattachent au nom d'Atlas. — *A. Rhinne*, Encyclopédie nouvelle, art. Amérique.

(4) Op. cit. p. 330.

(5) *Nicklès*, Mémoire de l'Académie de Stanilsas pour 1864, p. 308.

(6) *Pline*, H. N., II, 90. « Si credimus Platoni. »

(7) *Strabon*, II, 3-6.

(8) *Montaigne*, Essais, I, 30. Des Cannibales.

(9) *Ortelius*, Theatrum mundi, fol. 2.

disparu, mais il n'affirme rien, pas plus que Buffon (1), que Mentelle (2) ou Raynal (3). Le jésuite Lafitau (4) distingue avec soin les opinions contraires, et ne se prononce pas. Voltaire (5) tantôt semble croire à l'Atlantide et tantôt la rejeter. Le marquis de Saint-Simon (6) tour à tour nie et affirme. Humboldt (7) reste indécis. « Les problèmes de la géographie mythique des Hellènes, dit-il, ne peuvent être traités selon les mêmes principes que les problèmes de la géographie positive. Ils offrent comme des images voilées à contours indéterminés. » Stallbaum (8) croit que le fond du récit est vrai, mais qu'il a été singulièrement modifié. Beudant enfin touche avec réserve cette question.

Après ceux qui doutent, passons à ceux qui croient : leur nombre est considérable. A peine avons-nous pu mentionner dans l'antiquité quelques incrédules. Presque tous les autres écrivains ne mettent pas un seul instant en doute l'existence de ce continent disparu. Ainsi pensèrent Posidonius (9), Philon le Juif (10), Crantor et Marcellus, les deux Néoplatoniciens (11). Ammien Marcellin (12) dit que c'était *insula Europæo orbe spatiosor*. Arnobe (13) va même jusqu'à

(1) *Buffon*, Théorie de la terre, éd. 1749, t. I, p. 313.

(2) *Mentelle*, Encyclopédie méthodique, aux mots Atlantis et Atlantica insula. 1787, t. I, p. 259.

(3) *Raynal*, Histoire philosophique des Deux-Indes, X, 45.

(4) *Lafitau*, Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps, 3 vol. in-12. Paris, 1754, t. I, p. 27.

(5) *Voltaire*, Bible enfin expliquée, Genèse. — Dict. phil., art. Platon.

(6) *Saint-Simon*, Nyctologues de Platon. — Dissertation sur un passage de Platon, p. 20-74, in-4°. Utrecht, 1784.

(7) *Humboldt*, Histoire de la géographie du nouveau continent, 5 vol., Morgand, t. I, p. 169.

(8) *Stallbaum*, Plat. Critias. « ... Critiam censeamus simillimum fabulæ alicui romanensi, historiæ veritate non omnino destitutæ. »

(9) *Strabon*, II, 3-6.

(10) *Philon le Juif*, De l'indestructibilité du monde, in-f°, Paris, p. 963.

(11) *Proclus*, Comment. Tim., p. 24.

(12) *Ammien Marcellin*, XVII, 7.

(13) *Arnobe*, éd. Jean Maire, 1551, t. I, p. 5.

fixer l'époque de l'invasion des Atlantes, qu'il croit à peu près contemporaine de l'invasion des Assyriens, sous Ninus. Tertullien (1) parle à plusieurs reprises de l'Atlantide, sans douter un seul instant de son existence. Au moyen âge, elle figure dans la mappemonde d'un manuscrit de Macrobe, du x^e^ siècle (2). Mais c'est surtout dans les temps modernes, au moment où furent de nouveau agitées en Europe les questions qui jadis avaient occupé l'antiquité, que cette opinion rencontra de nombreux partisans. Colomb (3) fut un de ses plus chauds défenseurs. L'orientaliste Genebrard (4), qui s'appuie sur l'Ecriture sainte pour prouver l'existence de ce continent, Christophe Becman (5), Ath. Kircher (6), croient tous à l'Atlantide, et expliquent sa disparition par un déluge ou un tremblement de terre. Tournefort (7), Samuel d'Engel, Carli, de la Borde et Cadet pensent de même, ainsi que Rudbeck, Bailly, Delisle de Sales, Latreille, et beaucoup d'autres (8). Au XIX^e^ siècle, Bory de Saint-Vincent, de Fortia d'Urban et Bunsen reconnaissent la réalité historique de

---

(1) *Tertullien*, De Pallio, 25. — Apolog. 40.

(2) *Santarem*, Cosmographie et cartographie du moyen âge, II, 42.

(3) *Colomb*, Vie de l'amiral, § 7.

(4) *Genebrard*, Chronographia sacra, 1580, l. I.

(5) *Becman*, Hist. orb. terrarum, 1680, Francof, § 5, De Insulis.

(6) *Kircher*, Mundus subterraneus, 2 vol., 1655. Amsterdam.

(7) *Tournefort*, Voyage au Levant, lett. XV, t. II. — *Samuel d Engel*, Comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux, 1762. — *Carli*, Lettere americane, trad. Villebrune. Boston, 1788. — *De la Borde*, Histoire abrégée de la mer du Sud. Paris, 1791. — *Cadet*, Mémoires sur les jaspes et autres pierres précieuses de la Corse. Bastia, 1785.

(8) *Rudbeckii Olaii* Atlantica sive Manheim vera Japeti posterorum sedes ac patria, etc. Upsalæ, 1673, 3 vol. — *Bailly*, Lettres sur l'Atlantide de Platon et l'ancienne histoire de l'Asie, nouvelle édition. Paris, 1805, in-8°. — *Delisle de Sales*, Histoire naturelle de tous les peuples du monde, réduite aux seuls faits qui peuvent instruire et piquer la curiosité, 52 vol. in-12. — *Latreille*, Mémoire sur divers sujets d'histoire naturelle des insectes, de géographie ancienne et de chronologie. Acad. d. sciences, 1819, p. 146.

l'Atlantide, bien qu'ils cherchent à en détourner les conséquences (1). Villemain (2) croit aussi que l'Atlantide était tout autre chose qu'un mythe philosophique.

Les partisans de l'Atlantide sont donc nombreux : mais leurs raisons sont souvent peu sérieuses, et ils prêtent le flanc aux objections de leurs adversaires. Ainsi Cadet ne s'avise-t-il pas de croire à l'Atlantide uniquement parce qu'il admet dix époques antédiluviennes, et qu'à chacune de ces époques présida un des dix rois de l'Atlantide! Quoi de plus simple pourtant que de s'en tenir au texte même de Platon? Une grande île existait : elle a disparu. Ce phénomène est-il donc possible, d'après les données de la science moderne?

Quand la terre se formait, dans ces périodes que la géologie désigne sous le nom de primitive, transitoire, secondaire et tertiaire, de soudains cataclysmes, analogues à celui qui fit disparaître l'Atlantide, devaient souvent bouleverser la face du globe. « La nature, dit Buffon (3), s'est trouvée dans différents états, et la terre a pris successivement des formes différentes. Les cieux eux-mêmes ont varié, et toutes les choses de l'univers physique sont, comme celles du monde moral, dans un mouvement continuel de variations successives. » Telle était aussi l'opinion de Cuvier dans son immortel ouvrage des *Révolutions du globe*. Mais, en ne considérant que ce qui se passe sous nos yeux, ne voyons-nous pas s'accomplir tous les jours des phénomènes cosmiques qui transforment le globe? La Suède s'élève au-dessus des eaux de la Baltique (4). Hier encore une île nouvelle surgissait du sein de la Médi-

---

(1) *Bory de Saint-Vincent*, Essai sur les îles Canaries et l'ancienne Atlantide. Paris, germinal an XI, in-4°. — *De Fortia d'Urban*, Essai sur quelques-uns des plus anciens monuments de la géographie, 3 vol., I, 5. Paris, 1802. — *Bunsen*, Egypts place in universal history, vol. IV, p. 421.

(2) *Villemain*, Litt. franç., leçon XIV.

(3) *Buffon*, Epoques de la nature.

(4) *Cateau-Calleville*, Tableau de la mer Baltique, 2e partie. — *Th. Lavallée*, Géog. de Malte-Brun, éd. Furne, t. IV, 1, 18, § 1.

terranée. Un immense continent se forme dans les profondeurs mystérieuses du Grand-Océan (1). Alluvions, dunes, falaises, stalactites, incrustations, volcans, voici tout autant de causes de changement qu'il est permis journellement de constater. « Le temps viendra, dit un grand savant (2), où les géologues considéreront le repos de l'écorce terrestre pendant toute une période de son histoire comme aussi improbable que le serait le calme absolu de l'atmosphère pendant toute une saison de l'année. »

Ces phénomènes, il est vrai, ne prouvent point la disparition de l'Atlantide. Mais on en peut citer d'autres, dès l'antiquité, qui offrent avec ceux-ci une grande analogie : villes qui s'affaissent, îles qui s'abîment, parties de continent qui disparaissent (3). Ainsi l'Acarnanie et l'Achaïe sont couvertes presque entièrement par les eaux des golfes d'Ambracie et de Corinthe. La Propontide et le Pont-Euxin submergent de vastes plaines en Europe et en Asie. Tantôt la mer se creuse un chemin à travers l'Hellespont et les Bosphores de Thrace et de Chersonèse Cimbrique ou Taurique ; tantôt elle sépare la Sicile de l'Italie, Chypre de la Syrie, Eubée de la Béotie, ou bien elle engloutit Pyrrha et Aulissa, Hélia et Bura dans le golfe de Corinthe, la majeure partie de l'île de Cos et la moitié de Tyndaris en Sicile (4). Quelquefois enfin c'est au milieu des terres que s'affaissent le mont Cybotus et la ville de Curète, ainsi que Sipylus de Magnésie. Un continent tout entier disparaît même, au grand effroi des contemporains, la terre lyctonienne ou lycaonienne, célébrée par les Argonautiques du faux Orphée (5). Tous ces phénomènes se sont pro-

(1) *Michelet*, La Montagne.
(2) *Darwin*, cité par E. Reclus. La Terre, p. 808.
(3) *Pline*, H. N., II, 89-92.— *Amm. Marcellin*, XVI, 7.— *Strabon*, I, 3-20.
(4) D'après *Kircher*, Mundus subterraneus, II, XII, 3, des phénomènes analogues auraient séparé Sumatra de Malacca, Ceylan et l'Indoustan, le Groënland et l'Amérique du nord.
(5) *Orphée*, poëme des Argonautes, éd. Hermann, 1805, v. 1276-1281.

duits à l'époque historique; ils sont tous aussi prouvés que l'affaissement, au VI^e^ siècle de notre ère (1), de la ville d'Herbadilla que recouvre aujourd'hui le lac de Grand-Lieu, ou que la disparition sous les eaux (2), en 1819, sur une etendue de quatre-vingt-quatre lieues carrées, de la plaine de Sindrée, aux bouches de l'Indus. Ce n'est point une exagération poétique ou une fantaisie d'artiste qui a inspiré à Ovide ces beaux vers (3) :

> **Vidi ego quod fuerat quondam solidissima tellus**
> **Esse fretum; vidi factas ex æquore terras;**
> **Et procul a pelago conchæ jacuere marinæ,**
> **Et vetus inventa est in montibus anchora summis;**
> **Quodque fuit campus, vallem decursus aquarum**
> **Fecit, et illuvie mons est deductus in æquor,**
> **Atque paludosa siccis aret humus arenis.**

Il n'est donc pas contraire aux règles de la critique de supposer qu'un cataclysme semblable peut avoir fait disparaître une île ou tout au moins une partie de cette île, dont on a peut-être exagéré la grandeur. Plusieurs savants, le président de Brosses (4), Forster, Dumont d'Urville, Broca, Mærenhout, Martin de Moussy, etc., pensent que jadis existait dans le Pacifique un grand continent, déterminé par les îles Havaï, les Marquises et la Nouvelle-Zélande, qui ne seraient que les sommets des terres englouties (5). Ce n'est qu'une hypothèse, mais elle est fort légitime. A plus forte raison pouvait jadis exister dans l'océan Atlantique une grande île dont les Antilles, et même les Açores, seraient comme les dernières arêtes.

Un tel bouleversement ne s'est point accompli à l'époque

---

(1) *Peuchet et Chanlaire*, Description topographique et statistique de la France, 3 vol. in-4°. 1807.

(2) *Zurcher et Margollé*, Monde sous-marin, p. 271.

(3) Métamorph. xv.

(4) *De Brosses*, Histoire des navigations aux terres australes.

(5) *Gabriel Lafond*, Bulletin de la Société de géographie, juin 1867.

historique. Platon lui-même en fixe la date à neuf mille ans avant lui. Mais ce n'est point une raison pour le nier. L'homme, avant le déluge, avait certainement une civilisation, peut-être même assez avancée. Sans recourir aux milliers de siècles de la chronologie chinoise ou hindoue, les découvertes de M. Boucher de Perthes, le grand travail de M. Troyon sur les habitations lacustres, les récents travaux de MM. John Lubbock, A. Morlot, Thomsen, de Mortillet, Lehon (1), et les produits de l'industrie antédiluvienne exposés en 1867 au palais du Champs-de-Mars, prouvent que l'homme connaissait les arts, et était déjà arrivé à un degré de civilisation remarquable, avant le grand cataclysme qui renouvela son histoire, il y aura bientôt six mille ans.

III. Position de l'Atlantide.

Si donc l'Atlantide a existé, où était-elle située ? C'est ici que les opinions les plus contradictoires et les systèmes les plus bizarres sont en présence. Rudbeck (2), professeur à l'université d'Upsal, égaré par le patriotisme, soutint que l'Atlantide était la péninsule Scandinave, et s'efforça de prouver que toutes les traditions antiques sur ce continent disparu se rattachaient à son pays. Mais il a mis une érudition peu commune et une subtilité d'esprit fort remarquable au service d'une bien mauvaise cause : car seul il est resté de

(1) *Boucher de Perthes*, Antiquités celtiques et antédiluviennes. — *John Lubbock*, l'Homme avant l'histoire, étudié d'après les monuments et les coutumes retrouvés dans les différents pays de l'Europe, in-8°. Paris, 1866. — *A. Morlot*, Etudes géologico-archéologiques en Danemark. — *Thomsen*, Musée à Copenhague. — Voir encore Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles, t. IV. — *G. de Mortillet*, Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme. — *Lehon*, l'Homme fossile en Europe.

(2) Op. cit.

son avis, ou du moins presque seul. En effet, Bailly (1) voulut, lui aussi, trouver dans l'extrême nord le pays des Atlantes. Il les fit sortir non plus de la Suède, mais du Spitzberg, et décrivit même leurs stations depuis leur point de départ jusqu'à la Méditerranée. Mais cet ingénieux tour de force n'a rien prouvé que les ressources de son esprit.

C'est encore une opinion peu commune que celle de Kirchmaier (2). Diodore (3) avait parlé d'un lac Tritonis situé à l'extrémité occidentale de l'Afrique, et au milieu duquel se trouvait une île habitée par les Amazones. Aux environs étaient les Atlantes près de Cerné et du mont Atlas. De terribles guerres s'élevèrent entre eux et les Amazones, sans préjudice de la guerre contre les Athéniens. Kirchmaier en conclut que l'Atlantide n'est autre que le Sahara, qui porte en effet, aujourd'hui encore, les traces d'une grande révolution géologique (4). Mais les indications si catégoriques de Platon sur les îles et la mer sont alors réduites à néant, et il nous faut recourir à une autre explication.

Assurément ce ne sont point les partisans de la Judée qui nous la donneront. L'avocat marseillais Olivier (5) chercha bien dans le Pentateuque l'interprétation du mythe platonicien. De même Eurenius de Suède (6) et Baer (7) se prononcèrent en faveur de la Palestine. Mais leurs arguments sont médiocres : le dernier, par exemple, trouvait une certaine analogie entre Atlas qui soutient le monde et Israël qui lutte avec l'ange, entre la mer Rouge et le Πόντος πορευσίμος de Platon,

(1) Op. cit.

(2) *Kirchmaier*, Exercitatio de Platonis Atlantide, ad Timæum et Critiam. Wittemberg, 1685.

(3) *Diodore*, III, 53-56-60.

(4) *Barth*, trad. Ithier, Voyages et découvertes dans l'Afrique. Paris, 1860, passim. — *Karl Ritter*, Afrique, trad. Buret et Desor, t. III, 4e partie, 2e division, § 2. — *Godron*, le Sahara et l'Atlantide. Nancy, 1868.

(5) *Olivier*, 1726.

(6) *Eurénius*, Atlantica orientalis, 1754.

(7) *Baer*, Essai historique et critique sur les Atlantiques, éd. Paris, 1762.

entre les rois de la famille de Neptune qui étaient dix et les tribus qui étaient douze.

Delisle de Sales émet une opinion plus singulière encore. D'après lui, l'Atlantide serait l'Ogygie d'Homère, qui disparut sous les eaux, et dont Malte, la Sicile et la Sardaigne sont peut-être des débris (1). Enfin, pour clore la série de ces systèmes bizarres, Latreille se prononça pour la Perse (2).

Platon n'avance rien pourtant qu'on ne puisse expliquer sans recourir à tant d'interprétations. Ce qui est en deçà des colonnes d'Hercule, dit-il (3), ressemble à un port ayant une entrée étroite. Au delà s'étend une mer immense. Dans cette mer est une grande île, l'Atlantide, entourée d'autres plus petites. De cette île on peut passer dans un continent qui borde la mer.

Appliquons ces indications au Spitzberg, au Sahara, à la Palestine ou au milieu de la Méditerranée. Comme nous ne trouvons dans aucun de ces pays ni colonnes d'Hercule, ni mer étroite communiquant avec une mer immense remplie d'îles, les systèmes de Bailly sur le Spitzberg ; de Kirchmaier sur le Sahara ; d'Ollivier, d'Eurénius et de Baer sur la Palestine, et de Delisle de Sales sur l'Ogygie homérique, tombent donc d'eux-mêmes.

La conjecture de Latreille sur la Perse n'est pas mieux fondée : le détroit d'Ormuz fait bien communiquer le golfe Persique, mer secondaire, à la mer des Indes, grande mer. Mais le détroit d'Ormuz ne s'est jamais appelé colonnes d'Hercule, et ce n'est pas dans les Laquedives et les Maldives que nous trouverons l'archipel dont parle Platon.

Rudbeck allègue, il est vrai, que la Baltique, elle aussi, ressemble à un port, et communique par un détroit [illegible] une grande mer. De plus, il fait remarquer que, dans l'antiquité, l'entrée de la Baltique fut aussi désignée sous le nom de

(1) Op. cit. — (2) Id.
(3) *Platon*, ut supra.

colonnes d'Hercule. Mais où sont les îles de Platon? Pour aborder les îles Danoises ou l'archipel d'Aland, il n'est pas besoin d'entrer dans la grande mer. Les îles Loffoden et Tromsen se trouvent bien dans cette grande mer, mais beaucoup trop rapprochées de la côte; et d'ailleurs où serait le grand continent, dans lequel on passait en quittant ces îles? La supposition de Rudbeck tombe donc, comme les autres, devant le texte de Platon.

Que si maintenant nous remarquons que la Méditerranée est une mer fermée ressemblant à un port, et que, par un détroit, de tout temps connu sous le nom de colonnes d'Hercule, elle communique avec une grande mer intérieure, qui n'est autre que l'Atlantique, nous aurons la meilleure et la plus naturelle des explications. Cherchons dans l'Atlantique la position de la grande île submergée, jadis entourée d'autres îles, nous la trouverons entre la mer des Antilles et le golfe du Mexique qui portent encore les traces de bouleversements géologiques d'origine relativement moderne, peut-être même jusqu'aux Açores qui seraient alors les derniers débris de l'Atlantide. Enfin, le continent auquel on pouvait facilement aborder, en partant de la grande île, n'est-il pas l'Amérique?

Ces conjectures ne sont pas nouvelles. Au XVI^e^ siècle, Gomara (1) affirmait déjà la connexité de l'Amérique et de l'Atlantide. En 1561, Guillaume de Postel proposait de donner au nouveau continent le nom d'Atlantis (2). Wytfliet, le grand géographe de la fin du XVI^e^ siècle, citait et partageait l'opinion d'un certain Théodore Swinger, qui, dans son *Théâtre de la vie humaine*, établissait l'identité de ces deux continents (3). Bacon y croyait aussi, mais dans un ouvrage de fiction, qui est resté inachevé (4). Le Danois Bircherodius

(1) *L. de Gomara,* Hist. des Indes, 1552, fol. 119.
(2) *G. de Postel,* Cosmog. discip. comp., p. 13-57. Bâle, 1561.
(3) *Wytfliet,* Hist. univ. des Indes orientales et occidentales, 60.
(4) *Bacon,* Nova Atlantis.

prouva, dans son *Schediasmus de orbe novo non novo* (1), qu'il fallait chercher du côté de l'Amérique la position de l'ancienne Atlantide. Lamothe-Levayer, le sceptique et érudit auteur de la *Géographie du Prince*, voyait « dans le *Timée* et le *Critias* quelque petite apparence de l'Amérique (2). » Sainte-Croix et Carli pensaient de même (3). Les cartographes du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle donnaient, sans sourciller, des cartes de l'Atlantide, oubliant dans leur ardeur qu'elle avait disparu (4). Mais ces fantaisies géographiques et ces caprices d'érudition amusante ne prouvent rien. La science se prononce-t-elle en faveur de notre opinion? Les faits sont-ils d'accord avec les traditions? C'est ce qu'il nous reste à examiner.

La géologie est une des sciences naturelles dont les progrès, depuis le commencement du siècle, ont été le plus marqués. Ses précieuses indications ont, en histoire, l'autorité d'un fait accompli, et nul aujourd'hui ne s'aventure sans elle sur le terrain des études antéhistoriques. Or un de ses principes les mieux établis est que, toutes les fois qu'on découvre, dans les couches d'îles ou de continents, séparés aujourd'hui par des bras de mer, et soumis à d'autres conditions climatologiques, les mêmes débris de plantes et d'animaux, on en peut légitimement conclure que ces contrées étaient jadis réunies. Roderick Murchison a prouvé de la sorte l'antique connexité de l'Angleterre et de l'Irlande (5); Edward Forbes celle de l'Irlande et de l'Espagne (6); Bourguignat celle de l'Espagne et

(1) *Bircherodius*, Altford, in-f°, 1683. Le titre de cet ouvrage, cité par Th.-Henri Martin, promettait beaucoup ; mais nous n'avons pas pu nous le procurer.

(2) *Lamothe-Levayer*, Géog. du Prince, § 21.

(3) *Sainte-Croix*, De l'état et du sort des anciennes colonies, in-8°, 1779, p. 24. — Carli, op. cit., t. II, passim.

(4) *Ortelius*, carte II. — *Nicolas et Guillaume Sanson*, Atlas de 1689, carte 82, reproduite dans l'Atlas de *Robert de Vaugondy* de 1748.

(5) Anniversary Address, 1863.

(6) *Elisée Reclus*, La terre, p. 45.

de l'Afrique du nord (1). De même l'Europe et l'Amérique étaient jointes aux temps antéhistoriques (2). En effet, dans les terrains tertiaires de l'Europe, on a retrouvé des tulipiers fossiles, le cyprès de la Louisiane, des robiniers, des pacanes ou noix des Etats-Unis, des feuilles d'érable, de magnolia, de sassafras, de taxus, de sequoia californien, et d'autres arbres qui ne se rencontrent plus que dans l'Amérique du Nord. A mi-chemin des deux continents, les lignites de l'Irlande présentent une végétation fossile analogue. Jadis, sur les bords de la Tamise et de la Seine, comme dans les couches miocènes des mauvaises terres au Nebraska, vivaient des rhinocéros, des machairodus, des paléothériums, etc. Il existait donc jadis un isthme, une île ou un continent qui facilitait les communications entre l'Europe et l'Amérique. Jules Marcou a essayé de déterminer les contours de ce continent enfoui sous les eaux (3), et nous pouvons le reconstruire par la pensée. Jetons les yeux sur ces belles cartes allemandes de l'Océan éditées par Berghaus ou Stieler (4), où les diverses profondeurs observées sont indiquées par des teintes plus ou moins claires : un examen superficiel, un simple coup d'œil nous montrera un vaste continent, à peine recouvert par les eaux, et déterminé par les Açores, les Canaries et les Antilles. Ce continent est contourné par un fleuve maritime, le Gulf-stream, qui baigne ses côtes (5). N'est-ce donc pas là l'emplacement de l'Atlantide ?

Remarquons tout d'abord que la mer des Antilles et les

---

(1) *Bourguignat*, Malacologie de l'Algérie, in-f°. Paris, 1864, p. 312.

(2) *Elisée Reclus*, op. cit. d'après les travaux de *Oswald Heer*, *Klee*, *Gaudry*, et surtout de *Ungern* dans Die Versunkene Insel Atlantis. — *Lyell*, trad. Chaper, Antiquité de l'homme, I, 466, citant *Heer*, Flora tertiana Helvetiæ, à propos de l'analogie qui existe entre la flore miocène de l'Europe centrale et la flore actuelle de l'Amérique orientale.

(3) *J. Marcou*, Carte du globe à l'époque jurrassique, 1860.

(4) *Berghaus*, Chart of the Wordl. — *Stieler*, Atlas général, 41 c.

(5) *Marcel de Serres*, Cosmogonie de Moïse comparée aux faits géologiques, 1860, t. II, p. 322.

côtes circonvoisines ont conservé la trace d'un gigantesque bouleversement qui modifia l'aspect de cette partie du continent américain, à une époque relativement moderne. Colomb avait déjà remarqué que la Trinité et les îles adjacentes avaient dû jadis faire partie du continent (1). En effet, l'archipel qui commence à la Trinité, Tabago, Grenade, et se prolonge en demi-cercle de Porto-Rico au cap Catoche, en Yucatan, par Haïti et Cuba, marque une chaîne sous-marine dont les îles ne seraient que les sommets. La mer est peu profonde dans ces parages, et toutes ces îles sont fort rapprochées les unes des autres. Ainsi la Tortuga, Margarita, Coche, la Sola, Testigos ne sont séparées du continent que par un mince détroit et très peu de fond. Blanquilla, Orchila, les Roques, Buenayre, Curaçao et Oruba semblent les restes de terres submergées, et d'ailleurs elles sont de même formation géologique que la côte de Venezuela; ce qui fait supposer que jadis elles faisaient partie de la terre ferme et n'en furent détachées que par une secousse formidable. Il y a plus : « les différentes sources thermales qui sourdent au bord et au dedans même du golfe, et qui élèvent la température de la mer dans l'espace d'une demi-lieue carrée ; l'huile de pétrole qui couvre la surface de la baie, la multitude des eaux sulfureuses, les mines de poix élastique fréquemment inondées; tout se réunit pour constater l'époque relativement moderne de cet événement (2). » Le golfe et la lagune de Maracaybo présentent encore des traces sensibles du grand bouleversement qui jadis fit communiquer le fleuve avec l'Océan, en engloutissant une masse considérable de terrain. Les golfes de Paria et de Cariaco attestent aussi l'action d'une grande irruption des eaux, qui les découpa en formes étranges. Ce qui d'ailleurs semblerait prouver la formation récente de tous

(1) *Colomb*, Lettre à la reine et au roi dans la collection de *Navarette*, traduction de Verneuil et de la Roquette, t. I, p. 253.

(2) *Codazzi*, Resumen de la geografia de Venezuela. Paris, 1841, p. 467.

ces terrains, c'est la rapidité de l'accroissement de la température qui indique une moindre épaisseur aux couches terrestres. D'ordinaire la température s'accroît d'un degré par trente mètres de profondeur, sur la côte de Colombie et dans les Antilles d'un degré par douze ou quinze mètres (1). Des phénomènes analogues se sont accomplis sur la côte du Yucatan. D'après les traditions locales, elle était jadis réunie à Cuba (2) : cette péninsule, en effet, presque entièrement dépourvue de fleuves et de rivières (3), ne reçoit d'eau que par des puits immenses, que l'on croit alimentés par des fleuves souterrains, tandis que l'île de Cuba est sillonnée par de nombreux cours d'eau.

Transportons-nous sur les autres archipels qui subsistent encore, au milieu de la mer, comme les derniers témoins de l'effondrement de l'Atlantide. Toutes ces îles sont sujettes à des convulsions volcaniques. « Partout (4) se laisse apercevoir l'empreinte du feu, et d'énormes fragments de lave ont été lancés, dans toutes les directions, à de telles distances qu'il est souvent difficile de se rendre compte de la position isolée où on les trouve. » D'immenses crevasses, de gigantesques cratères, notamment celui de Palma, gouffre de 5,000 pieds de profondeur (5), des montagnes éboulées dans la plaine, attestent la puissance des forces souterraines (6). En 1492, 1528, 1585, 1704, 1705, 1706, 1730, 1735 et 1798, les Canaries furent bouleversées par des tremblements de terre (7). L'action des feux volcaniques se manifeste encore aux Açores. « Le 26 mai 1867, des commotions violentes eurent lieu aux

(1) *M. de Serres*, op. cit.. I, note 35.
(2) *Stephens*, Incidents of travel in Yucatan, I, 6. — *Brasseur de Bourbourg*, Archives de la commission du Mexique, II, 19.
(3) *Désiré Charnay*, Tour du monde, nº 126, p. 338.
(4) *D'Avezac*, Iles de l'Afrique, 42-44, 126-130, 175-178, etc.
(5) *Berthelot*, Hist. nat. des Canaries, 1839, t. II, p. 105.
(6) *Bory de Saint-Vincent*, op. cit., 429-430-432.
(7) *Godron*, Le Sahara et l'Atlantide, 17.

Açores, et les 1er et 2 juin suivants une bouche volcanique, lançant des pierres et épanchant d'énormes masses de lave, s'éleva à la surface de la mer, à neuf milles nord-ouest de Serreta, entre Gracioza et Tercera. »

Il se peut donc que toutes ces îles soient les restes d'anciennes chaînes de montagnes. Bory de Saint-Vincent avait dressé une carte conjecturale de l'Atlantide, dans laquelle figuraient, comme appartenant à un même groupe de montagnes, toutes ces îles aujourd'hui disséminées sur l'Océan. De Humboldt reconnaît que cette supposition est fort vraisemblable (1). Berthelot est plus explicite encore : il affirme que les feux volcaniques ont rompu et séparé par fragments l'ancien système des montagnes (2) : ce qui prouverait encore l'ancienne continuité de toutes ces îles, ce sont des îlots ou des écueils épars entre ces archipels, Porto-Santo, Salvages, Steergrood et de nombreuses vigies (3).

Des côtes passons à l'Océan : au large des Carolines et de la Floride, en janvier 1857, se fit une immense irruption d'eau douce. Des courants boueux et jaunâtres sillonnèrent l'Océan, et des milliers de poissons tués (4) furent déposés sur les plages. En pleine mer la salure diminua de moitié, et les pêcheurs y puisèrent, pendant un mois, de l'eau potable. Il existe donc à cet endroit, très probablement, une terre submergée, qui parfois est encore agitée de mouvements convulsifs.

Si de pareils phénomènes, qui doivent souvent se reproduire, sont si rarement observés, c'est que, d'ordinaire, les marins suivent les directions que l'expérience a consacrées, et où, en cas d'accident, ils recevraient plus promptement des

---

(1) *De Humboldt*, Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, t. I, p. 327.

(2) *Berthelot*, op. cit., II, 87-97.

(3) *Godron*, op. cit., p. 19.

(4) *Raymond Thomassy*, Essai sur l'hydrologie.

secours. D'immenses espaces n'ont jamais été parcourus par un seul navire. Ils sont laissés en blanc sur les cartes les plus récentes, qui indiquent minutieusement tous les sondages. Peut-être trouverait-on dans ces immensités inexplorées le secret de l'Atlantide. Ainsi l'on ne connaît que très imparfaitement la mer de Sargasse ou des algues marines que Colomb traversa dans son premier voyage, et dans laquelle il se crut à plusieurs reprises au milieu d'un archipel (1). Ses compagnons en furent très effrayés : car ils se croyaient arrivés aux dernières limites de l'océan navigable, et s'attendaient à être arrêtés par les varechs. « Les marins virent, vers le nord, écrit le fils de Colomb, aussi loin que portait leur vue, une accumulation d'herbes marines, qui tantôt leur faisaient plaisir, parce qu'ils croyaient être près d'une côte, tantôt leur inspiraient des craintes (2). » Ces vastes champs d'herbe existent encore sur une énorme étendue ; leur superficie, d'après Arago (3), équivaut à peu près à celle de la France ; d'après Humboldt, lui est six ou sept fois supérieure (4). En 1802, les Espagnols les traversèrent de nouveau, et prétendirent y avoir rencontré des brisants par 28° et 43° 22′ long. O. de Paris, ce qui semblerait indiquer la présence de terres submergées, à peine recouvertes par la mer (5). Si ces observations étaient plus nombreuses, elles aboutiraient sans doute à des résultats identiques. Il nous est donc permis d'avancer

(1) *Navarette*, Voyages de Colomb, trad. Verneuil, t. II, p. 24 : 21 sept. « On vit tant d'herbes dès la pointe du jour, que la mer en paraissait prise comme elle l'eût été par la glace. » — 22 sept. « Une partie de ce jour, on ne rencontra pas d'herbe ; elle fut ensuite très épaisse. »

(2) *F. Colomb*, Vie de l'amiral, § 8.

(3) *Arago*, éd. Gide, 1857, t. X, p. 66.

(4) *Humboldt*, Tableaux de la nature, I, 78. — Cosmos, II, 336-346. — Cf. belle carte de la mer de Varech insérée dans l'ouvrage d'E. Reclus, La terre, t. II, p. 526. 1869.

(5) *Raynal* (Hist. phil. des Indes, I, 29) l'avait déjà remarqué : « L'Atlantique est restée basse, et l'on retrouve, à de grandes distances de ses rives, le varec et les autres substances marines qui annoncent un ancien continent. »

que l'Océan lui-même, ainsi que les côtes américaines et les archipels, ont conservé les traces du cataclysme qui fit disparaître l'Atlantide.

Une objection se présente : si jadis au milieu de l'Atlantique s'élevait un continent, la mer devrait être peu profonde. Or, à Ténériffe, à Santa-Crux, dans beaucoup d'autres atterrages, la sonde ne rencontre pas le fond (1). La mer de Sargasse elle même présente une profondeur assez considérable (2). L'Atlantide n'occupait donc pas cette position.

Les observations scientifiques semblent avoir aujourd'hui prouvé qu'au fond de la mer comme sur la surface des continents s'opèrent des changements perpétuels. « Quand les feux souterrains furent devenus assez forts pour se faire jour dans le continent atlantique et que les rochers les plus solides ne purent résister aux secousses qu'ils imprimaient au sol..., l'eau, qui cherche sans cesse à accroître son domaine, profita de cette crise et des fractures qu'elle occasionnait pour se répandre sur plusieurs points. Bientôt, par les effets réunis du courroux de l'Océan et des éruptions volcaniques, un continent disparut de dessus la surface du globe. Les fragments moins unis et sans solidité qui en faisaient la masse furent entraînés par les courants (3). » Ces courants, qui durent encore aujourd'hui, n'ont-ils donc pas pu, depuis tant de siècles, creuser une mer qui, d'après les apparences, ne dut pas d'abord être profonde ? Ils minèrent et engloutirent des îles moins solides que les archipels qui subsistent de nos jours, « et sur lesquels aussi leur action lente et continuelle ne laisse pas que d'être sensible en plusieurs endroits (4). »

Les traditions unanimes de l'antiquité s'accordent ici avec les vraisemblances scientifiques pour nous prouver que l'At-

(1) *Godron*, op. cit., p. 23.
(2) *Leps*, Mer le Varech. Société de géographie, sept. 1865.
(3) *Bory de Saint-Vincent*, p. 436.
(4) Id. p. 438.

lantique n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était jadis. D'énormes bancs d'herbes marines et des boues liquides entravaient, paraît-il, la navigation au sortir des colonnes d'Hercule. Des algues gigantesques saisissaient les navires au milieu des flots sans que jamais ils pussent se dépêtrer, et des milliers d'écueils à fleur d'eau les entrouvraient et les faisaient sombrer (1). Aristote et l'auteur anonyme du traité *de Mirabilibus auscultationibus*, qu'on lui a faussement attribué, nous apprennent que des navires de Gadès (2), entraînés par un vent d'est impétueux, arrivèrent à un endroit de l'Océan couvert de vastes champs d'herbes. Ces herbes, submergées au moment de la marée, sont mises à découvert lorsqu'elle se retire. On dirait des îles affaissées. Au milieu de ces prairies flottantes jouaient des thons. Scylax de Caryandie (3), dans son *Périple*, n'oublie pas ces bancs de varech qui rendent difficile la navigation de l'Océan au delà de Cerné. Théophraste (4), dans son *Histoire des plantes*, parle aussi de ces algues, dont il admire la force et la grandeur. Avienus, qui avait à sa disposition de nombreux voyages phéniciens, mentionne aussi tous ces obstacles (5) :

> Adjicit et illud, plurimum inter gurgites
> Exstare fucum, et sæpe virgulti vice
> Retinere puppim.

Enfin, Jornandès, l'historien national des Goths, dit, en

---

(1) Ainsi la flotte de Sésostris est arrêtée par les hauts fonds de l'Océan extérieur. *Hérodote*, II, 102. Cf. *Pindare*, Nem., III, 97. — *Platon*, Début du Timée, Critias. — *Philon le Juif*, De l'indestructibilité du monde, p. 963, éd. Paris. — *Pline*, H. N. v. 8. — *Strabon*, VII, 3-6. — *Eschyle*, Prométhée, 789. — D'après Denys d'Halicarnasse (Antiq. rom., I, 3-20) les Romains possédaient toutes les mers où l'on pouvait naviguer : il y en avait donc d'infranchissables.

(2) *Aristote*, Meteorologica, II, 1, 14. — De mirabilibus auscultationibus, 106, éd. Didot.

(3) *Scylax de Cariandie*, éd. Didot, p. 93.

(4) *Théophraste*, IV, 7.

(5) *Avienus*, Ora maritima, v. 412.

parlant de l'Océan, qu'on ne peut s'y aventurer, à cause de la résistance des algues, quand le vent est tombé (1).

Cette mer obstruée par les herbes, que les anciens ont si bien connue, était-ce la mer actuelle de Sargasse, et cette mer s'étendait-elle alors jusqu'à la côte africaine? D'après le récit de l'auteur des *Mirabilibus auscultationibus,* les herbes disparaissaient sous les eaux à la marée basse. « C'étaient donc des algues littorales, adhérentes au sol par leur base, peut-être aussi des zostéracées et autres plantes marines qui ne végètent qu'à une faible profondeur (2). » Il y avait, par conséquent, des hauts fonds dans cette mer, et le courant rapide qui bat aujourd'hui la côte africaine, dans la direction du nord au sud, n'existait pas alors : car autrement il eût dispersé ces amas d'algues flottantes. La mer Atlantique a donc subi et subit encore de grands bouleversements, et si nous ne trouvons aujourd'hui que de faibles débris de l'Atlantide, l'existence de ce continent n'en est pas moins démontrée par la science.

Aussi bien les traditions américaines nous fournissent de nouvelles preuves de la réalité de l'Atlantide. D'après les insulaires qui le racontèrent aux Espagnols, lors de la conquête, toutes les Antilles auraient jadis formé un seul continent (3) : mais elles furent subitement séparées par l'action des eaux. Le souvenir de cette convulsion géologique s'est perpétué à travers les âges, et toujours l'eau joue le rôle de l'élément destructeur. Ainsi les Floridiens (4) racontent que le soleil retarda sa course de vingt-quatre heures, et que les eaux du lac

(1) *Jornandès,* Hist. des Goths, I, p. 607, éd. Grotius.

(2) *Godron,* L'Atlantide et le Sahara, p. 23.

(3) *Horn,* op. cit., p. 88. Innumerabiles Messicani sinus insulas unam olim continentem fuisse : ita ex majorum antiquissima traditione ipsos incolas asserere labentibus sæculis avulsas vi tempestatis, et exiguis fretis divisas in tantum numerum excrevisse.

(4) *De Charencey,* Traditions américaines sur le déluge. Revue américaine, 2e série, n° 2, p. 88-98.

Théomi, ayant débordé, couvrirent tout, sauf une montagne où se réfugièrent les seuls hommes qui furent sauvés (1). Les Californiens parlent d'une inondation générale amenée par la colère de leur dieu Tchling (2). Suivant les souvenirs des Caraïbes, ce fut une inondation maritime qui forma les mornes, les falaises, les escarpements qu'on voit dans les Antilles (3). Les Iroquois disent que la terre fut inondée par un grand lac (4). Pareils souvenirs se retrouvaient chez les habitants de la Terre-Ferme et de la Castille-d'Or (5). Une légende haïtienne, conservée par frère Romain Pane, attribue aussi à une inondation soudaine la formation des Antilles (6). Les peuplades de l'Orénoque désignaient ce cataclysme sous le nom de *catenamanoa* (7), ce qui veut dire submersion du grand lac. Enfin, voici en quels termes saisissants les Quichés, c'est-à-dire les habitants primitifs de l'Amérique centrale, racontent cette effrayante inondation (8). « Alors les eaux furent gonflées par la volonté du cœur du ciel, et il se fit une grande inondation, qui vint au-dessus de la tête de ces êtres. Ils furent inondés et une résine épaisse descendit du ciel... La face de la terre s'obscurcit, et une pluie ténébreuse commença, pluie de jour, pluie de nuit..... et il se faisait un grand bruit de feu au-dessus de leurs têtes. Alors on vit les hommes courir en se poussant, remplis de désespoir; ils voulaient monter sur les maisons, et les maisons s'écroulant les faisaient tomber à terre. Ils voulaient monter sur les arbres, et les arbres les

(1) *M. de Serres*, op. cit., I, 153.
(2) *M. de Charencey*, op. cit., p. 93.
(3) *Lehmann*, Œuvres physiques, préf. du t. II.
(4) *M. de Serres*, op. cit., I, 159.
(5) *Herrera*, op. cit., V, 6; II, 67; IV, 119.
(6) *Romain Pane*, trad. par Brasseur de Bourbourg, à la suite de Landa, p. 440.
(7) *Gumilla*, Hist. naturelle, civile et géographique, de l'Orénoque, trad. Eidous, 3 vol. in-12, 1748, t. II, p. 155.
(8) *Brasseur de Bourbourg*, traduction de l'ouvrage de Diégo Landa sur le Yucatan. Paris, 1864, grand in-8°, introd. p. XXII.

secouaient loin d'eux. Ils voulaient entrer dans les grottes, et les grottes se fermaient devant eux. »

Ainsi donc partout le même récit. Les eaux sortent de leur lit et envahissent les continents, ébranlés déjà par d'épouvantables secousses. Les peuples disparaissent, les cités sont englouties; et de ces villes ou de ces peuples il ne reste plus que de vagues souvenirs. Essayons de reconstituer l'histoire de cette nation mystérieuse, et de montrer comment jadis des rapports existèrent entre l'Amérique et notre continent par l'intermédiaire de l'Atlantide.

CHAPITRE II.

LES ATLANTES.

I. Les Atlantes dans l'Atlantide.

Platon ne s'est pas contenté d'affirmer l'existence, et d'indiquer la position de l'Atlantide. Il a encore donné de curieux détails sur les habitants de cette grande île. Dans le *Timée*, il rapporte que jadis les puissants rois de l'Atlantide avaient étendu leur domination sur les îles voisines et une partie du continent. En deçà du détroit, ils possédaient la Libye jusqu'à l'Egypte et l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie : mais ils furent battus par les Athéniens, qui repoussèrent alors ces envahisseurs venus de l'ouest, comme ils devaient écraser plus tard les Perses, ces envahisseurs venus de l'est. Dans le *Critias*, Platon est beaucoup plus explicite. Il raconte comment, aux premiers jours de la création, lorsque les Dieux se partagèrent le monde, une île immense échut à Neptune. Il y trouva Clito, fille d'Evenor et de Leucippe, s'unit à elle, et de cette union eut dix enfants, tous jumeaux (1). Les fils de Neptune, dont l'aîné, Atlas, donna son nom au pays, régnèrent dans cette contrée, eux et leurs descendants, pendant une longue suite de générations. « Leur empire (2) s'étendait sur un grand nombre d'autres îles, et, même en deçà du détroit, jus-

(1) Ils se nommaient Atlas et Gadeiros, Amphérès et Evemon, Mnésée et Autochtone, Elasippe et Mestor, Azaes et Diaprepes.

(2) *Platon*, trad. Cousin, t. XII, p. 262-263-268.

qu'à l'Egypte et la Tyrrhénie. La postérité d'Atlas se perpétua toujours vénérée. Le plus âgé de la race laissait le trône au plus âgé, et ils conservèrent ainsi le pouvoir dans leur famille pendant un grand nombre de siècles. » Ils amassèrent d'immenses richesses, grâce au commerce et aux productions du pays : or, métaux, aromates, animaux domestiques et sauvages, vignes, blés, fruits de toute sorte, et particulièrement « ce fruit ligneux qui offre à la fois de la boisson, de la nourriture et des parfums. » Leurs villes étaient splendides, leurs palais magnifiques. Ils avaient creusé de grands canaux où voguaient les trirèmes. Dans la capitale ils avaient bâti des gymnases, des hippodromes, des bains : ils n'avaient pas oublié les casernes. Ils connaissaient même les corps d'élite. « Quant aux troupes sur lesquelles on comptait davantage, elles avaient leur quartier dans la digue la plus petite et la plus voisine de l'Acropolis. Une élite dévouée demeurait dans l'Acropolis même, autour de leurs rois. » Cette capitale présentait aussi tous les avantages d'un port de mer. « Le canal et le plus grand port étaient couverts de navires et de marchands qui arrivaient de tous les pays du monde, et dont la foule produisait la nuit et le jour un mélange de tous les langages et un tumulte continuel (1). »

Le reste du pays répondait à la beauté de la capitale, et la plaine immense qui entourait la ville, admirablement cultivée, entrecoupée de canaux, fort peuplée, donnait par an deux récoltes. Une armée formidable gardait le pays, et douze cents gros vaisseaux défendaient ses approches. Chacun des dix rois était maître absolu dans son royaume. Pourtant ils se rassemblaient à des époques fixes, tous les cinq ou six ans, et réglaient en commun les affaires litigieuses (2). « Il leur était défendu de porter les armes les uns contre les autres, et tous

(1) Ὁ δὲ ἀπάπλους καὶ ὁ μέγιστος λιμὴν ἔγεμεν πλοίων καὶ ἐμπόρων ἀφικνουμένων πάντοθεν, φώνην καὶ θόρυβον παντοδαπὸν κτύπον τε μεθ' ἡμέραν καὶ διὰ νυκτὸς ὑπὸ πλήθους παρεχομένων. Didot. II, 258.

(2) Cousin, p. 273-274.

devaient se réunir contre celui qui aurait tenté de chasser de ses Etats l'une des races royales. Ils devaient se rassembler, comme leurs ancêtres, pour délibérer en commun sur la guerre et les autres affaires importantes, en laissant toutefois l'autorité principale à la branche directement issue d'Atlas. Le chef suprême ne pouvait condamner à mort un de ses parents sans le consentement de la majorité des autres rois. »

L'Atlantide et ses rois, véritable conseil amphyctionique, réalisaient donc cette république idéale, que rêvaient pour l'Europe Henri IV et Sully ; mais, soit que les rois ne fussent point restés fidèles à leurs engagements, soit que les peuples se fussent lassés de cette félicité sans nuage, le désordre et l'anarchie régnèrent à leur tour sur cette terre privilégiée, à tel point que Jupiter irrité détruisit l'île maudite, de concert avec les autres Dieux.

Cette tradition de l'Atlantide, bien avant Platon, était populaire à Athènes. Dans la fête des petites Panathénées on portait en procession, paraît-il, un peplum brodé où l'on voyait comment les anciens Athéniens, élevés et soutenus par Minerve, avaient eu le dessus dans la guerre contre les Atlantes (1). Les habitants des îles de l'Océan, d'après Marcellus (2), conservaient aussi le souvenir des rois atlantes et de leur formidable puissance ; ce qui semblerait indiquer que la croyance à l'Atlantide s'était perpétuée par la tradition et maintenue dans le culte.

Un grand peuple a donc existé, qui, jadis, étendit ses conquêtes dans toutes les directions, et exerça une prépondérance incontestée jusqu'à ce que disparut l'île, berceau et fondement de sa puissance. Quelques fragments de cette île se sont pourtant, nous l'avons déjà vu, conservés jusqu'à nos jours, et les descendants des anciens Atlantes s'y sont aussi maintenus.

---

(1) *Bœkh*, Comm. in Plat., t. II, p. 395. Schol. in Remp., I, 1, 3.
(2) Schol. de Platon, éd. Didot, frag. IV, p. 442. — *Carli*, op. cit., II, 124.

On peut les étudier surtout aux Canaries (1). Malheureusement tous les aventuriers qui ont successivement tenté la conquête de ces îles, Gênois, Catalans, Normands, Portugais, ont si profondément modifié leurs caractères distinctifs, qu'il n'en reste aujourd'hui que fort peu de traces chez leurs descendants actuels, les Guanches. Mais il suffit de parcourir les écrits des premiers navigateurs, et surtout l'histoire de la première découverte et conquête des îles Canaries, faite en 1402 par notre compatriote Jehan de Béthencourt, pour se convaincre de l'originalité typique des Guanches. La couleur de leur peau était bistrée; ils n'avaient pas de barbe. Leur langue ne ressemblait à aucun idiome connu (2). « L'usage des hiéroglyphes (3) et des signes astronomiques, le respect pour les morts et leur embaumement, la forme pyramidale employée pour les tombeaux et les monuments publics, l'institution des vierges sacrées, les honneurs rendus à l'agriculture, la passion du chant et de la musique, le goût de la danse et des exercices du corps qu'on exécutait avec pompe dans les exercices publics, tout semble indiquer que les Guanches étaient les rejetons d'une nation plus instruite, d'un peuple plus nombreux et plus éclairé. » Ils étaient si bien les représentants de la vieille race, qu'ils se croyaient les seuls peuples du monde, tous les autres ayant péri. S'ils n'avaient pas mieux conservé le souvenir de leur antique splendeur, c'est qu'ils étaient peu nombreux, très occupés par les soucis de la vie matérielle, et « tellement impressionnés par les convulsions de la nature, qu'ils se souciaient peu de transmettre à la

(1) *Charton*, Voyageurs anciens et modernes, t. III, p. 75. Notice bibliographique très étendue sur les Canaries.

(2) Dans leur belle Histoire des Canaries, *M. Webb* et *S. Berthelot*, reprenant une thèse jadis soutenue par le père Abreu Galindo, ont essayé de prouver la similitude des mots canariens, conservés par les anciens écrivains, avec la langue berbère.

(3) *Zurcher et Margollé*, Monde sous-marin, p. 277. Cf. *d'Avezac*, Iles de l'Afrique, 138-142.

postérité l'histoire de leurs malheurs par des monuments, qui, d'un instant à l'autre, pouvaient être abîmés (1). »

Mais, avant que la patrie des Guanches d'aujourd'hui, ces Atlantes d'autrefois, eût en partie disparu sous les eaux, ils avaient, d'après la légende platonicienne, étendu leurs conquêtes à l'ouest dans un grand continent, à l'est au delà des colonnes d'Hercule, ou, si l'on préfère, en Amérique d'un côté, de l'autre en Afrique et en Europe. A nous d'examiner si ces conquêtes sont réelles, et si nous retrouverons, dans l'ancien et le nouveau continent, des traces de leur séjour.

Plusieurs races, d'origines diverses, paraissent avoir, à tour de rôle, exercé la prépondérance, et s'être maintenues à la tête de la civilisation. Dans quel ordre se sont succédé ces races, il est aujourd'hui bien difficile de le déterminer. La race noire paraît néanmoins la première en date : ce sont des nègres que les Malais refoulent dans les îles de la Polynésie (2) ; des nègres que les Hindous de Rama chassent devant eux jusque dans l'intérieur du Dekkan ou à Ceylan (3) ; des nègres encore, très reconnaissables à la couleur de leur peau, leurs nez camus et leurs yeux bridés, que les monuments égyptiens représentent comme cédant la place à des envahisseurs étrangers (4). Cette race primitive est trop déchue, et surtout son histoire est trop obscure pour que nous insistions sur cette première période. Mais la race rouge, qui l'a remplacée, a laissé de sa domination plus de traces sur le sol et plus de souvenirs dans l'histoire. Elle eut ses jours de splendeur, ceux-là même que vantaient plus tard à Solon les prêtres de Saïs ; elle éleva de gigantesques monuments, dont quelques-uns subsistent encore dans les deux mondes, comme pour attester à la fois son séjour et sa splendeur. Mais elle dut

(1) *Bory de Saint-Vincent*, op. cit., p. 459.
(2) *Dumont d'Urville*, Société de géographie de Paris, 5 janvier 1832.
(3) *Valmiki*, Le Ramayana, trad. Fauche.
(4) *Champollion*, Egypte ancienne. Univ. pitt., pl. 30.— *Charton*, Voy. anciens, I, 72. — 68-69.

à son tour céder la place à une troisième race plus jeune, plus vaillante, celle dont nous descendons, la race blanche.

Nous ne connaissons sûrement, et encore en partie, que l'histoire de cette troisième race. Ce ne fut pourtant pas sans combat que les peuples de la race rouge se laissèrent absorber par les peuples de la race blanche. Ils se maintinrent même dans certains pays, et le triomphe définitif de notre race ne date que du XVI^e^ siècle de notre ère, lorsque les peuplades américaines furent ou anéanties ou absorbées par les Européens. Ainsi, n'étaient-ce pas des peuples de race rouge, ces Cares de l'Asie-Mineure, dont Thucydide (1) vante la marine et l'industrie, mais qui furent battus par des envahisseurs d'une autre race, venus de l'Orient? Et ces mystérieux Pélasges qui s'étendirent à un certain moment dans tout le bassin de la Méditerranée orientale, et dont les débris gigantesques, épars encore sur le sol, présentent de si singulières analogies avec les constructions antiques du Pérou (2), n'étaient-ce point aussi des peuples de race rouge qui subirent la dure loi des vainqueurs Hellènes et Doriens? De même les Sicules et les Sicanes d'Italie qui se retirèrent devant des envahisseurs de race étrangère et s'efforcèrent de défendre leur nationalité jusque dans les gorges des Apennins ou les neiges de l'Etna?

Il est vrai que tous les peuples de cette race ne furent pas vaincus à la fois. Quelques-uns d'entre eux même, non-seulement résistèrent, mais encore résistèrent victorieusement. C'est ainsi qu'en Amérique les descendants des conquérants atlantes fondèrent de grands empires, et que, dans l'ancien continent, des peuples de race tout opposée à la race blanche

(1) *Thucydide*, I, 8. — *D'Eckstein*, Revue archéologique, XV^e^ année, Etude sur les Cares.

(2) Rapprochez par exemple les monuments cyclopéens de Tirynthe ou de Lycosura (décrits et dessinés par *Ed. Charton*, Pausanias, Voyag. anciens et modernes, t. I) des ruines énormes du Pérou (*De Castelnau*, Voyages dans l'Amérique du sud, planches, passim).

se maintinrent en face d'elle, et pendant longues années lui disputèrent la prépondérance ; cela justement dans les limites assignées par Platon aux Atlantes. Suivons dans les deux mondes la fortune de ces conquérants.

II. Les Atlantes en Amérique.

Lorsque les Européens abordèrent en Amérique à la fin du xv^e^ siècle, deux empires seulement, celui des Aztèques au Mexique, celui des Incas au Pérou, étaient florissants. Le reste du pays ne présentait qu'un amas confus de peuplades sauvages et indisciplinées, sans cohésion, sans nationalité. Et pourtant, alors que l'Europe était encore plongée dans les ténèbres de la barbarie, que l'Asie, sauf l'Inde, et l'Afrique, sauf l'Egypte, n'étaient pas mieux civilisées, en Amérique (1) s'étaient élevés déjà de florissants empires, et des palais ou des villes avaient été bâtis, dont les débris excitent encore notre admiration. La date précise à laquelle ces peuples américains parvinrent à un tel degré de splendeur, échappe à toute évaluation. Dans le Yucatan (2), contrée très aride, où la végétation est rare, une couche d'humus de quarante centimètres recouvre une ancienne route à Izamal. Quelle série de siècles a-t-il fallu pour produire ces détritus ! Au milieu des ruines de Palenqué ont poussé des arbres de neuf pieds de diamètre, et l'accumulation de la terre végétale dans une des cours dépasse trois mètres (3). A Uxmal le pavé de granit

(1) Sur les antiquités américaines cf. *Squier et Davis*, Anciens monuments de la vallée du Mississipi. — *Squier*, Monuments aborigènes de l'Etat de New-York. — *Lapham*, Antiquités du Visconsin. — *Haven*, Archéologie des Etats-Unis. — *Lubbok*, L'homme avant l'histoire, trad. Barbier, p. 200. — *Waldeck et Brasseur de Bourbourg*, Palenqué et Ococingo.

(2) *Désiré Charnay*, Tour du monde, n° 126, p. 344.

(3) *Waldeck*, Voyage au Yucatan, p. 78. — *Le Noir*, Antiquités mexi-

sur lequel étaient sculptées des tortues en bas-relief est devenu presque plat et poli sous le pied des multitudes. Quelques-uns des nombreux tumulus que l'on rencontre dans l'Amérique du nord sont si anciens « que les rivières ont eu le temps d'entamer les terrasses inférieures qui les supportent, et de se retirer ensuite de nouveau à plus d'un kilomètre, après avoir miné et détruit une partie des ouvrages (1).

Récemment le capitaine Pock (2) a découvert près de l'Ontanogon-River, à une profondeur de vingt-cinq pieds, des maillets en pierre et d'autres outils laissés sur une veine de cuivre. Le tronc d'un énorme cèdre, gisant à terre, les couvrait, ce qui suppose déjà bien des siècles, et pour que la tranchée abandonnée se soit comblée d'hiver en hiver, et pour que le cèdre ait pris un tel développement. De plus, par-dessus l'arbre tombé, avait poussé un sapin déjà âgé de trois siècles.

Ainsi donc, à une époque inconnue, mais assurément fort reculée (3), vivait et se développait en Amérique une race forte, énergique, industrieuse, assez puissante pour consacrer à des travaux improductifs le labeur de plusieurs milliers d'hommes (4). Lorsque les Espagnols du XVI^e^ siècle décou-

---

caines, II, 73. — *Galindo*, The ruins of Copan in central America, dans les Transactions de la Société américaine d'archéologie, t. II, p. 543-550. — *Stephens*, Incidents of travels in central America, Chiapas and Yucatan.

(1) *Lyell*, Ancienneté de l'homme, trad. Chaper, I, 42.

(2) *Lubbock*, trad. Assolant, Revue archéologique, 1865, t. XII. — L'homme avant l'histoire, trad. Barbier, p. 234.

(3) Se défier pourtant des exagérations de Lyell et de ses élèves qui donnent 50,000 ans à des ossements humains trouvés dans le Delta du Mississipi. — *Rougemont*, Age du bronze, p. 6. — M. Agassiz calcule qu'il a fallu 135,000 ans pour former la moitié méridionale de la Floride — *Lyell*, Ancienneté de l'homme, trad. Chaper, I, 46).

(4) Le tertre artificiel de Florence dans l'Alabama mesure 45 pieds de hauteur, 440 de circonférence et 150 au sommet, ceux de Selserstown dans le Missisipi couvrent six acres de terrain. Dans le seul Etat de l'Ohio on évalue à onze mille le nombre des ruines. — Le tertre de

vrirent les peuples même les plus civilisés de l'Amérique, cet éclat avait disparu ; cette puissance s'était dissipée. Mais supposons qu'un peuple quelconque ait découvert l'Europe au x^e^ siècle de notre ère, dans le siècle de fer de la féodalité, il nous eût trouvés bien barbares, et pourtant la civilisation gréco-romaine avait longtemps brillé dans ces mêmes contrées. Il en restait encore sur le sol ou dans les esprits des traces nombreuses. Un phénomène analogue dut se produire dans l'Amérique : elle eut ses jours de splendeur, mais à l'antique civilisation succéda la barbarie moderne. Quand enfin nous pourrons déchiffrer ces illisibles hiéroglyphes du Mexique et du Yucatan, ces manuscrits mystérieux, ces rituels, ces cartouches qui défient encore notre curiosité, peut-être alors connaîtrons-nous l'histoire de la vieille Amérique, et ce prétendu nouveau monde deviendra une partie de l'ancien monde, un pays dont les habitants avaient avec nos ancêtres des relations fréquentes.

C'est seulement de nos jours qu'on a sérieusement rassemblé les traditions américaines. Une de ces traditions, recueillie par M. Brasseur de Bourbourg (1), nous a frappé par l'étrange ressemblance qu'elle présente avec l'Atlantide. Jadis l'empire de Xibalba, situé dans l'Amérique centrale, était gouverné par deux rois, juges suprêmes de l'empire, qui avaient sous leurs ordres dix autres rois, toujours nommés deux par deux, souverains chacun d'un grand royaume, et formant entre eux une sorte de conseil qui décidait des affaires communes. Peu à peu ils étendirent leur domination sur le monde entier. Mais une inondation soudaine arriva, et ils disparurent tous. Changeons les noms, et nous retrouvons le mythe platonicien : peut-être même ne serait-il pas

---

Cahokia dans l'Illinois a 700 pieds de long, 500 de large à la base et 90 pieds de haut. Son contenu solide a été estimé à 20 millions de pieds cubes. — *Lubbock*, L'homme avant l'histoire, trad. Barbier, p. 223.

(1) *Brasseur de Bourbourg*, Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale, I, 112. — Id. Popol Vuh., introd. CXXIX.

besoin de changer tous les noms, s'il est vrai que le mot Atlantique ait pour racine non pas le grec ἀτλάω, mais le nahuatl *Atl,* qui signifie eau, et dont on a formé *Atlan,* bord de l'eau, *atlantic,* qui est du bord de l'eau, *atlaça,* lancer de l'eau, et une série de mots analogues (1).

Cette coïncidence peut être fortuite; mais elle est singulière. Assurément je ne partagerai point la bizarre confiance des frères Sanson et de Robert de Vaugondy, qui, dans leurs atlas de 1689 et de 1748, représentèrent l'Amérique sous le nom d'Atlantide et la partagèrent entre les dix fils de Neptune. Les Etats-Unis formaient la part de Gadeiros et le Mexique celle d'Atlas. dont la capitale s'élevait sur l'emplacement de Mexico. Amphérès avait pour lui le Venezuela et la Guyane, Autochton le Brésil. Le Pérou appartient à Eudémon, la Bolivie et le Paraguay à Mnéseus, la Plata à Mnestor. Plus modestes ou moins bien partagés, Elasippes et Diaprepes se contentaient du Chili et de la Patagonie. Ces caprices géographiques ne sont qu'un jeu d'esprit, mais il n'en est pas moins très probable que les Atlantes occupèrent l'Amérique, qu'ils y fondèrent de grands empires, et que leur descendants s'y maintiennent encore, bien que dégénérés et affaiblis : ce sont tous les indigènes américains (2), qui forment, comme on le sait, une race à part, la race rouge, dont les congénères se retrouvent aussi dans notre continent. Nous allons essayer de le prouver, en comparant les mœurs, les religions, les langues, les monuments, les traditions des peuplades américaines, et de certains peuples dont l'origine mystérieuse est

(1) *Molina*, Vocabulaire cité par *Brasseur*, traduction de Landa, int. xxxix. — Archives de la commission scientifique du Mexique, I, 112. — *J. Pérès*, Mémoire inséré dans la Revue orientale et américaine, t. VIII (1862), p. 179.

(2) Linné, Buffon, Herder, Hunter, Blumembach, Duméril, Malte-Brun, Virey, d'Orbigny, Humboldt, sont unanimes à penser qu'il existe en Amérique un fond commun de population, appartenant à la même race, et plus ou moins modifiée sur certains points. Cf. Popol Vuh., trad. *Brasseur de Bourbourg*, int. II.

un des problèmes les plus ardus de l'anthropologie et de l'histoire.

III. Les Atlantes en Afrique.

Les Atlantes, dit Platon, ont possédé la Libye jusqu'à l'Egypte et l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie. Jetons les yeux sur une carte du monde ancien en examinant les régions ainsi délimitées, et nous rencontrerons dans cet espace des populations dont on recherche encore l'origine, Egyptiens, Berbères, Etrusques, Ibères. De tous les systèmes proposés pour expliquer leur origine, aucun jusqu'à présent n'a résisté aux attaques de la critique. Serons-nous plus heureux en avançant que ces peuples sont peut-être les derniers débris établis dans l'ancien monde de la grande nation atlante, ou, si l'on préfère, de la race rouge, avec laquelle nos ancêtres de la race blanche ont engagé, à une époque inconnue, un duel continué à travers les siècles, et qui ne s'est décidé à notre avantage que récemment?

Il est dangereux d'attribuer à une origine commune la moindre analogie que l'on rencontre entre deux peuples d'ailleurs très différents. Car on est souvent conduit à des hypothèses sans fondement. Mais lorsque les ressemblances se multiplient et persistent à travers les siècles, le doute n'est plus légitime. C'est justement ce que prouve la comparaison des peuples que nous énumérions tout à l'heure et des Américains, c'est-à-dire des Atlantes d'autrefois et des Atlantes d'aujourd'hui.

A. *Egyptiens.*

On ne sait pas aujourd'hui et les Egyptiens eux-mêmes ignoraient quelle était leur origine. Les uns (1) les font des-

(1) *Poinsinet de Sivry*, Origine des premières sociétés, etc. Amsterdam, 1709.

cendre d'une colonie celtique ou celtibérienne, les autres d'une immigration chinoise (1) ou nègre (2) ; ceux-ci de l'extrême Orient (3). Mais, de ces hypothèses, les unes sont de simples jeux d'imagination, les autres ont été réfutées par les travaux de l'érudition contemporaine (4). M. de Rongé, dans un de ses savants mémoires (5), a avancé que la race égyptienne était un rameau anciennement détaché de la branche syro-araméenne, occupant une place intermédiaire entre les Sémites et les Indo-Européens : mais cette séduisante théorie n'aboutit qu'à former un peuple bâtard, sans précédents ni analogies dans l'histoire. Les Egyptiens sont-ils alors originaires de l'Ethiopie (6) ? Mais il est aujourd'hui prouvé que la civilisation égyptienne, loin d'avoir descendu le cours du Nil, l'a au contraire remonté. D'ailleurs les Ethiopiens n'ont avec les Egyptiens aucune ressemblance ethnologique, et les monuments, d'accord avec les traditions, les représentent courbés sous le joug de conquérants venus du Nord (7).

Les Egyptiens seraient-ils donc autochtones (8), comme ils le prétendaient ? Mais leurs prétentions sont peu justifiées. Aussi loin qu'on remonte dans leur histoire, ils paraissent

---

(1) *Walkenaër*, Histoire de l'art chez les anciens, trad. Huber, II, 1.

(2) *Volney*, Voyage en Syrie et Egypte, 1787, I, 74-75.

(3) *Moreau de Jonnès*, Ethnogénie caucasienne, 1861, p. 34-407. — *Heeren*, trad. de Suckau, V, 176 ; VI, 96. — *W. Jones*, Asiatic Researchs, III, 4-5.

(4) *Pruner Bey*, Origine de l'ancienne race égyptienne. — *Perier*, Ethnogénie égyptienne, Mémoires de la Société d'anthropologie, I, 399-435, 405-505.

(5) *De Rougé*, Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon, 1866.

(6) Les pyramides de Memphis et les monuments qui les entourent, c'est-à-dire ceux de la Basse-Egypte, ont été construits par les rois des cinq premières dynasties, et les monuments de la Thébaïde, c'est-à-dire de la Haute-Egypte, ne datent que de la douzième dynastie.

(7) *Charton*, Voyageurs anciens, I, 68-69. Tombeau de Meneptah dans la vallée de Bibars el Molouck, bas-relief de Bentoualli, grand speos d'Ipsamboul, figurant les prisonniers de Rhamsès conduits au supplice.

(8) *Diod.*, I, 10 ; III, 3. — *Justin*, XVII, 1. — *Hérod.*, II, 15.

faire lourdement peser leur domination sur des vaincus. Il est vrai que, depuis bien des siècles (1), ils s'étaient établis en Egypte, et qu'avec le temps ils avaient pu se considérer comme autochtones. Mais ils n'en étaient pas moins des envahisseurs étrangers. La meilleure preuve en est qu'ils s'efforcèrent toujours de conserver purement leur race et de se maintenir, vis à vis des autres nations, dans un isolement, mais aussi dans un état de supériorité absolu. En général, tous les conquérants ne se comporteront pas autrement à l'égard des peuples qu'ils auront assujettis.

Si les Egyptiens ne sont pas autochtones, où chercher leur patrie? Ne serait-ce point par hasard cette mystérieuse Atlantide, en partie disparue sous les eaux, dont, seuls, les prêtres égyptiens avaient conservé le souvenir? Les Atlantes ne seraient-ils pas les ancêtres des Egyptiens? Tout nous porte à le croire : traits du visage, costumes, monuments épars sur les deux continents, usages de la vie commune, cérémonies et traditions religieuses.

Les Américains d'aujourd'hui présentent avec les Egyptiens d'autrefois d'étranges ressemblances extérieures, qui commandent l'attention, si elles n'amènent pas la certitude. « Il m'a été impossible, écrit M. de Castelnau (2), d'examiner les belles copies des peintures égyptiennes que possède le Musée britannique, sans être frappé de l'extrême ressemblance qu'avaient beaucoup des figures qui y sont représentées avec les Indiens du Nouveau-Monde, au milieu desquels j'ai vécu tant d'années. Le meilleur peintre ne pourrait dessiner avec plus d'exactitude les sauvages de l'Amérique du Sud que ne l'ont fait les habiles constructeurs de Thèbes. » En effet, les planches coloriées qui accompagnent l'ouvrage de l'éminent voyageur nous fournissent plusieurs types qu'on croirait cal-

(1) *Platon*, Lois, éd. Didot, II, 285, parle de peintures et de sculptures égyptiennes : οὐχ ὡς ἔπος εἰπεῖν μυριοστοὶ, ἀλλ'ὄντως.

(2) *De Castelnau*, Voyage dans l'Amérique du sud, t. IV, p. 251-252.

qués sur les bas-reliefs de Medinet-Abou ou de Karnack : ainsi les guerriers Apinagés ressemblent à s'y méprendre aux archers de Thèbes ou aux colosses d'Ipsamboul (1). Les traits de la figure sont semblables; les yeux peu ouverts et relevés aux angles externes, les cheveux coupés de la même façon, les épaules et la poitrine larges, les pieds et les mains en général petits, les formes arrondies, et peu de muscles saillants.

D'autres voyageurs ont constaté cette ressemblance. M. Brasseur de Bourbourg trouve que le fameux hiérogrammate accroupi du Louvre (2) est le portrait vivant d'un Indien de Rabinal (3). En effet, il n'y a pas que les traits du visage qui soient identiques : la couleur de la peau est aussi la même (4). « La couleur nationale (5) de la peau chez l'Egyptien de certains monuments.... est un rouge de diverses nuances pour l'homme, et, de même qu'au Mexique, un jaune ocreux plus ou moins pâle pour la femme.... Aujourd'hui on observe des nuances nombreuses dans la couleur de la peau des Egyptiens.... cependant le milieu de ces deux extrêmes correspond encore de nos jours à la couleur typique des monuments. » En effet, cette belle couleur rouge brun, semblable à une peau de lion, disait Vespuce, que les peintres égyptiens donnaient à leurs compatriotes, distingue encore les riverains de l'Amazone (6).

Les bizarreries même se répètent. Les contemporains de Rhamsès Meiamoun ou [illegible] Psammétite sont toujours représentés sans barbe et s[illegible]ans moustache; car l'appendice qui se trouve sou[illegible]ntons est un ornement et non pas de la barbe. De [illegible] les Antis, les Chontaquiros, les Co-

(1) *De Castelnau*, Antiquités des Incas, 2e partie, planche 7.
(2) Musée égyptien du Louvre, centre de la salle civile.
(3) *Brasseur de Bourbourg*, trad. Landa, introd. XLIX.
(4) *Wilkinson*, Manners and costums of anciens Egyptians, I, 305, fig. 27.
(5) *Pruner Bey*, Société d'anthropologie, I, p. 406-407.
(6) *Humboldt*, Géog., V, 25, citant Am. Vespuce : Il colore rosso como pelo di leone.

nibos, les Chacayas, les Omaguas et autres peuplades de l'Amérique méridionale, que nous connaissons aujourd'hui, grâce aux récits humoristiques et aux croquis spirituels de M. Paul Marcoy, sont privés de cet ornement, dont les peuples indo-européens sont au contraire abondamment pourvus (1).

Les habitudes du corps se sont aussi maintenues identiques : ainsi les Américains tendent encore leur arc, comme nous le voyons dans les hiéroglyphes égyptiens, en l'appuyant sur la jambe. Les armes sont les mêmes. Ce sont toujours des flèches en roseau terminées par une pointe de bois dur ou de silex. Les couteaux sont formés de la même matière. Aux poignets, les uns et les autres portent d'épais bracelets en cuir ou en métal destinés à amortir le coup qui résulte de la tension de l'arc. Le costume n'a pas changé. Humboldt (2) avait déjà remarqué la singulière analogie qui existait entre la coiffure des femmes mexicaines de haute condition et celle de la déesse Isis. M. Brasseur de Bourbourg fait observer que les Guatémaliennes, aux jours de fête, portent encore la robe jaune et le jupon serré autour du corps, qui distinguait les Egyptiennes (3). M. de Castelnau a retrouvé, même les jours ordinaires, ce costume chez les Américaines de Moxos et de la Pampa del Sacramento ; et nul n'ignore que la persistance du costume est le meilleur indice de la continuité de la race.

Dans les usages de la vie commune, nous retrouvons les mêmes analogies étranges. Les Egyptiens avaient adopté un calendrier de trois cent soixante-cinq jours, grâce à l'introduction des cinq jours épagomènes (4). Ayar Manco, trente-

(1) *Paul Marcoy*, Du Pacifique à l'Atlantique, Tour du monde, numéros 248, 249, 272, 298, 299, 372, 374, etc.

(2) *Humboldt*, Vues des Cordillières, I, 55.

(3) *Brasseur de Bourbourg*, trad. Landa, p. XLVIII.

(4) *Biot*, Académie des sciences, 1831, Recherches sur l'année vague des Egyptiens. — *Champollion le Jeune*, Acad. des Inscriptions, 1845, 73-136, Mémoire sur les signes employés par les anciens Egyptiens à la notation des divisions du temps.

troisième roi de Cuzco, qui régnait environ sept siècles avant J.-C., réforma le calendrier péruvien en ajoutant cinq jours complémentaires aux trois cent soixante jours ordinaires (1). Au Mexique l'année se composait aussi de trois cent soixante-cinq jours, divisés en dix-huit mois de vingt jours, plus cinq jours complémentaires ajoutés au dernier mois, et qu'on nommait *nemontemi*, c'est-à-dire inutiles. Cette concordance ne peut s'expliquer qu'en admettant une communauté d'origine, ou tout au moins des relations suivies entre les observatoires des deux continents. Il est vrai que l'astronomie est de toutes les sciences celle qui est à la portée des peuples les moins civilisés. De simples observations apprennent bientôt à suivre la marche du soleil ou de la lune dans les cieux, et à régler les saisons sur les changements périodiques de ces astres ; mais « un calendrier réglé sur la révolution annuelle du soleil... doit être regardé comme une opération déduite d'une étude réfléchie et d'une grande combinaison (2). » Peu de peuples possèdent des calendriers perfectionnés, et il faut de toute nécessité que ceux qui ont adopté le même mode de compter aient eu des rapports fréquents.

Si nous étudions le culte rendu aux morts, nous le reconnaîtrons identique dans les deux pays. Ainsi les Egyptiens revêtaient les cadavres d'étoffes précieuses (3) quand ils appartenaient à des personnages d'un haut rang. Le prince Comagua (4), sur la côte du Darien, avait dans son palais le corps de ses ancêtres desséchés au feu ou embaumés, et entourés d'étoffes précieuses. Garcilaso de la Vega raconte qu'il vit chez un juge de Cuzco, le licencié Paul Ondegarde, cinq cadavres embaumés, assis avec les mains croisées sur la poi-

---

(1) *L. de Rosny*, Revue américaine, nouvelle série, nº 1, p. 39, citant le Popol Vuh, Montesinos et Botturini.— Très curieuse dissertation dans *Carli*, Lettres américaines, trad. Villebrune, II, 148-171 ; I, 397.

(2) *Carli*, Lettres américaines, I, 400.

(3) *Hérodote*, II, 86-87-88.

(4) *De Rosny*, op. cit., p. 42.

trine, et admirablement conservés (1). « On trouve souvent (2) des statuettes d'argile ou de pierre calcaire dans les sarcophages des initiés de l'Egypte : ces statuettes paraissent être la reproduction du défunt. Pareille coutume existait dans l'Amérique ancienne..... Avec les cendres du cadavre et de l'ulli ou gomme élastique, on pétrissait une statuette dont le masque représentait les traits du mort, et on l'enfermait dans une grande urne funéraire, que l'on déposait ensuite dans le tombeau qui lui était destiné, avec des statuettes d'argile (3). » Les Egyptiens n'aimaient pas à se séparer des momies de leurs ancêtres, et ils avaient soin de toujours enfermer avec les cadavres quelque indice de son ancienne profession. De même « les Yucatanais (4) enterraient leurs morts au dedans de leurs maisons ou sur les derrières, et renfermaient avec eux dans la tombe quelque idole, et, si c'était un prêtre, quelques-uns de ses livres, et, si c'était un sorcier, quelques objets servant à la divination et des babioles mêlées d'airain. » Or, on peut renoncer à ses habitudes, à son langage, à sa religion même, mais les honneurs rendus aux morts furent toujours sacrés, et c'est encore aujourd'hui aux rites funéraires que se reconnaissent, sur la terre étrangère, les sectateurs d'une même religion. Si donc entre les Américains et les Egyptiens existent des ressemblances aussi frappantes dans les honneurs qu'ils rendent aux morts, ne sommes-nous pas fondés à conclure que leur communauté d'origine est, sinon certaine, à tout le moins fort vraisemblable ?

Il existe une analogie plus frappante encore. On sait que les pyramides d'Egypte avaient été construites à grands frais, pour servir de tombeaux aux Pharaons (5). Autour de la dernière demeure royale étaient ensevelis les serviteurs et les

(1) *Carii*, op. cit., I, 331.
(2) *De Rosny*, ut sup., p. 41.
(3) Cf. *Antonio de Solis*, trad. Toulza, I, 67.
(4) *Landa*, trad. Brasseur, p. 199.
(5) *Carli*, op. cit., I, 453, sqq.

amis du défunt. De plus ces pyramides étaient toujours dressées d'après les règles de l'orientation mathématique. De même, les nombreuses pyramides qu'on rencontre encore dans le Yucatan et le Mexique, celles par exemple d'Izamal ou de Teotihuacan, sont des monuments funéraires, très exactement orientés, et au pied desquels gisait une nécropole de serviteurs. On a retrouvé les Pharaons sous leurs pyramides : M. de Waldeck (1), l'énergique explorateur du Nouveau-Monde, affirme que des fouilles habilement exécutées à Teotihuacan conduiraient au même résultat (2).

Ce qui complète la ressemblance entre les pyramides égyptiennes et américaines, c'est que le fameux grand sphinx de Gizeh, à demi caché sous les sables, qui semble le gardien du désert Arabique, a son pendant à Teotihuacan. « A l'ouest de la pyramide du soleil, écrit M. de Waldeck (3), est une énorme tête monolithe, malheureusement fort endommagée, et qui fait songer aux sphinx accroupis dans les plaines de l'Egypte. »

Les autres monuments américains et égyptiens présentent encore de curieuses similitudes. Humboldt avait déjà rapproché les teocallis mexicains des temples égyptiens, décrits par Hérodote et Diodore (4). La façade d'un des palais d'Uxmal a même reçu le nom de façade égyptienne (5). De part et d'autre, ce sont de gigantesques constructions, chargées de sculptures et d'hiéroglyphes, presque toujours peintes en vermillon (6). Les têtes dans les bas-reliefs sont toujours de profil. Les membres adhèrent au corps et les figures sont modelées d'après certains types hiératiques.

---

(1) *De Waldeck*, Revue américaine, 2e série, nº 4, p. 238.

(2) En effet, d'après la collection Ternaux, X, 205, les tyrans Hucmac et Moyo Cayatsin auraient été enterrés sous des pyramides.

(3) Ut sup.

(4) *Humboldt*, Vues des Cordillières, 96.

(5) *D. Charnay*, Tour du monde, nº 126, p. 352.

(6) Description de l'Egypte antique, II, IX, 4. — *Waldeck*, Atlas pittoresque, p. 73.

Sans doute, les signes mystérieux dont sont couverts les monuments américains restent encore inexpliqués. On a bien supposé que, chez les Egyptiens et les Péruviens, l'esprit de vie était également représenté par un faucon plongeant d'en haut sur sa proie, et l'immortalité par un serpent qui (1) se mord la queue. Mais ces hypothèses sont et resteront gratuites, tant que la science des antiquités américaines ne se sera pas développée. Lorsqu'on pourra déchiffrer les inscriptions de Palenqué et d'Uxmal, celles des rochers de Piauhy au Brésil (2), ou celles de l'Orénoque citées par de Humboldt, celles encore de Tijuco qui justement sont gravées en rouge, alors ces monuments nous feront connaître l'histoire des dynasties américaines, et nous démontreront jusqu'à l'évidence ce que nous ne pouvons aujourd'hui que supposer, à savoir la communauté d'origine des peuples qui, sur les deux rives de l'Atlantique, semblent s'être entendus pour élever dans le même goût et le même style des monuments identiques.

Ces ressemblances se retrouvent dans les petits objets d'art égyptiens ou américains, échappés aux ravages du temps, et précieusement conservés dans les musées des deux mondes. De Castelnau (3) décrit et dessine un vase antique à Cuzco, sur lequel les races de différentes couleurs sont marquées avec autant de soin que sur les vases égyptiens, et qui, de plus, est de forme analogue. L'auteur des *Merveilles de la céramique*, M. Jacquemart (4), possède un vase américain, en forme de tête humaine, dont le type est saisissant par sa ressemblance avec les Egyptiens. « Quant aux formes (5),

(1) *Carli*, op. cit., I, 459.
(2) *F. Denis*, Le Brésil, dans l'Univers pittoresque, p. 280.
(3) *De Castelnau*, IV, 244. Le vase est figuré dans les planches (Antiquités des Incas, 3e partie, planche 52-53). Il appartient à un Français, M. Romanville.
(4) *Jacquemart*, Merveilles de la céramique, I, 329.
(5) Id., I, 331.

dit-il, certaines sont d'une identité si parfaite avec la donnée égyptienne qu'on s'étonne de devoir les attribuer au Nouveau-Monde ; une coupe, dont l'anse est formée d'une tête de canard, semble sortir des tombes de Memphis ; une bouteille à anse a sur sa panse, semée de points en relief, la figure d'un échassier qu'on prendrait volontiers pour l'ibis sacré ; une amphore apode à deux anses basses et à col évasé rappelle l'élégance et la riche ornementation des plus belles poteries peintes de l'époque gréco-égyptienne. »

Cette perpétuité dans les coutumes ne doit pas nous étonner : les peuples de race rouge paraissent ne pas avoir aimé le changement. Les Américains ont conservé les costumes qu'ils portaient et la langue qu'ils parlaient au temps de Cortés ou de Pizarre. L'ancienne langue maya serait même à la veille, paraît-il, de se substituer complètement à l'espagnol dans l'Amérique centrale ; et les conquérants ont à peu près adopté tous les usages des vaincus (1). De même, en Egypte, après tant de révolutions et de conquêtes successives, le peuple conserva, jusqu'au christianisme, ses lois primitives.

Cette fidélité aux coutumes antiques nous permettra de comprendre les analogies qui existent aussi entre la religion égyptienne et les religions américaines.

Le panthéon égyptien, bien qu'il ait été l'objet de nombreuses études (2) depuis le commencement du siècle, est encore peu connu. Il en est de même, et à plus forte raison, du Panthéon américain : car les idées les plus diverses et les plus contradictoires ont été émises sur les cosmogonies et les mythologies du nouveau continent.

M. Brasseur de Bourbourg (3) a bien essayé d'établir un parallèle entre les religions des deux mondes ; M. Lucien de

(1) *De Castelnau*, IV, 255.

(2) *De Rougemont*, Catalogue du musée égyptien du Louvre. — *Champollion*, Panthéon égyptien, complété par *Wilkinson* et *Lepsius*.— *Birch*, Galerie d'antiquités du British museum.

(3) *Brasseur*, Introduction à la traduction de Landa.

Rosny (1) a, sur son exemple, continué la comparaison; mais si parfois les analogies qu'ils indiquent saisissent par leur imprévu, trop souvent aussi ce ne sont que des hypothèses (2) sans fondement. On remarque avec surprise que Horus a pour symbole un épervier (3), et Urakan un ara qui ressemble étrangement à l'épervier (4); que le crocodile, en Egypte, représentait le temps, et qu'au Mexique le premier animal qui surgit du fond des eaux était un monstre marin, Cipatli, figuré sous la forme d'un caïman (5). En Egypte, le grand Démiurge se nommait Knef : il était le souffle, l'esprit; au Mexique, Ehec ou Ehecalt; au Yucatan, Yk ou Hyk est aussi le grand créateur, le souffle inspirateur et fécondant. Khem, le dieu de Chemnis (6), est ordinairement représenté sous la forme d'un dieu Phallique (7) entouré de langes : « Ainsi en est-il de Chemes, Chemeus, Zemes ou Cemis, dieux ou génies, protecteurs ou provéditeurs à Haïti, où, sous la forme d'un os, d'un bâton, ils sont enveloppés dans des langes de coton, comme le tlaquimi-colli ou paquet sacré des Mexicains, ou le dieu Priape des Mandans qui célébraient encore, il y a si peu d'années, la fête de ce dieu avec des cérémonies obscènes (8). » Enfin on sait que l'Egypte rendait un culte aux singes, et donnait parfois à ses divinités des têtes de singes (9). De plus, dans les nécropoles, on trouve encore tous les jours des momies de cynocéphales : dans les tombeaux en pierre

(1) *De Rosny*, Etude d'archéologie américaine comparée. Revue américaine, nouvelle série, nº 1, p. 35-53.

(2) Ainsi la prétendue identification du Mexicain Pan Tecatl et d'Ammon. — Brasseur-Landa, p. LXXIV, sqq.

(3) *De Rougé*, Catalogue, 121.

(4) *Brasseur*, trad. Landa, LXIX.

(5) Id., p. LXXVII.

(6) *Bunsen*, Egypts place in universal history, I, 373. — *Carli*, op. cit., I, 499-509.

(7) *Brasseur*, id., LXXII.

(8) *Catlin*, O-kee-pa, a religions ceremony; and other customs of the Mandan. 1867, London.

(9) *De Rougé*, Musée égyptien du Louvre, 84-89.

de l'Amérique centrale sont également conservés des ossements de cynocéphales. M. Marcoy a même trouvé une statue d'homme singe tout à fait dans le goût égyptien (1).

Ces analogies peuvent, il est vrai, n'être que de bizarres coïncidences. Mais alors pourquoi les Egyptiens auraient-ils conservé le souvenir d'une grande terre occidentale, patrie de leurs ancêtres, l'Amenti (2), où les âmes des morts allaient rejoindre leurs pères ? C'est de là qu'on les représentait partant sur leurs barques ; c'est là qu'ils retournaient après leur mort. N'est-ce donc pas une preuve de la persistance des traditions dans les imaginations populaires ?

N'oublions pas surtout que, seuls parmi tous les peuples de l'antiquité, les Egyptiens avaient conservé le souvenir de l'Atlantide; car ce furent les prêtres de Saïs qui le transmirent à Solon d'abord, à Platon ensuite ; et ils n'avaient nul intérêt à imaginer une fable qui ne se serait rapportée à aucun événement de leur histoire, à aucune de leurs croyances religieuses ; pas plus que les Grecs n'auraient eu de raisons pour l'adopter, si, derrière cette fable, ne se cachait pas un fait historique ; si les Athéniens d'alors, c'est-à-dire les peuples de race blanche, ne battirent pas réellement les Atlantes, c'est-à-dire les peuples de race rouge, qui pourtant devaient se maintenir quelques siècles encore dans certaines contrées favorisées par leur situation géographique.

Ainsi, non-seulement l'Atlantide aurait existé, mais encore les Egyptiens ne seraient que les descendants des Atlantes.

B. *Les Atlantes et les Berbères.*

Il est d'autres peuples sur l'origine desquels on a risqué de singulières hypothèses, et dont peut-être il serait moins difficile de pénétrer la mystérieuse histoire, si on admettait la

(1) *Marcoy*, Tour du monde, n° 375, p. 158.
(2) Rituel funéraire du Louvre.

réalité de ces invasions atlantes. Tel, par exemple, et toujours dans les limites assignées par Platon, le peuple libyen, dont Hérodote décrivait jadis les mœurs (1), et qui, sous différents noms, *Barbaroi* (2) dans l'antiquité, et de nos jours Berbères en Tunisie et Kabylie, Varvars au Soudan, Barabras en Nubie (3), s'est perpétué à travers toutes les révolutions avec ses traits, son langage et ses coutumes.

L'ethnogénie africaine est encore une science naissante, et, pour longtemps encore, nous en serons réduits à des conjectures plus ou moins plausibles sur l'origine de ces peuplades. Néanmoins, depuis notre conquête de l'Algérie, l'attention des savants s'est tournée de leur côté, et déjà d'importants travaux (4) jettent un jour singulier sur ce difficile problème. Ainsi, on reconnaît que ces Libyens ou Berbères forment une race à part, établie de toute antiquité dans la région qu'elle occupe, et toujours en lutte avec des envahisseurs de race blanche. Les Mèdes, les Perses et les Arméniens qui jadis soumirent à leur domination les peuples des côtes africaines de la Méditerranée sont les premiers de ces envahisseurs (5). La lutte s'est perpétuée à travers les siècles : elle n'est pas encore terminée. Quel que soit le nom que leur aient imposé les diverses nations de race blanche, dont ils ont successivement subi le joug, Phéniciens, Romains, Vandales, Grecs, Arabes, Turcs ou Français, les Libyens ou Berbères ont tou-

---

(1) *Hérodote*, liv. IV, 145, sqq.

(2) Id., II, 158.

(3) *D'Eckstein*, Revue archéologique, 1858, p. 460. *Barth*, op. cit., I, 256. — *M. Vivien de Saint-Martin* (Nord de l'Afrique dans l'antiquité) remarque que des rivages de la mer Rouge et du bassin moyen du Nil à l'Atlas et à l'Océan, s'étend une vaste zone de peuplades congénères, dont l'identité originaire se révèle par la communauté de l'appellation primordiale de Berbères, par l'analogie de la conformation physique, et et par les rapports entre les langues.

(4) *D'Avezac*, Société de géographie, 1840. Indication d'ouvrages sur les Berbères.

(5) *Salluste*, Jugurtha, XVIII. — *Pline*, H. N., V, 8. — *Strabon*, XVII.

jours conservé leur type originel. On les reconnaît à leur peau brune tirant sur le rouge, à leurs yeux bridés, à leur barbe rare et peu épaisse, et nous savons déjà que tels étaient et sont encore les traits caractéristique du type égyptien et américain.

De plus leur langage (1) ne se rapporte à aucun idiome sémitique ou indo-européen, et ils y sont restés fidèles, malgré les diverses conquêtes qu'ils ont supportées. Sans doute on le connaît encore trop peu pour rien affirmer : il paraîtrait néanmoins qu'il se rapproche singulièrement de la langue parlée par les Guanches (2) des Canaries, et nous savons déjà que ces Guanches sont très probablement les descendants directs des Atlantes. Pour ne citer que quelques exemples (3), « Gomère porte précisément le nom d'une des tribus berbères les plus puissantes du Maghreb; les indigènes de Palma avaient conservé sous la forme de Benehoare la dénomination de Beni Haouârah qui rappelle une autre tribu berbère non moins puissante ni moins fameuse; ne paraît-il pas naturel de soupçonner aussi que les Guanches de Ténériffe pouvaient bien tirer leur origine des Ouânscherys; et les Bimbachos de Ferro aussi bien que les Mahoreros de Fortaventure ne rappellent-ils pas les noms africains de Beny-Bascher et de Muharur ? »

Les Numides, dans l'antiquité, étaient réputés par leur adresse aux travaux de forge et d'orfévrerie. Cette supériorité s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Avec des outils grossiers, nos Kabyles d'Algérie fabriquent des ornements délicats, aussi remarquables par le fini de leur exécution que par leur cachet artistique (4).

---

(1) *Hodgson*, Grammatical Sketch and specimens of the Berber language, preceded by four letters on berber etymologies, 1831, in-4°.

(2) *Abreu Galindo et S. Berthelot*, cités tous deux par *d'Avezac*, Iles de l'Afrique, 139. — (3) Id., id.

(4) Tour du monde, 410. *Duhousset* (Voyage en Kabylie) donne de curieux dessins de bijoux et poteries kabyles.

Il se peut donc qu'à une époque très reculée les Atlantes aient été la souche première de ces populations libyennes, dont on ignore l'origine. Nous n'avançons ici qu'une hypothèse, mais n'est-elle pas aussi soutenable que celle qui consiste à faire venir les ancêtres des Berbères du fond de l'Asie, par l'isthme de Suez, à l'époque reculée où les hommes ne savaient se servir que d'armes en pierre polie, et marquaient leur passage par de prodigieux entassements de mégalithes ? (1)

IV. Les Atlantes en Europe.

A. *Les Atlantes et les Etrusques.*

L'origine du peuple étrusque sera longtemps encore un des problèmes de l'histoire. On a risqué sur eux les hypothèses les plus étranges. Pour les uns ce sont des Lydiens (2), pour les autres des Pélasges (3). Ceux-ci en font des Germains (4), ceux-là des Phéniciens (5) ou des Celtes (6). Ils pourraient bien n'être que les descendants de ces Atlantes qui jadis, comme l'apprend Platon, envahirent l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie. Ici encore nous n'avançons qu'une hypo-

(1) *Lehon*, L'homme fossile en Europe, p. 115.

(2) *Hérodote*, I, 94. — *Anticlide*, d'Athènes, cité par *Strabon*, V, II, p. 184, éd. Didot. — *Wachsmuth*, *Creuzer*, *Thiersch*, etc., cités par *Noël des Vergers*, L'Etrurie et les Etrusques, 2 vol. in-8°, I, 131, — *Oltfried Müller* (Die Etrusker), se partage cette opinion et la suivante.

(3) *Plutarque*, Romulus, 2. — *Lepsius*, Ueber die Tyrrhenischen Pelasger in Etrurien.

(4) *Niebuhr*, Hist. rom., I. — *Grotefend*.

(5) *Mazocchi*, Dissertatio de origine Tyrrhen.— *Stickel*, Revue archéol., 1858, p. 565.

(6) *Fréret*, Acad. des inscriptions et belles-lettres, t. XVIII, p. 94.— *Pelloutier*, *Heyne*, *Cuvier*.

thèse, mais qui nous paraît aussi fondée que tant d'autres : plusieurs nations américaines ont encore aujourd'hui les traits et la physionomie des personnages peints sur les vases étrusques ou sur les murailles des nécropoles de Tarquinies, de Volaterra, de Chiusi ou de Cœre. Ce sont de petits hommes au corps ramassé, à la tête grosse, au nez long et fort. Ils font penser, dit M. Michelet, aux statues mexicaines des ruines de Palenqué (1).

On remarque encore cette ressemblance dans les monuments. Le savant Niebuhr retrouvait dans la tombe de Porsenna (2), décrite par Pline, les éléments du temple mexicain; et, en effet, les pyramides accumulées qui composaient ce monument présentent une certaine analogie avec les teocallis. Les vases eux-mêmes ont la même forme que les vases antiques, que parfois on découvre en Amérique. « Il nous faut aussi faire ressortir, écrit M. Jacquemart (3), une connexion plus étroite encore entre la poterie américaine et les terres cuites étrusques. D'une pâte tantôt rouge, très fine, dure et lustrée, tantôt noire ou grisâtre, mais néanmoins fine et rendue luisante par le frottement, elle est souvent ornée de reliefs, de gravures, et même, sur la terre rouge, des dessins noirs paraissent avoir de l'analogie avec de l'encre. » En 1839, M. Pontoppidan (4), aumônier de la frégate danoise *Bellone*, achetait à Bahia cinq vases antiques couverts d'hiéroglyphes, et de même forme, de même ornementation, de même couleur lie de vin que les vases étrusques de l'ancien musée Campana. M. de Castelnau a dessiné et gravé un vase conservé au musée de la Paz (5), bordé d'une guirlande d'animaux sacrés, griffons, chimères, lions et panthères, qui se dévorent; tous de couleur noire et ressortant vigoureusement

(1) *Michelet*, Hist. rom., 5e édit., I, 63.
(2) *Pline*, H. N, XXXVI, 19.
(3) *Jacquemart*, Merveilles de la céramique, I, 320.
(4) Société des antiquaires du Nord, 1839.
(5) *De Castelnau*, Antiquités des Incas, 3e partie, pl. 13.

sur un fond de la même couleur. Il est difficile de méconnaître la ressemblance qui existe entre ce vase et les vases étrusques.

Tout ce qui se rapporte aux Etrusques est marqué d'un caractère mystérieux. Leur langue, cet élément essentiel de la nationalité, non-seulement n'a pas été interprétée, mais encore n'a pas trouvé son rang dans le tableau des idiomes. Lorsqu'on pourra déchiffrer les trop rares inscriptions qui nous ont été conservées de ce peuple étrange, la comparaison avec les langues américaines nous permettra peut-être d'établir d'une façon plus sûre l'identité des deux races. Aujourd'hui nous ne pouvons encore qu'appeler l'attention sur les analogies qui paraissent exister entre les cultes du Nouveau-Monde et de l'Etrurie. Ce que nous connaissons de la religion étrusque est sombre, sanguinaire, terrible. « Les Pères de l'Église (1) nommaient l'Etrurie la mère des superstitions. Ce peuple jeta un regard sombre et triste sur le monde qui l'environnait. Il n'y voyait que présages funestes, qu'indices frappants de la colère céleste et des plaies dont elle allait frapper la terre. » Cette religion aux combinaisons mystiques et aux pratiques sauvages se rapproche singulièrement de la religion mexicaine avec les hécatombes humaines et les imprécations des prêtres. Les Etrusques (2) avaient des livres de cérémonies religieuses et surtout funéraires : on connaît les rituels mexicains. Le fatalisme était le dogme principal des devins étrusques : les pontifes de Mexico croyaient aussi à l'enchaînement inéluctable des destinées, et à la succession invincible des causes.

Ce qui nous confirmerait encore dans la croyance que les Etrusques et les Atlantes étaient issus d'une origine commune, c'est que longtemps les Etrusques exercèrent la prépondérance maritime, tels que jadis leurs ancêtres de l'Atlan-

(1) *Michelet*, Hist. rom., I, 70.
(2) *Festus*, au mot Rituales.

tide (1). Longtemps ils dominèrent en maîtres tout le bassin occidental de la Méditerranée; ils rivalisèrent même avec les Phéniciens, et tinrent longtemps en échec les Grecs d'Italie. Les bas-reliefs de leurs hypogées portent encore la trace de leurs lointaines relations : on y retrouve l'or de l'Espagne, l'ambre de la Baltique, l'ivoire de l'Afrique, l'étain des Cassitérides, la pourpre et les amphores de Tyr. Ils avaient surtout de fréquents rapports avec leurs frères d'origine, les Egyptiens. Strabon (2), décrivant le temple d'Héliopolis, avait déjà remarqué que les parois du pronaos étaient couvertes de grandes figures analogues aux figures étrusques. En 1840, on trouva dans une tombe antique, à Vulci, des vases archaïques et des œufs d'autruche percés, avec des griffons peints sur la coquille, qui ressemblent, à s'y méprendre, aux vases et aux œufs d'autruche des tombes égyptiennes. En 1840, on trouva, à Santa-Marinella (3), un fragment d'alabastrum couvert d'hiéroglyphes dans le goût égyptien. Tous les jours on rencontre encore, dans les fouilles de la Toscane, des scarabées en pierres précieuses ou en bronze, des canopes en argile où sont dessinées des têtes de nègre, de belles verreries bleues ornées de la fleur du lotus, etc.

Si donc les Etrusques eurent avec les Egyptiens des rapports si fréquents, et s'ils conservèrent longtemps l'empire des mers ; si, d'un autre côté, leurs traits physiques, leurs monuments et leur religion présentent des analogies avec certains peuples américains, n'est-ce point une conclusion légitime d'avancer que les uns et les autres sont issus de ce grand peuple auquel Platon donna le nom qui lui reste dans l'histoire, le peuple atlante ?

B. *Les Atlantes et les Ibères.*

On a tant écrit sur les Basques et leurs ancêtres, les Ibères,

(1) *Momsen*, Hist. rom., trad. Alexandre, t. I, p. 193.
(2) *Strabon*, VII, 1. 20.
(3) *Noël des Vergers*, I, fin.

ce peuple étrange qui s'est perpétué à travers les siècles en gardant son originalité, qu'il est difficile d'énoncer une opinion sur eux sans attaquer un système établi. Il n'est pourtant pas plus déraisonnable de supposer les Basques descendants des Atlantes, que de les faire venir du fond de la Sibérie (1) : d'autant plus que notre hypothèse est fondée sur certaines analogies au moins curieuses.

« Ces montagnards sont sobres, disait Strabon en parlant d'eux (2), alors qu'ils occupaient les vallées de l'Ebre et de la Garonne, ils ne boivent que de l'eau et couchent sur la dure. Ils portent les cheveux longs et flottants (3) à la manière des femmes; mais, pour combattre, ils se ceignent le front d'un bandeau. Tous ces hommes sont habillés de noir; ils ne quittent pas à proprement parler leurs saies, et s'en servent même en guise de couvertures sur leurs lits de paille sèche... Quant aux femmes, elles ne portent que des manteaux et des robes de couleur faites d'étoffes brochées. » Les voyageurs contemporains dans l'Amérique méridionale, MM. de Castelnau (4) et Paul Marcoy surtout, ont retrouvé chez les indigènes les mêmes habitudes. Ainsi les Antis, les Chiquitos et autres peuplades portent les cheveux longs et flottants sauf en guerre; ils ne quittent pas leurs habillements même pendant la nuit. Leur costume est de couleur sombre; celui des femmes est plus voyant. La coiffure des Américaines de l'Ucayali ou du Rio-Purus ressemble encore, à s'y méprendre, à la coiffure

---

(1) Hypothèse du docteur suedois *Retzius*, du prince *L. Bonaparte* et de *M. de Charencey* (Langue basque et idiomes de l'Oural), réfutée par *Broca*, Caractères du crâne des Basques, Société d'anthropologie, déc. 1862, 579-591.

(2) *Strabon*, III, 3-7, trad. *Tardieu*, I, 254.

(3) Il paraîtrait même que les cheveux des Basques ressemblent, à s'y méprendre, à ceux des Américains par leurs coupes transversales, leur forme arrondie et leur centre médullaire rempli de pigment. *Pruner-Bey*, Société d'anthropologie, 1863, p. 867.

(4) *De Castelnau, Marcoy*, op. cit. passim.

des femmes ibériennes, décrite en ces termes par Strabon (1) : « Elles se coiffent d'un espèce de tympanium ou de petit tambour parfaitement rond à l'endroit du chignon, et qui serre la tête jusque derrière les oreilles, pour se renverser ensuite en s'évasant par le haut.... Il y en a qui s'ajustent sur la tête un petit style d'un pied de haut, autour duquel elles enroulent leurs cheveux, qu'elles recouvrent ensuite d'une mante noire. » Cette coiffure originale, que portent encore les modernes Andalouses ou Castillanes, est en effet celle des jeunes femmes de Sarayacu ou de Tabatinga. Elle s'est perpétuée, gracieuse et charmante, à travers les siècles.

Il existe d'autres analogies plus frappantes encore. M. Elisée Reclus, dans un récent travail (2), a essayé de prouver que les Mutugorri ou visages rouges, cette peuplade ibérienne dont parle Strabon, devaient ce nom à leurs faces rougies par le soleil. Mais, d'habitude, le soleil bronze et ne rougit pas. Si donc ces Mutugorri étaient rouges, c'est que chez eux le type atlante s'était conservé pur et sans mélange, comme chez les Etrusques ou les Egyptiens.

Les Ibères, dans l'antiquité, respectaient les femmes. Strabon est même scandalisé de cette déférence (3) : il parle avec mépris de cette gynécocratie qu'il nomme un régime impolitique. Or la gynécocratie se rencontre chez presque tous les peuples américains.

Un autre usage fort bizarre apporterait une preuve nouvelle en faveur de notre opinion. Les Cantabres, c'est-à-dire une peuplade ibère (4), se mettaient au lit quand leurs femmes accouchaient et recevaient à leur place les félicitations de leurs parents. Cet usage (5) se retrouvait en Amérique, à

(1) *Strabon*, III, 3-17, trad. *Tardieu*, I, 270.

(2) *E. Reclus*, Un peuple qui s'en va. Revue des Deux-Mondes, 15 mars 1867.

(3) *Strabon*, IV, 3-18, trad. *Tardieu*, I, 272.

(4) *Strabon*, III, 4.

(5) Les Tiburéniens de la mer Noire et les Corses pratiquaient aussi

l'epoque de la conquête, chez les Cares de Copan et de Chiquimala, dans le Yucatan (1). Magalhaës de Gandavo, un des premiers explorateurs du Brésil (2), le remarquait chez les peuples de cette contrée. Le père Lafitau l'observa chez les Cares des Antilles (3), et il est encore pratiqué par les indigènes de la Colombie (4).

Plus encore que les costumes ou que les mœurs, la comparaison des langues nous apporte une preuve nouvelle de l'identité probable des Basques et des Américains. Le basque, c'est-à-dire l'ancien ibère, parlé aujourd'hui dans le département des Basses-Pyrénées et dans le Guipuscoa, ne ressemble à aucun idiome indo-européen ou sémitique : mais il présente une singulière analogie avec certains dialectes américains, particulièrement avec ceux des Delawares et des Chippeways. Guillaume de Humboldt (5), qui appela sur ce sujet l'attention du monde savant, trouve que « ces ressemblances n'ont aucune valeur, et qu'elles servent plutôt à indiquer le degré de développement de divers idiomes que leur degré de parenté. » Ceci peut être vrai pour des langues qui n'ont que des ressemblances insignifiantes dans leurs vocabulaires ou leurs procédés grammaticaux ; mais lorsqu'on rencontre, seulement dans deux langues, le singulier procédé de l'agglutination qui consiste à réduire toute une phrase à un seul mot, substantif ou verbe, qui se décline ou se conjugue, et cela par la contraction des racines et leur réunion

---

cet usage dans l'antiquité. Cf. *Apollonius de Rhodes*, II. — *Diodore*, V, § 14.

(1) *Herrera*, op. cit., IV, 10, XIV.

(2) Collection Ternaux Compans, II, 117.

(3) *Lafitau*, Mœurs des sauvages américains, 1724, t. I, p. 45. — *Schérer*, Recherches historiques et géographiques sur le Nouveau-Monde, p. 61.

(4) *C. Famin*, Colombie et Guyane, Univ. Pitt., p. 138.

(5) *G. de Humboldt*, Mémoire inséré dans le Mithridates d'Adelung, et récemment traduit par A. Marrast sous le titre de : « Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne. »

en un mot connu, cette analogie est fort étrange. Souvent la philologie tire, de rapprochements moins significatifs, des conclusions beaucoup plus hardies. La parenté des langues basque et américaine, si elle n'est pas tout à fait prouvée, est donc au moins fort vraisemblable ; d'autant plus que d'autres bizarreries complètent l'identité. Ainsi la conjugaison basque est à peu près calquée sur la conjugaison des Américains du nord. Les mêmes langues n'admettent pas la liaison des muettes et des liquides dans laquelle les liquides se trouveraient à la fin du mot, et séparent toujours par une voyelle deux consonnes suivies, telles que *st*. Un grand nombre de radicaux sont analogues, et spécialement les pronoms de la deuxième et de la première personne. Enfin l'usage existe d'attacher au verbe le pronom, qui sert de régime, même indirect.

M. de Charencey, dont les savantes études ont si bien éclairci cette obscure question, a donc grand raison de conclure en ces termes (1) : « Sans doute, les langues du Nouveau-Monde, à certains égards, diffèrent beaucoup de l'eskuara, mais ne s'en rapprochent-elles pas d'une manière étrange par l'ensemble de leur physionomie ? On ne saurait nier qu'elles n'aient de commun avec cet idiome certaines règles phonétiques..... Il est bien extraordinaire que ces ressemblances soient surtout frappantes entre l'eskuara et les langues des Indiens qui habitent les rives de l'Atlantique..... Au contraire, les dialectes en vigueur chez les tribus cuivrées du nord-ouest n'ont offert que bien peu de ressemblances, quoi qu'on en ait dit, avec ceux de l'extrême Orient. » Pruner Bey (2) partage l'opinion de M. de Charencey. M. Baudri-

(1) *De Charencey*, Revue critique d'histoire et de littérature, n° 43. Cf. du même auteur : Des affinités de la langue basque avec les idiomes du Nouveau-Monde. Imp. Leblanc-Hardel, 1867, in-8°, 37 pages.

(2) *Pruner-Bey*, Sur la langue eskuara. Société d'anthropologie, mars 1867, p. 39-71.

mont (1), professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux, a même établi de curieux rapprochements entre les langues basque et américaine. D'après lui, les mots basques *andiac* qui signifie haut; *ura ugaya,* eau permanente; *oren*, cerf; *u bai,* bonne eau; *arina,* rapide; *picacho,* roc de pierre, se retrouvent dans certains noms géographiques de l'Amérique du sud : les Andes, les fleuves Uruguay et Orénoque, l'Ubay et l'Arinos, rivières du Pérou et du Brésil; le Picacho, montagne de Colombie. Les mots *idora,* aride; *aboa,* bouche; *illa,* lune; *u,* eau; *ur,* bleu, seraient reproduits avec une signification identique par le péruvien idore, le guarani abboa, le quiché killa, le brésilien eru et uru. Bien que nous n'avancions ces concordances qu'en faisant nos réserves, il nous est donc permis, malgré les anathèmes lancés par M. Vivien de Saint-Martin contre ce qu'il appelle des aberrations monstrueuses (2), de croire que ces parentés, non-seulement ne sont pas impossibles, mais encore qu'elles sont vraisemblables.

Ainsi, à ces époques antéhistoriques, ce ne sont point les habitants de l'Europe ou de l'Afrique, mais bien ceux de l'Atlantide, qui, animés de l'esprit de conquête, et beaucoup plus puissants que les autres nations, cherchaient au loin fortune et aventure, et fondaient sur les deux rives de l'Atlantique des empires florissants, dont il est resté tout à la fois des traces sur le sol et des souvenirs dans l'histoire.

---

(1) *Baudrimont*, Histoire des Basques ou Escualdunais primitifs, p. 153-155.

(2) *Vivien de Saint-Martin*, Année géographique, 1868, p. 443.

CHAPITRE III.

LA MÉROPIDE. — LE CONTINENT CRONIEN.

I. La Méropide.

La tradition de l'Atlantide n'est pas la seule que nous ait léguée l'antiquité, relativement à l'existence d'un continent au delà des mers connues, et dans la direction de l'ouest. Elien a conservé le souvenir de la Méropide, et Plutarque celui du continent Cronien.

Silène, roi de Carie ou de Mélos suivant les uns, de Nysa en Afrique d'après les autres, joyeux compagnon et gai buveur, mettait en pratique, plusieurs siècles avant Epicure, la philosophie du bonheur. Jupiter l'avait pourtant choisi comme précepteur de son fils Bacchus. Car Silène cachait sous une apparente bonhomie une science profonde, et quand il discutait quelque question morale ou philosophique, on l'écoutait avec respect et admiration. Mais ce n'était point chose aisée que de l'arracher à ses plaisirs habituels. Il fallait user de ruse et de violence. Midas, roi de Phrygie, le fameux Midas, dont les longues oreilles ne sont peut-être qu'un symbole de son ardeur à l'étude, attira Silène à sa cour, et, usant du même subterfuge que le Chromis et le Mnasyle de Virgile (1), parvint à lui arracher quelques-uns de ses secrets. Dans un de ces savants entretiens, son hôte lui décrivit en détail un continent mystérieux, la Méropide, et

(1) *Virgile*, Eglogue VI.

ce sont les fragments de cette description, jadis écrite par Théopompe, qu'Elien nous a transmis (1) :

« L'Europe, l'Asie et l'Afrique, disait Silène, sont autant d'îles autour desquelles circule l'Océan (2). En dehors de ce monde existe un continent unique d'une immense étendue. » Il est peuplé de grands animaux. Les hommes qui l'habitent sont deux fois plus grands que nous. La durée de leur vie s'allonge dans la même proportion. Ils ont beaucoup de grandes villes et sont régis par des mœurs et des usages différents des nôtres. Deux cités surtout sont considérables. L'une se nomme Makimos, la guerrière, l'autre Eusébès, la pieuse. Les Eusèbiens sont les hommes de l'âge d'or. Chez eux tout réussit : ils coulent leurs jours dans l'abondance. Les Makimiens, au contraire, sont dans un état de guerre perpétuelle, soit entre eux, soit contre leurs voisins. Peu meurent de maladies, c'est dans les combats surtout qu'ils périssent, à coups de massue ou de pierre, car ils ne connaissent pas le feu. L'or et les métaux sont en abondance chez eux. « Une fois ils tentèrent de venir dans nos îles, et d'innombrables guerriers, traversant l'Océan, arrivèrent jusque chez les Hyperboréens; mais ayant appris que nous regardions comme les plus heureux de la terre ces peuples dont la vie s'écoulait obscure et sans gloire, ils méprisèrent une telle conquête, et dédaignèrent d'aller plus loin. »

Mais la partie la plus merveilleuse du récit de Silène est la suivante : « Des hommes appelés Méropes, constitués en cités nombreuses et considérables, occupaient une vaste région, qui se terminait à une espèce d'abîme appelé Anostos, rempli d'une vapeur sombre et rougeâtre. Dans ce pays, coulaient deux fleuves, l'un celui de la Joie, l'autre celui de la Tris-

(1) *Elien*, III, 18, éd. Scheffer, in-12. Argentorat., 1585.

(2) Traduction donnée par *M. d'Avezac* dans Les Iles de l'Afrique, collection de l'Univers pittoresque, 1 vol in-8°, Paris, Didot, p. 5. — Τὴν μὲν Εὐρώπην καὶ τὴν Ἀσίαν νήσους εἶναι, ἃς περιῤῥεῖν κύκλῳ τ' Ὠκεανόν

tesse, bordés d'arbres semblables à de grands platanes, et dont les fruits participaient à la nature et à la vertu du fleuve près duquel ils naissaient. Les cueillait-on sur les rives de la Tristesse, celui qui en mangeait versait désormais d'abondantes larmes, passait le reste de sa vie dans les pleurs, et finissait par mourir de chagrin. Les fruits cueillis sur les bords du fleuve de la Joie avaient un effet tout contraire : celui qui en goûtait perdait le désir de ce qu'il avait le plus recherché, oubliait ce qu'il avait chéri et, rajeunissant graduellement, repassait tour à tour de la vieillesse à l'âge viril, à la jeunesse, à l'adolescence, au premier âge, jusqu'à ce qu'enfin il retournât au néant. »

Elien n'accordait nulle confiance à Théopompe : il le considérait comme un simple mythologue et non comme un historien (1). Pas plus que lui, nous ne croyons aux fleuves merveilleux, aux arbres étranges et à l'abîme sans issue de la Méropide ; nous n'admettons pas davantage l'existence des Eusébiens et des Makimiens. Mais ce mythe, quelles que soient les fables dont il est orné, mentionne pourtant une grande terre à l'Occident. La Méropide est une allégorie, mais, comme toutes les allégories, on peut et on doit, sous les voiles qui la recouvrent, trouver un fond de vérité.

Le récit de Théopompe est peut-être un roman sentimental. Il a voulu, comme Morus ou Cabet, décrire les merveilles d'une terre idéale, ou bien encore faire, comme Swift, la satire de ses contemporains. Mais, ainsi qu'il arrive fréquemment dans les ouvrages de fiction, telle histoire, dont les héros portent des noms de fantaisie, dont l'action se passe dans un pays imaginaire, n'en est pas moins réelle par quelque point. La Méropide de Théopompe, ainsi que le grand Cyrus de M^lle^ de Scudéry ou les Incas de Marmontel, malgré les orne-

(1) *Elien*, id. — *Tertullien*, à deux reprises (De pallio, § 2, p. 112 ; adv. Hermog., § 25, p. 242, édition de Paris (1664) lance aussi contre lui des plaisanteries assez froides. — Cf. *Strabon*, I, II, 35.

ments ridicules et les fabuleux récits qui les déparent, repose probablement sur quelque fait authentique. Sans prétendre avec Lefèbre de Villebrune (1) que le passage d'Elien nous transporte au Mexique, surtout si au lieu de Machimos on lisait Makkikos, on peut néanmoins affirmer que l'auteur de ce fragment s'est emparé d'une vieille tradition, et l'a transformée en allégorie, en satire ou en roman. L'indication de cette contrée, la singulière conformité que l'on a pu remarquer entre les Atlantes et les Makimiens, qui eux aussi se dirigent de l'ouest à l'est pour conquérir le monde, la description du pays des Eusébiens, tout ceci constate une antique croyance à l'existence de vastes continents au delà des mers; d'autant plus que Platon composait, à peu près à la même époque, ceux de ses dialogues où il parlait de l'Atlantide. Aussi Perizonius, un des plus savants commentateurs d'Elien, écrivait-il, à propos de ce passage, que les anciens avaient eu une vague connaissance de l'Amérique (2).

II. Le Continent Cronien.

La tradition conservée par Plutarque, celle du continent Cronien, plus précise encore et plus explicite, nous confirmera dans cette opinion. Cette fois encore les ornements de la fable et les fantaisies de l'imagination tiennent une trop grande place dans le récit, mais les inventions grecques ne feront point disparaître la réalité du fond.

Le continent Cronien est mentionné dans le traité de Plutarque intitulé *De facie in orbe lunæ :* c'est un résumé dogmatique des opinions de l'antiquité sur notre satellite (3). Un certain Sylla raconte à Lamprias, frère de Plutarque, qu'il a

(1) Traduction des lettres de Carli, II, 41.

(2) Elien, édit. *Perizonius*, Lugd. 1701, p. 217 : « Non dubito quin veteres aliquid sciverint, quasi per umbram et caliginem, de America.

(3) Edit. Didot, p. 1151-1153, § 26.

rencontré à Carthage un [illegible]nger fort au courant de toutes les sciences. Cet étranger voulait d'acquérir du renom en découvrant des parchemins sacrés qu'on avait transportés secrètement hors de l'ancienne ville, quand elle avait été détruite. Il arrivait d'une île mystérieuse, située dans les profondeurs de l'Océan. Il y était resté trente années, remplissant les fonctions de prêtre de Saturne, et la décrivit à Sylla (1).

L'île d'Ogygie, celle même dont parle Homère, « est distante, disait-il, de la Grande-Bretagne, du côté de l'Occident, de cinq journées de navigation. Il y a trois autres îles situées vers le point où se couche le soleil pendant l'été, et elles sont aussi éloignées de la première qu'elles le sont les unes des autres. » Voici donc quatre îles, dans la direction de l'ouest-nord-ouest, dont la dernière est éloignée de la Grande-Bretagne de vingt jours de navigation. Quelles sont ces îles ? Il serait difficile de le préciser. Mais de l'extrémité de l'Ecosse aux Féroë, des Féroë à l'Islande, et de l'Islande au Groënland, même avec les faibles moyens de navigation dont disposaient les anciens, et en tenant compte du peu de précision des renseignements de ce genre, j'imagine qu'on pouvait aller en vingt ou vingt-cinq jours de la Grande-Bretagne au Groënland. Remarquons de plus que l'Ecosse, les Féroë, l'Islande et le Groënland sont à peu près à égale distance les unes des autres, et toutes dans la direction indiquée de l'ouest-nord-ouest.

Ce qui porterait à croire que cette supposition n'est pas dénuée de fondement, c'est que déjà on avait observé dans ces parages les phénomènes météorologiques qu'on y étudie encore aujourd'hui. « Dans ces îles, disait Sylla (2), on voit

(1) Plut. éd. Didot, p. 1151 : Ὠγυγίη νῆσος.... δρόμον ἡμερῶν πέντε Βρεττανίας ἀπέχουσα πλέοντι πρὸς ἑσπέραν. Ἕτεραι δὲ τρεῖς ἴσον ἐκείνης ἀφεστῶσαι καὶ ἀλλήλων, προκεῖνται μάλιστα κατὰ δυσμὰς ἡλίου θερινὰς.

(2) Καὶ τὸν ἥλιον ὁρᾶν κρυπτόμενον ὥρας μιᾶς ἔλαττον ἐφ' ἡμέρας τριάκοντα. Καί νύκτα τοῦτο εἶναι, σκότος ἔχουσαν ἐλαφρὸν καὶ λυκαυγὲς ἀπὸ δυσμῶν περιλαμπόμενον.

pendant un mois le soleil se coucher à peine une heure p
jour. C'est là toute la nuit. Les ténèbres même sont peu ob
cures, et assez semblables au crépuscule. » Or on sait q
près du pôle nord, au mois de juin, le soleil est presque to
jours sur l'horizon. Le 24 juin même il le rase au mome
de son coucher, sans disparaître entièrement, et remonte to
de suite après. Le moine Dicuil, dans son naïf et grossi
langage, disait que cette nuit était assez claire « pour qu'o
pût chercher ses poux (1). »

Ainsi donc, au delà de la Grande-Bretagne, et dans u
région où le soleil, pendant tout un mois, ne quitte pour ain
dire pas l'horizon, les Grecs avaient découvert quelques île
Ils étaient même allés plus loin, et avaient abordé un gra
continent qui entourait l'Océan (2). Cinq mille stades, e
viron deux cent cinquante lieues, séparaient ce continent
l'île Ogygie. Les côtes, et surtout celles d'un golfe, au
grand que le Palus Méotide, étaient habitées par des Grecs
On ne se servait dans ces pays que de bateaux à rame, ca
navigation était lente et difficile, à cause de la grande qua
tité de vase déposée par les rivières, ou bien encore de
glace qui embarrasse la surface des flots. Quel est ce co
nent? Horn (4) se déclare en faveur du Groënland; O
lius (5) se prononce pour l'Amérique elle-même. Sans ê
aussi affirmatif, remarquons néanmoins que cette opini
est vraisemblable. Ce grand continent qu'entoure l'Oc
pourrait bien être l'Amérique, et le golfe, aussi grand qu

(1) *Dicuil*, De mensura orbis, édit. Walkenaër. Paris, 1807, § 7.

(2) *Plutarque*, op. cit. Τὴν δὲ μεγάλην ἤπειρον, ὑφ' ἧς ἡ μεγάλη περιέ
κύκλῳ θάλαττα,..... τῆς Ὠγυγίας περὶ πεντακισχιλίους σταδίους κωπ
πλοίοις κομιζομένῳ.

(3) Id. ..... Τῆς δὲ ἠπείρου τὰ πρὸς τῇ θαλάττῃ κατοικεῖν Ἕλληνας
κόλπου οὐκ ἐλαττόνω τῆθ Μαιώτιδος.

(4) *Horn*, op. cit., p. 155.

(5) *Ortelius*, De orbe terrarum, 1570, art. Novus orbis. « Ego qu
hujus mentionem fieri a Plutarcho in facie ex orbe lunæ, sub no
magni continentis, puto. »

Méotide, correspondrait assez exactement à la baie d'Hudson ou à la mer de Baffin ; d'autant plus que, aujourd'hui encore, la navigation à voile est fort dangereuse dans ces mers, et qu'il s'y perd tous les ans beaucoup de navires.

Les Grecs étaient établis sur les bords de ce golfe depuis des siècles ; ils se considéraient comme habitants d'un continent, et appelaient leurs compatriotes d'Europe des insulaires (1) : vieille croyance que le Silène (2) de Théopompe partageait aussi, et dont Cicéron s'était déjà fait l'interprète (3). Mais, au contact de leurs voisins, ces Grecs s'abâtardirent. Ils avaient même oublié leur langue, quand Hercule et ses compagnons les civilisèrent de nouveau, et les rappelèrent à leurs anciens usages.

Jusqu'ici rien de plus clair. Plutarque nous décrit un continent et des îles, d'après les indications géographiques d'un voyageur qui les a parcourues. Mais voici que nous entrons dans le mythe, et cette fois jusqu'à la fin. Sylla raconte, en effet, comment, dans une de ces îles (4), Saturne est retenu prisonnier par Jupiter. Tous les trente ans, lorsque la planète Saturne, que les habitants du continent Cronien nommaient Νυκτοῦρος, gardien de la nuit, entrait dans le signe du Taureau, de grandes fêtes avaient lieu. Des théores, choisis par le sort, s'embarquaient pour ces îles placées devant le grand continent, et qu'occupaient des colons grecs. Après y avoir passé quatre-vingt-dix jours pour célébrer les fêtes, ils continuaient leur voyage, sans doute pour revenir à Ogygie ou pour visiter le grand continent. Après trente ans de sacerdoce, ils étaient libres de retourner dans leur patrie ; mais la plupart d'entre eux préféraient la vie douce et facile de ces îles. Par une rare

(1) Plut., id. Καλεῖν δὲ καὶ νομίζειν ἐκείνους, ἠπειρώτας μὲν αὐτοὺς, νησιώτας δὲ τοὺς ταύτην τὴν γῆν κατοικοῦντας.

(2) Ut supra.

(3) *Cic.*, Somnium Scipionis. « Omnis terra, quæ colitur a vobis, parva quædam insula est. »

(4) *Plutarque*, De defectu oraculorum, § 18, la nomme Britannia.

exception, l'étranger, qui vit Sylla à Carthage, parvint à quitter ces lointaines contrées et à revoir la grande île, c'est-à-dire notre propre continent.

Strabon (1) n'aimait pas le genre bâtard qui consiste à mêler, non par ignorance, mais comme simple ornement poétique, le mythe à l'histoire. Pourtant ces mythes ne sont pas de simples divertissements de l'esprit. Ils tiennent à un système d'opinions antiques, dont certaines parties sont parvenues jusqu'à nous. La légende du continent Cronien est un de ces fragments, et l'on pourrait, dans cette légende, distinguer deux parts : la première, toute mythique, se rattache au culte mystérieux de Saturne, de cette vieille divinité toujours refoulée vers l'ouest ou le nord-ouest, comme si les brouillards et les glaces de ces contrées avaient pu la faire disparaître (2); la seconde, plus réelle, se rattache à la géographie des temps historiques : elle donne comme une réminiscence de ces contrées boréales, jadis entrevues, mais qu'on ne retrouvera que plus tard; sans que pourtant on les ait tout à fait oubliées, si nous ajoutons foi à un curieux passage de Pline (3).

Encore ne faudrait-il point, dans cette seconde partie, adopter littéralement le récit de Plutarque. Si des colons grecs s'étaient établis dans les îles ou sur les bords de ce grand continent, ils auraient certainement laissé des traces de leur séjour autre part que dans l'imagination de Plutarque.

---

(1) *Strabon*, I, II, 35.

(2) *Creuzer*, Symbolique, t. II, p. 213-215-225, remarque avec raison que le nom de mer de Saturne s'appliqua d'abord à l'Adriatique (Schol. Apollon., IV, 327), puis aux mers qui baignent l'Europe au nord-ouest (Argon. 1029, Denys Perieg. 32), et enfin à l'Océan septentrional (Plut. ut. sup.).

(3) *Pline*, H. N., IV, 15. « Timæus historicus a Britannia introrsus sex dierum navigatione abesse dicit insulam Mictim..... Ad eam Britannos navigiis vitilibus, coris circumsutis, navigare. Sunt qui et alia prodant, Scandiam, Dumnam, Bergos, maximamque omnium Nerigon ex qua Thulen navigetur. »

Peut-être le philosophe cherchait-il seulement, là encore, à flatter l'amour-propre de ses vaniteux compatriotes. Il ne faut pas croire non plus à ces voyages sacrés, renouvelés des antiques théories vers Délos. Mais l'existence du grand continent n'en est pas moins réelle, et nous ne pouvons non plus douter de l'exactitude de quelques-uns des renseignements, par exemple de la permanence du soleil au-dessus de l'horizon à certaines époques de l'année, ou de la difficulté de la navigation dans ces mers, puisque les mêmes phénomènes physiques se reproduisent encore aujourd'hui dans les mêmes contrées, et que les brouillards et les glaces y arrêtent encore les matelots. Ce sont là des circonstances qu'il est facile d'inventer, mais pourquoi fixer précisément le seul endroit du globe où s'accomplissent ces bizarres phénomènes, et une des rarés mers où les glaces entravent la navigation ? C'est qu'on les connaissait, vaguement peut-être, mais enfin d'une façon quelconque.

Aussi n'hésiterai-je pas à conclure que Plutarque s'est fait ici l'interprète d'événements réels, qu'il peut avoir arrangés à sa guise. Il entendit parler d'îles lointaines, de grandes terres découvertes dans un pays étranger, et trouva l'occasion excellente pour associer la vraisemblance géographique aux mythes religieux. Il lui fallait pour son Saturne quelque Ogygie homérique dont tous connaîtraient le nom, et personne la position précise, mais qui pourtant aurait une existence réelle. Cette île la voilà toute indiquée. C'est le pays d'où jadis, d'où peut-être hier, revenaient les marins, dont il écoutait les récits merveilleux. Aussitôt il broda sur ce thème, tout en respectant la vraisemblance, et, de la sorte, des brouillards de la fable ou des récits obscurs de quelque Grec sans nom, passèrent dans le domaine de la science le continent Cronien et les îles qui l'avoisinent.

Atlantide, Méropide et continent Cronien, tels sont les trois noms autour desquels on a peut-être bâti d'audacieuses théories, mais qui du moins attestent la perpétuité des tradi-

tions relatives à l'existence d'un grand continent occidental.

Aussi devions-nous parler de ces continents avant de nous engager dans l'examen des nombreuses traditions de l'antiquité et du moyen âge, qui semblent indiquer chez les hommes d'alors quelque vague connaissance de l'Amérique.

DEUXIÈME PARTIE.

LA TRADITION.

PREMIÈRE SECTION.

ANTIQUITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

POSSIBILITÉ DES RAPPORTS ENTRE L'AMÉRIQUE ET L'ANCIEN MONDE DANS L'ANTIQUITÉ.

A la tradition succède l'histoire : désormais nous n'aurons plus à nous occuper de peuples éteints et disparus, mais de nations dont la descendance vit encore. Ce ne sera plus un continent englouti, qui fixera notre attention, mais une immense contrée que nous pouvons encore visiter et parcourir. Des temps antéhistoriques, nous passons aux temps historiques ; et de l'hypothèse, sinon à la certitude, au moins à la vraisemblance.

I. Dangers et difficultés de la navigation dans l'antiquité.

Dans l'antiquité, les rapports entre l'Amérique et le continent que nous habitons étaient-ils possibles? Au premier abord, les communications entre les deux mondes paraissent

bien difficiles. Plusieurs motifs s'opposaient à ce que les anciens s'aventurassent sur l'Océan : le premier était leur ignorance de la forme véritable de la terre. Les notions les plus bizarres s'étaient répandues à ce sujet : Homère en faisait un disque plat, entouré par le fleuve Océan, et d'où s'élevaient des colonnes qui supportaient la voûte solide du ciel (1). Thalès et Démocrite (2) lui donnaient la forme d'un disque porté par les eaux, Leucippe (3) celle d'un tambour, Anaximandre d'une colonne de pierre, Anaximène d'une table. Ces opinions étranges, professées par les poètes et par les philosophes, c'est-à-dire par ceux dont les œuvres formaient la masse commune des connaissances populaires, s'enracinaient peu à peu dans les esprits. Aussi, à ces époques reculées où les ignorants inspiraient d'autant plus de confiance que leurs affirmations étaient plus hardies, peu de personnes pouvaient-elles seulement supposer qu'au delà du monde connu existaient d'autres terres, et qu'il était facile de les aborder en se lançant dans l'Océan.

L'Océan lui-même inspirait une indicible terreur. « Cette masse énorme d'eau, inconnue et ténébreuse dans sa profonde épaisseur, apparut toujours redoutable à l'imagination humaine (4). » Encore aujourd'hui tous ceux qui, pour la première fois, assistent à ses gigantesques tragédies éprouvent un sentiment d'effroi. Les enfants fuient devant la vague, les animaux partagent cette répulsion, les plantes elles-mêmes se tordent et reculent en arrière. Telle dut être l'impression des peuples antiques lorsqu'ils arrivèrent au bord de cette mer qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir à l'horizon. De fantastiques récits grossirent de bonne heure les dangers de l'Océan. Ici des montagnes de glace, là des brouillards perpétuels arrê-

(1) *Homère*, Iliad., XVIII, 606-607. — Odyss., XII, 1; XII, 156; XX, 7 XXI, 194.

(2) *Aristote*, De Cœlo, II, 13,7,8.

(3) *Plutarque*, De placitis philosophorum, X.

(4) *Michelet*, La mer, p. 3.

taient la marche des vaisseaux. Ainsi, lorsque les Argonautes arrivent dans les mers du Nord, ils remarquent avec épouvante que le vent ne soulève plus les vagues, et qu'un silence éternel règne sur les flots (1). Pythéas, habitué aux délices du ciel marseillais et aux molles caresses de la Méditerranée, raconte (2) avec une sorte de terreur religieuse qu'il s'est avancé jusque dans une région « où l'on ne rencontre plus ni terre, ni air, ni mer, mais, à leur place, un composé de ces divers éléments semblable au poumon marin....., sans qu'il soit possible à l'homme d'y naviguer ni d'y poser le pied. » Le Carthaginois Himilcon, accoutumé pourtant aux expéditions lointaines, avouait aussi qu'il n'avait point osé se hasarder sur cette mer immense, couverte de brouillards, et dont les vagues font entendre au loin leurs sourds mugissements (3). Tantôt au contraire ce sont les ardeurs de la zone torride qui interdisent au voyageur d'approcher. Malheur à tout navire qui se risquerait dans les pays du midi : il serait brûlé par le soleil. Telle est du moins l'opinion des savants les plus autorisés : Pline le naturaliste, Hygin, Hipparque, Macrobe et Ptolémée (4).

Plus encore que les chaleurs insupportables, plus que les froids excessifs, les marins redoutaient les monstres marins qui peuplaient l'Océan : chimères, hippocentaures, sirènes, serpents énormes, qui dévoraient vaisseaux et matelots et défendaient les abîmes de la mer contre de trop audacieux explorateurs. Aussi bien faible était le nombre des hommes au cœur bardé d'un triple airain qui se lançaient sur ces flots inconnus, semés d'écueils et de monstres (5).

---

(1) *Apollonius*, Argon., éd. 1810, Leipzig, V, 1107.

(2) *Strabon*, IV, 4-7, trad. Tardieu, I, 17.

(3) *Avienus*, Ora maritima, V, 56; Didd., frag. géog. min., t. II, p. 177. — Cf. *Eustathe*, éd. Didot, id., II, 223.

(4) *Pline*, H. N., I. 61; II, 68; VI. 36. — *Hygin*, I, 8. — *Macrobe*, Comm. de Somn. Scip., II, 5. *Ptolémée*, VI, 16. — *Strabon*, II, v, 5.

(5) *Berger de Xivrey*, Traditions tératologiques. Paris, 1836, in-8°.

Si du moins ces hardis navigateurs avaient eu à leur disposition de solides navires et de bons équipages; s'ils avaient eu, comme les nôtres, un guide assuré dans la boussole! Mais, avec leurs vaisseaux mal construits, plus mal gréés encore, ils étaient forcés de suivre les côtes, et perdaient à les doubler un temps précieux; ils n'avaient pour toute indication que des étoiles qui n'étaient pas toujours visibles. Au moindre brouillard, à la première tempête, le navire est obligé de suspendre sa marche, bien heureux si les vagues ne le jettent pas à la côte, si le vent ne l'entraîne pas au large, sans guide, sans signe de reconnaissance, ballotté au hasard sur des mers inconnues. Nous trouvons que nos marins sont très exposés : mais ceux d'autrefois n'étaient-ils pas tous les jours dans la situation où parfois se trouvent des naufragés, privés d'instruments nautiques, et abandonnés sur un radeau à la merci des vagues ?

II. Exposé des divers motifs qui rendaient possibles les communications entre l'Amérique et notre continent dans l'antiquité.

Il semble donc que jamais, pendant l'antiquité, des relations aient pu s'établir entre l'Amérique et notre continent. Les marins pourtant ne manquaient pas. Malgré tous ces dangers, tous ces mystères, ils se fiaient au vent, qui parfois les conduisait à bon port. Il est vrai que les progrès de la navigation furent bien longs. Les anciens durent longtemps se contenter de ces barques rudimentaires, dont on retrouve quelques spécimens dans les couches géologiques de la période tertiaire, ou du commencement de la période quaternaire : troncs de chêne grossièrement creusés, sans appui extérieur pour les rames, ce qui même a fait conjecturer

qu'on les dirigeait avec la main (1). Peu à peu les navires se perfectionnèrent : mais, au temps d'Homère, un voyage de Crète en Egypte paraissait encore dangereux, et les pirates osaient seuls l'entreprendre au péril de leur vie (2). Jusqu'à Hérodote, l'Egypte fut pour les Grecs une terre merveilleuse (3). Mais, peu à peu, le champ des connaissances s'étendit, les mystères s'éclaircirent, les erreurs disparurent, et l'Océan ne resta plus fermé. On s'imagine trop communément que les anciens ne connaissaient qu'une petite partie de l'ancien continent. Dans les meilleurs atlas, les cartes du monde connu des anciens ne figurent que le bassin de la Méditerranée et les pays riverains, en Europe un peu au delà de l'Elbe et du Dniéper, en Asie à peine jusqu'à l'Oxus et l'Indus, en Afrique enfin jusqu'au Sahara et à l'extrémité de la mer Rouge.

Aujourd'hui pourtant il est prouvé que la Baltique était connue (4), qu'on avait dépassé le Gange que peut-être on s'était même avancé jusqu'au pays des Seres (5) et que le cap

(1) Le musée de Copenhague en a trois. Cf. *Worsaae*, Catalogue de ce musée, nos 293-294-295. — Le musée de l'Académie royale irlandaise de Dublin en a trois aussi. Cf. *Wilde*, Catalogue. — Presque tous les lacs de la Suisse en renferment de semblables. Cf. *Desor*, Les palafites du lac de Neuchâtel. — *Troyon*, Habitations lacustres des temps anciens et modernes. — De 1775 à 1855, dix [illegible] de ces canots ont été retirés de terrains bas, abandonnés par la [illegible]er, près de Glasgow. — *Lyell*, Ancienneté de l'homme, trad. Chaper, p. 49. — On peut aussi étudier, dans les musées d'Abbeville, Lyon, Dijon et Saint-Germain, les constructions d'alors. Cf. *de Mortillet*, Origines de la navigation et de la pêche, p. 16-17-18-19.

(2) *Homère*, Odyssée, III, 73-319; XIV, 257.

(3) *Hérodote*, II, 45.

(4) *Keraglio*, De la connaissance que les anciens ont eue du nord de l'Europe. Académie des inscriptions, t. XLV, p. 26-57. — *Lelewel*, Pythéas de Marseille et la géographie de son temps. Paris, 1836. — *Wiberg*, Sur les relations des Grecs et des Romains dans le nord et sur les antiques voies de commerce. Revue archéologique, mai 1866.

(5) *Reinaud*, Relations politiques et commerciales de l'empire romain avec l'Asie orientale, 1863, in-8o.

de Bonne-Espérance avait été doublé (1). Les découvertes qui font l'honneur des temps modernes étaient pressenties et peut-être accomplies : Ptolémée, bien avant Speke et Baker, ne parlait-il pas en effet de deux immenses lacs d'où sortait le Nil (2) ? Les anciens ne reculaient plus devant les périls qu'on leur annonçait. De bonne heure, ils avaient qualifié de mensonges les récits phéniciens (3); et Strabon affirmait sans crainte qu'il fallait toujours pousser en avant (4). « Ceux qui, disait-il, ayant entrepris le périple de la terre, sont revenus sur leurs pas, ne l'ont pas fait, de leur aveu même, pour s'être vu barrer et intercepter le passage par quelque continent, mais uniquement à cause du manque de vivres et par peur de la solitude, la mer demeurant toujours aussi libre devant eux. »

La mer libre ! Tel est encore aujourd'hui le mot de ralliement des audacieux navigateurs qui cherchent à surprendre au pôle nord le secret de l'univers : tel devait-il être à cette époque de curiosité ardente où, pour la première fois, les immensités de l'Océan laissèrent le champ libre aux conjectures des anciens ; car c'est un des instincts les plus répandus de la nature humaine que celui qui nous porte à rêver l'inconnu. Les populations maritimes surtout sont disposées à la curiosité. Elles pressentent qu'au delà de l'horizon la mer baigne d'autres rivages, et elles voudraient les connaître. Ces désirs qui s'accroissent par la difficulté de les satisfaire, grandissent tous les jours. Aussi les marins aiment-ils leur rude métier.

---

(1) *Hérodote*, IV, 42-43. — *Strabon*, II, 3-4. — *Pline*, H. N., II, 67. — *Pomponius Mela*, II, 9. — Périple d'*Hannon*.

(2) *Ptolémée*, Afriq., lib. III, tab. 4, éd. Ruscelli, de 1561, p. 219; éd. Wechelus, de 1566, p. 225; éd. Bertius, de 1618, p. 129. — *Fr. Schierr*, De la nature des lacs du Nil chez les anciens, 1866, in-8°. Cf. *Eschyle*, Prométhée délivré, frag. 67.

(3) *Platon*, Rép., II, 414.

(4) *Strabon*, I, 1, 8, trad. Tardieu, I, 8. ... Οὐχ ὑπὸ ἠπείρου τινὸς ἀντιπιπτούσης καὶ κωλυούσης τοῦ ἐπέκεινα πλοῦν ἀνακρουσθῆναι, ἀλλὰ ὑπ' ἀπορίας καὶ ἐρημίας, οὐδὲν ἧττον τῆς θαλάττης ἐχούσης τὸν πόρον.

et, de génération en génération, se transmettent-ils leur goût pour les aventures. Cet instinct de curiosité qui fut, dans les temps modernes, la cause de tant de découvertes, existait aussi dans l'antiquité (1) : il devait pousser les matelots d'alors à chercher si le fleuve Océan n'avait pas une autre rive ; si ces terres inconnues, en partie disparues sous les eaux, et dont les habitants avaient avec leurs ancêtres des relations suivies, n'étaient qu'une création fantastique de la poésie ou une spéculation philosophique.

Rien en effet ne nous empêche de croire que les anciens se sont fort avancés sur l'Océan : un préjugé trop répandu consiste à opposer des présomptions à des faits. Ceci n'a pas eu lieu, dit-on, parce que cela ne pouvait pas se faire. Les anciens n'ont pas connu l'Amérique, parce qu'ils n'avaient pas les moyens de la connaître. Mais on n'apprécie pas suffisamment jusqu'à quel point les navigateurs peuvent compenser l'imperfection de leurs bateaux par leur hardiesse et leur expérience pratique. Des exemples tout modernes, en nous montrant ce dont sont capables des barbares audacieux, nous feront comprendre comment les marins d'alors pouvaient entreprendre des courses qui nous paraîtraient aujourd'hui inexécutables. Ainsi, les habitants de la Nouvelle-Zélande, à l'époque où Cook les découvrit, allaient, sans boussole, jusqu'à Taïti, séparée d'eux par plus de deux mille milles (2). Les Malais, avec de frêles esquifs, qu'ils nommaient *pros,* ont peuplé toutes les îles de la mer du Sud (3). Les indigènes de Mozambique, encore aujourd'hui, se lancent dans l'Océan

(1) Un historien du xvi^e^ siècle, *Jean de Laët* (Notæ ad dissertationem Grotii de origine gentium americanarum, Amst. 1643, p. 75), l'a naïvement exprimé en ces termes : Hominum curio...as, cum audacia conjuncta, semper ultra tendit, et fere nihil relinquit inausum. Itaque nulla ratio nos vetat credere veteres ex instituto terras alias, etiam longius sitas quam forte opinabantur, navigando Oceanum petiisse.

(2) Cook, édit. 1784, t. I, liv. I, § 8.

(3) *Quatremère,* Académie des inscriptions, 1845, p. 381.

Indien, sans autre guide que le temps. Sans instituer de nouveau une controverse (1) souvent débattue sur l'invention de la boussole, il est prouvé que les anciens entreprenaient des traversées où nul de nos marins n'oserait s'aventurer sans le secours de l'aiguille aimantée. Ainsi Pythéas et Euthymènes de Marseille, Himilcon de Carthage, et beaucoup d'autres (2), firent dans l'Océan de véritables voyages d'exploration. Grâce à eux, le géographe Possidonius put composer un livre sur l'Océan (3). Ils avaient même fait le tour de l'Afrique, et certes ce dernier voyage présentait de tout autres difficultés qu'un voyage en Amérique (4).

L'Amérique est, en effet, beaucoup plus rapprochée de l'Afrique et de l'Europe qu'on ne se l'imagine communément. Nos cartes, pour la plupart très imparfaites, ne représentent d'ordinaire le nouveau monde que séparé et comme isolé des continents qui l'entourent. Aussi nous faisons-nous, en général, une très fausse idée des distances. L'Atlantique, pour beaucoup de personnes, est au moins aussi considérable que le Pacifique. C'est seulement en jetant les yeux sur une sphère terrestre, où les continents et les mers sont marqués avec leur grandeur relative, qu'on se rend compte de la petitesse de l'Atlantique à côté des immensités mystérieuses du Pacifique : un détroit et une mer. Encore ce détroit est-il resserré et comme étranglé à trois endroits différents.

Du cap Roxos, près de l'archipel des Bissagos (5), non loin de la côte de Sierra Leone (2° 20′ lat. N., 19° 14′ long.) au cap San-Roque du Brésil (5° 28′ 17″ lat. N., 37° 37′ 26″ long.) la distance n'est que de 510 lieues marines, à 5556 mètres la

(1) *Falconet*, Académie des inscriptions, 1717.

(2) *Lelewel*, Die Entdeckungen der Carthagen und Griechen auf dem atlantischen Ocean. Berlin, 1831.

(3) *Strabon*, II, 1, 2; éd. Didot, I, p. 78.

(4) *Quatremère*, op. cit., p. 382. — *Rennel*, Geographical system of Herodotus, p. 672.

(5) *De Humboldt*, Histoire de la géogre ie du nouveau continent. t. II, p. 51 sqq.

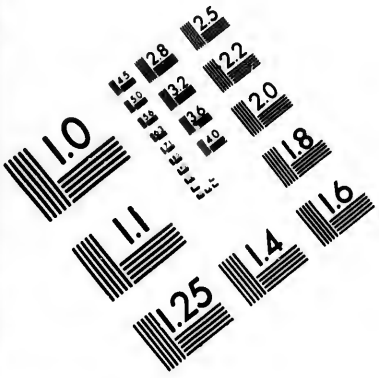
lieue, c'est-à-dire de 710 lieues ordinaires, à 4000 mètres la lieue, à peu près la distance de Paris à Moscou, ou si l'on préfère une distance maritime plus facilement appréciable de Gibraltar à l'ancienne Cyrénaïque.

L'île Valentia au sud-ouest de l'Irlande entre Dingle Bay et Ballinskellig Bay (52° 11' lat. N., 57° 40' long.) n'est éloignée du Labrador que de 542 lieues marines, à peu près 750 lieues ordinaires, la distance de Paris à Nijni-Novogorod ou de Gibraltar à l'Egypte.

Enfin le Groënland, dans les terres de Scoresby, au cap Barclay (69° 10' lat. N., 26° 4' long.) s'approche tellement de l'Ecosse, au cap Wrath (58° 39' lat. N., 7° 18' long.) et de la Norwége à Stadtland (62° 7' lat. N.) qu'il n'y a entre ces divers points que 269 et 280 lieues marines, 373 et 388 lieues ordinaires, la distance de Paris à Varsovie et Kœnigsberg, ou de Gibraltar à Tunis.

Ainsi, de ces trois étranglements de l'Atlantique, le dernier atteint à peine la longueur de la moitié des deux autres, et ceux-ci n'atteignent pas 600 lieues marines. Sans doute, le Groënland n'est peuplé que par de misérables tribus d'Esquimaux, et, s'il est important au point de vue géographique, il n'est que très secondaire pour le commerce et la navigation; mais l'Irlande et le Labrador, la côte de Guinée et le Brésil sont des contrées autrement favorisées par la nature, et que l'Européen peut facilement habiter.

Remarquons de plus que les communications sont encore facilitées par le grand nombre des îles ou îlots interposés, qui ont servi et servent encore de points de relâche aux navigateurs, et diminuent singulièrement les distances. Entre les caps Roxos et San Roque sont jetés les îlots de Las Rocas, Fernando de Noronha, Pinedo de San Pedro, et French Shoal. De l'embouchure du Tage à San Michel des Açores on ne compte que 247 lieues marines, 343 lieues ordinaires, et de Corvo des Açores à la nouvelle Ecosse 412 lieues marines, 572 lieues ordinaires. Enfin, entre le Groënland d'un



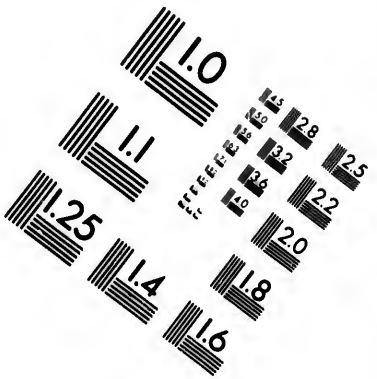
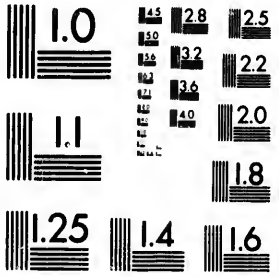
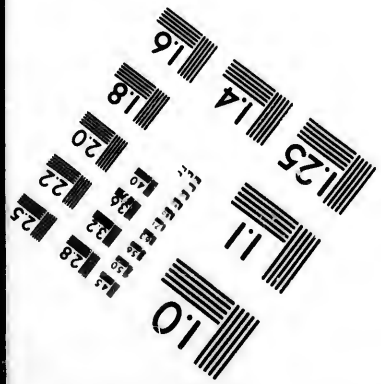
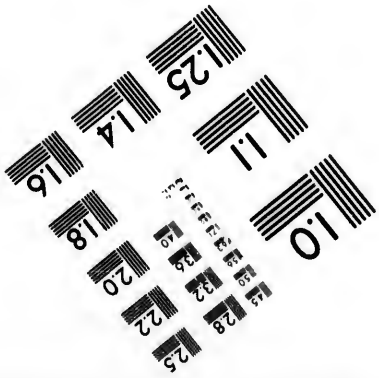


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







côté, le nord de l'Ecosse et la côte occidentale de la Norvége de l'autre, se trouvent l'Islande et les Féroë : or, de l'Islande au Labrador on ne compte que 380 lieues marines, 527 lieues ordinaires.

Ainsi, trois trajets directs, de la Guinée au Brésil, de l'Irlande au Labrador, de l'Ecosse et de la Norvége au Groënland, et deux trajets indirects par les Açores et par l'Islande. Il se peut donc que l'Atlantique ait été de bonne heure parcourue par de hardis marins, et que quelques-uns d'entre eux, plus audacieux ou plus heureux, aient découvert l'Amérique avant l'époque officielle.

Une autre cause physique devait les aider dans ces voyages : c'étaient les courants marins, ces immenses fleuves pélagiques, que les belles observations de Maury, d'Al. de Humboldt et d'Elisée Reclus (1) nous ont fait si bien connaître. Le plus considérable de ces courants, le Gulf Stream, pousse les eaux de l'Atlantique vers les côtes du Brésil. Il les longe, contourne le golfe du Mexique, sort par le canal de Bahama, puis se déploie en éventail vers l'Irlande, la Norvége et l'Islande. « La rapidité du courant (2) atteint trois à cinq milles par heure là où la rivière est la plus étroite. Elle n'est plus que d'un mille en avançant vers le nord..... En supposant qu'une molécule d'eau revienne à la place d'où elle est partie, on peut évaluer, d'après nos connaissances actuelles sur la vitesse des courants, que ce circuit de 3,800 lieues n'est achevé que dans trente-quatre mois. Un bateau qui serait censé ne pas recevoir l'impulsion du vent parviendrait en treize mois des Canaries aux côtes de Caracas. Il lui faudrait dix mois pour faire le tour du golfe du Mexique, mais quarante à cinquante jours

(1) *Maury*, Geography of the sea. — *A. de Humboldt*, Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, fait de 1799 à 1804, avec A. de Bompland, t. I, liv. 1, § 1, in-8°, 1816. — *E. Reclus*, La terre, t. II, p. 81 sqq.

(2) Id.

suffiraient pour le porter de l'entrée du détroit de Floride au banc de Terre-Neuve. »

Les eaux de l'Océan sont donc agitées par un mouvement lent, mais régulier, qui porte constamment les objets flottants dans une direction déterminée. Les habitants des Açores, avant la découverte de Colomb, racontaient que, par le vent d'ouest, étaient jetés à la côte des arbres étranges, des pins, des bambous gigantesques, parfois même des fruits et des grains (1). Humboldt raconte qu'il vit à Ténériffe un tronc de *cedrela odorata* encore revêtu de son écorce, qu'il croyait arraché à la côte de Terre-Ferme ou à celle de Honduras (2). De nos jours, sur les côtes d'Islande et de Norvège ou même celles des Hébrides sont parfois rejetés des *mimosa scandens*, des *guilandina bonduc*, des *dolichos urens*, toutes plantes des Antilles. Jadis on croyait que ces fruits provenaient de la mystérieuse et insaisissable île de Saint-Brandan. Mais Colomb n'admettait plus ces fables. Lorsque son beau-frère Pedro Correa, le gouverneur de Porto-Santo, lui ont montré ces énormes bambous qui, d'après Ptolémée, ne croissent que dans l'Inde, et que la vague avait jetés à la côte (3); lorsqu'il apprit que deux cadavres à large face avaient été déposés sur la plage, et que deux canots, remplis d'hommes étranges, avaient paru dans l'archipel et couraient d'une île à l'autre (4); avec la netteté du coup d'œil et l'intuition merveilleuse qui sont comme les caractères du génie, il n'hésita pas à croire que bambous et cadavres venaient d'un continent situé vers l'ouest.

Ce ne sont pas seulement des troncs d'arbre ou de minces débris que transporte ainsi le Gulf Stream. En 1731, un bateau chargé de vins, allant de Ténériffe à la Gomera, fut en-

---

(1) *Herrera*, I, 1, 2. — *Vieyra*, Hist. des Canaries.
(2) *Humboldt*, ut supra.
(3) *Fern. Colomb*, Hist. de l'Amiral, § 8.
(4) *Herrera*, I, v, 5.

traîné jusque sur les côtes de la Trinidad (1). En 1770, « un petit bâtiment (2) chargé de blé et destiné à passer de Lancerote à Sainte-Croix de Ténériffe, fut poussé au large dans un moment où pas un homme de l'équipage ne se trouvait à bord. Le mouvement des eaux d'Orient en Occident le porta en Amérique, où il échoua sur les côtes de la Guayra près de Caracas. » Pourquoi donc les anciens, soit hasard, soit nécessité, n'auraient-ils pas, eux aussi, été entraînés vers l'Amérique par ce courant ? Nous n'en avons aucune preuve certaine. Mais on cite pourtant, et cela dans l'antiquité, de nombreux exemples de transports autrement étranges, que personne n'a jamais songé à contester. Posidonius (3) raconte que les débris d'un navire Gaditan furent entraînés par les courants marins jusque sur la côte d'Arabie, et Pline confirme le même fait (4). On peut encore citer les débris d'un vaisseau qui, poussé par les courants occidentaux, fut porté de la mer Rouge à l'île de Crète (5). Il est donc fort possible que les anciens, malgré l'imperfection de leurs moyens nautiques ou plutôt à cause de cette imperfection, aient été poussés par les courants ou par la tempête dans la direction de l'ouest, comme le sera, vers la fin du xv^e^ siècle, Alvares Cabral, qui découvrit le Brésil par un semblable hasard ; et cela dans une des cinq directions abrégées que nous indiquions tout à l'heure.

Quatre peuples dans l'antiquité, de préférence aux autres, semblent avoir tourné leurs investigations de ce côté. Ce sont les Juifs, les Phéniciens, les Grecs et les Romains : nous les passerons successivement en revue.

---

(1) *Gumilla*, Histoire de l'Orénoque, trad. Eidous, t. II, p. 208.
(2) *Humboldt*, Voy. aux régions équinoxiales.
(3) *Strabon*, II, 3-4.
(4) *Pline*, H. N., II, 67.
(5) *Masoudi*, cité par Humboldt, Cosmos, II, 484. — *Quatremère*, Inscriptions, 1845, p. 380. — *Reinaud*, Relation des voyages dans l'Inde, t. I, p. 16 ; t. II, p. 46.

CHAPITRE II.

LES JUIFS.

De tout temps, les Juifs ont joué un rôle considérable dans l'histoire de l'humanité. Leur activité inouïe, leur persévérance, leur génie commercial les ont dispersés dans toutes les directions (1). Plusieurs siècles avant Benjamin de Tudèle, un des enfants d'Israël aurait pu, lui aussi, tracer l'énumération triomphante des établissements juifs répandus dans tous les pays alors connus. Sont-ils allés en Amérique? Les uns se prononcent pour l'affirmative : le plus grand nombre est d'un avis opposé. Examinons les pièces du procès.

I. Les Prophéties.

Assurément je ne considérerai point comme sérieuses les raisons qu'allègue le bon Lescarbot dans son *Histoire de la nouvelle France* (2). « Noé, dit-il, n'ignorait pas ces terres occidentales, où, par aventure, il avait pris naissance, et, du moins, il en avait connaissance par la renommée. Ayant vécu trois cent cinquante ans après le déluge, il avait lui-même pris le soin de peupler ou repeupler ce pays-là. Etant grand ouvrier et grand pilote, chargé d'ailleurs de réparer la désolation de la terre, il avait pu y conduire ses enfants, et il ne

(1) *F. Delaunay,* Philon d'Alexandrie. Ecrits historiques, 1 vol. in-8°, 1867.

(2) *Lescarbot,* Nouvelle France, éd. 1612, p. 25.

lui avait pas été plus difficile d'aller par le détroit de Gibraltar dans la nouvelle France, du cap Vert au Brésil, qu'il ne l'avait été à ses enfants d'aller s'établir au Japon, ou qu'il lui fut difficile à lui-même de venir des montagnes d'Arménie en Italie. » Je n'admettrai pas non plus l'itinéraire tracé par le père Gumilla (1) qui suppose que 131 ans après le déluge, 1788 ans après la création du monde, les descendants de Cham passèrent du cap Vert à Fernambouc. Ces billevesées ne sont excusables que parce qu'elles furent sérieusement débitées.

C'est avec la même réserve que je me permettrai d'examiner diverses prophéties, plus ou moins explicites, au moyen desquelles on a essayé de prouver que la découverte de l'Amérique avait été prédite par la Bible. Chr. Colomb dit expressément dans la relation de son troisième voyage (2) : « J'étais bien sûr que mes prédictions se réaliseraient, et je continue d'être du même avis, puisqu'il est vrai que tout passera excepté la parole de Dieu... Or Dieu parle bien clairement de ces contrées par la bouche d'Isaïe en plusieurs endroits de l'Ecriture, quand il annonce que c'est de l'Espagne que son saint nom sera répandu. » Or les seuls passages qui nous aient paru avoir quelques rapports, et encore très éloignés, avec les événements en question sont les suivants : « Ecce nomen Domini venit de longinquis (3). — Ecce isti de longe venient, et ecce illi ab aquilone et mari, et isti de terra australi (4). — Ecce gentem quam nesciebas vocabis, et gentes quæ te non cognoverunt ad te current (5). — Me enim insulæ exspectant, et naves maris in principio, ut adducam filios tuos de longe (6). — Ecce enim creo cœlos novos et terram novam (7). — Quia sicut cœli novi et terra nova, quæ ego facio stare coram me, dicit Dominus (8). » Mais, à part cette mention d'îles et de terres nou-

(1) *Gumilla*, L'Orénoque, I, 179.
(2) *Navarette*, trad. Verneuil, t. III, p. 1.
(3) *Isaïe*, XXX, 27. — (4) XLIX, 12. — (5) LV, 5. — (6) LX, 9. — (7) LXV, 17. — (8) LXVI, 22.

velles qui peut s'appliquer à l'Océanie tout aussi bien qu'à l'Amérique, il nous faut avouer que rien ne justifie l'enthousiasme exalté de Colomb. Ces prédictions sont conçues en termes si vagues et si généraux, qu'elles peuvent s'appliquer également à des faits très divers.

Il en est de même de la prophétie d'Abdias. On a cru y voir l'annonce de grandes découvertes géographiques : « Et transmigratio exercitûs hujus filiorum Israel omnia loca Chananæorum usque ad Sareptam (1), et transmigratio Jerusalem quæ in Bosphoro est possidebit civitates austri. » Or, d'après les commentateurs (2), *Sarepta* serait la Gaule et *Bosphorus* le détroit de Gibraltar. Pourquoi pas tout aussi bien la Germanie et le Bosphore Cimbrique, ou encore la Russie et le Bosphore Cimmérien ? Ces explications ne sont pas sérieuses. D'autres passages de la Bible nous éclaireront peut-être davantage.

Ce ne sera point le quatrième livre d'Esdras, dont on a encore torturé le sens dans l'espoir d'y trouver quelque allusion à la future découverte du nouveau continent (3). Ce livre appartient à un groupe d'écrits apocalyptiques, forgés aux premiers siècles du christianisme, qui de bonne heure furent considérés comme apocryphes, à tel point que Luther les comparait aux fables d'Esope (4). Chr. Colomb cite pourtant ce passage d'Esdras, et, fort de l'autorité de Roger Bacon et de Pierre d'Ailly (5), il trouve dans le verset suivant comme une annonce de sa découverte : « E tertia die imperasti aquis congregari in septima terræ parte. » Il cite encore un autre pas-

(1) *Abdias*, 20.

(2) *Acosta*, trad. Regnault, p. 30, citant Guido Boderian in ep. adv. Phil. cath. reg., et Lud. Leo. Augustinian in comment. sup. Abdia.

(3) Esdras, IV, 6-7.

(4) *Fabricius*, Cod. pseud. Vet. Testam., II, 174-180-191.

(5) *Roger Bacon*, Op. maj., p. 183. Lond., in-f°, 1733. « Et ne aliquis impediat hanc auctoritatem, dicens quod liber ille est apocryphus, dicendum est quod sancti illum habuerunt in usu, et eo in officio divino utuntur.

sage : « Et apparescens ostendetur quæ nunc subducitur terra. » De ces deux versets le premier s'explique aisément quand on se rappelle que les Juifs partageaient la surface de la terre en sept zones ou climats : dès lors il devenait naturel qu'ils rassemblassent les eaux dans une de ces sept zones. Quant au second verset, il serait sans doute plus convaincant; mais faut-il y voir autre chose qu'une de ces vagues prophéties, comme on en trouve tant dans la Bible ?

De nos jours on s'étonne que de grands esprits, tels que Chr. Colomb, aient attaché de l'importance à de semblables indications (1). Mais les hommes d'autrefois, tout en vivant comme nous dans le temps présent et pour le temps futur, aimaient aussi à se souvenir du temps passé, surtout quand ils y rencontraient d'antiques prédictions, à la réalisation desquelles ils s'imaginaient assister. En outre, Colomb se trouvait en face d'adversaires pour lesquels les citations bibliques avaient une grande autorité. Toute question était avant tout une question théologique. Les passages que nous venons de citer peuvent donc alors avoir été interprétés comme une indication suffisante de la découverte de l'Amérique.

II. Ophir et Tarsis.

Les saintes Ecritures parlent encore de deux pays mystérieux, Ophir et Tarsis, dans lesquels certains commentateurs ont cru, très à tort, retrouver l'Amérique. La Bible (2) con-

(1) *Humboldt*, Géog. amér., I, 190.

(2) Rois, III, 26-27-28. Classem quoque fecit rex Salomon in Asiongaber quæ est juxta Ailath, in littore maris Rubri, in terra Idumæa. Misitque Hiram in classe illa servos suos viros nauticos et gnaros maris cum servis Salomonis. Qui, cum venissent in Ophir, sumptum inde aurum quadringentorum vigenti talentorum detulerunt ad regem Salomonem. — Rois, III, x, 11. Sed et classis Hiram, quæ portabat aurum

sidère ces deux régions comme l'extrême limite des connaissances géographiques. « Le roi Salomon envoya aussi une flotte à Asiongaber, près d'Elath, sur la mer Rouge en Idumée. Hiram embarqua sur cette flotte ceux de ses serviteurs qui connaissaient les choses de la mer, de concert avec les serviteurs de Salomon. La flotte d'Hiram, qui portait de l'or d'Ophir, apporta aussi de ce pays du bois, de l'encens en grande quantité, et des pierres précieuses; » — et plus loin : « Le roi Josaphat avait mis sur mer des vaisseaux pour chercher l'or d'Ophir. »

Où donc est cette Ophir mystérieuse ? Jamais peut-être problème géographique ne reçut de solutions si variées. Les uns, se fondant sur la version des Septante qui rend Ophir par Sophir, se prononcent pour l'Inde, attendu que Sophir est le nom copte de l'Inde, et à cette opinion se rangent Josèphe, Lipénius et Champollion (1). Calmet au contraire place Ophir en Arménie (2), de Hardt (3) en Phrygie, et Oldermann en Ibérie. Tous ces commentateurs luttent d'ingéniosité et d'érudition pour soutenir leurs hypothèses. Mais leurs arguments ne peuvent détruire ceux de Bochard, Michaelis, Vincent, Tychsen, Seetzen, Niébuhr et Gosselin (4) qui cherchent

---

de Ophir, attulit ex Ophir ligna thymia multa nimis et gemmas pretiosas. — Rois, III, xxii, 49. Rex vero Josaphat fecerat classes in mari quæ navigarent in Ophir propter aurum.

(1) *Josèphe*, Antiquités judaïques, VIII, 6. — *Lipenius*, Navigatio Salomonis Ophiritica illustrata. Vittemberg, 1660, in-12. — *Champollion*, Egypte sous les Pharaons, I, 68.

(2) *Calmet*, Dissertation sur le pays d'Ophir dans la collection des Traités géographiques. La Haye, 1730, p. 287.

(3) *De Hardt*, Diss. de regione Ophir. Helmstadt, 1718.

(4) *Bochard*, Geographia sacra. Caen, 1646, in-f°, II, i, 38. — *Michaelis*, Spicilegium geographiæ Hebræorum exteræ. Gottingue, 1768-1770, t. II, p. 184. — *Vincent*, History of the commerce and navigation of the anciens in the Indian Oceans. London, 1807, 2 in-4° — *Tychsen*, De commercio Hebræorum.— *Seetzen*, Mémoire sur les t d'Arabes nomades de Syrie, etc. — *Niebuhr*, Beschreibung von Arabien, t. III, Hamb., 1817. — *Gosselin*, Rech. sur la géog., t. II, p. 91.

l'emplacement d'Ophir dans une région de l'Arabie. La Martinière, d'Anville, Bruce, Delisle de Sales, de Quatremère et Humboldt (1) le trouvent sur la côte orientale de l'Afrique. D'autres enfin, plus hardis, se déclarent pour l'Amérique et même pour le Pérou. Ce sont Arias Montanus, Robert Etienne, Jean Becan, Eugubinus, Genebrard, Vatable, Possevinus et Mornœus (2). Colomb lui aussi (3) s'imaginait avoir découvert le pays d'Ophir quand il arriva en vue des côtes du Paria; et le savant géographe du XVI^e^ siècle, Ortelius, marque Ophir à la place d'Haïti et du Pérou dans celle de ses cartes qu'il intitule *Geographia sacra* (4). Cette opinion fut encore partagée par Montesinos (5) et par Antonio d'Ulloa (6).

Les arguments de ceux qui croient à la similitude d'Ophir et de l'Amérique ne sont malheureusement pas sérieux. Acosta, qui les énumère (7), a beau jeu pour les tourner en ridicule. La principale de leurs raisons est, en effet, la ressemblance des noms d'Ophir et de Pérou. Or, si l'on en croit Garcilaso de la Vega (8), ce nom de Pérou serait dû à un accident fortuit. Les premiers Espagnols qui débarquèrent dans ce pays demandèrent à un pêcheur nommé Béru quel

(1) *La Martinière*, Dictionnaire géograph. Paris, 1758, art. Ophir. — *D'Anville*, Géog. anc. — *Bruce*, Travels to discover the sources of the Nile in the years, 1768-1772. Edimb., trad. Castera, 1791. — *Delisle de Sales*, op. cit., t. VI, p. 319. — *Gesenius*, Scripturæ linguæque Phœniciæ monumenta quotquot supersunt, 3 in-4°. Leipzig, 1837. — *De Quatremère*, Acad. des inscrip., 1845, p. 349. — *Humboldt*, Cosmos, II, 493.

(2) Cités par Horn, p. 7. *Montanus*, Antiquités judaïques. — *Becan*, Origines Antwerpianæ. — *Eugubinus*, De fluxu et refluxu maris. — *Genebrard*, Isagoge rabbinica. — *Vatable*, Annot. au § 9 du liv. I des Rois.

(3) *Navarette*, trad. Verneuil, t. I, p. 70 et 244. Cf. *Pierre Martyr*, Oceanica, déc. I, p. 11.

(4) *Ortelius*, Theatrum orbis.

(5) Cité par *de Rivero*. Revue des races latines, XIV, 192.

(6) Cité par *Court de Gébelin*, Monde primitif, VIII, 526.

(7) *Acosta*, trad. Regnault, 27, 28.

(8) *G. de la Vega*, Comment. des Incas, trad. Baudoin. Amsterdam, 1715, t. I, p. 15.

était le nom de la contrée. Celui-ci, ne comprenant qu'à demi, se nomma, et dès lors son nom fut donné au pays, qui s'appelait en réalité Tahuantinuyo.

Il est vraiment par trop puéril de fonder sur un simple rapprochement de mots l'identité de deux pays. D'ailleurs comment supposer que les Juifs aient connu le Pérou au lieu du Brésil ou de toute autre contrée située sur les rives de l'Atlantique? Ils auraient donc, en partant de la mer Rouge, traversé l'immense mer Pacifique. Mais ce voyage est autrement invraisemblable que celui de l'Atlantique. Rien, il est vrai, n'arrête les commentateurs dans leurs hypothèses. Deux d'entre eux (1) prétendent que les Juifs s'arrêtaient en route dans un certain royaume de Juida, sur les fleuves Jaquin et Phraat, colonie orientale fondée par Salomon pour favoriser le commerce avec l'Afrique. Mais ce royaume paraît tout aussi imaginaire que les prétendus voyages des Juifs au Pérou.

Ophir n'est donc pas l'Amérique. Nous en dirons tout autant de Tarsis. La Bible parle en termes vagues de Tarsis (2) comme d'un pays éloigné, très fertile, abondant en richesses agricoles et métallurgiques; mais elle ne fixe point sa position. Il est seulement probable qu'elle était à l'occident, car le prophète Jonas s'embarque à Joppé pour se rendre à Tarsis (3). Aussi les commentateurs ont-ils donné carrière à leur imagination : Josèphe, Anselme, Nicolas de Lyra et dom Calmet placent Tarsis en Cilicie; de Ribera, en Anatolie; Leclerc et Francheville, à Thasos (4); Pineda, Goropius,

(1) *De Francheville*, Mémoires de l'Académie de Berlin, t. XVII. — *Court de Gébelin*, Monde primitif, t. VIII, p. 52.

(2) *Rois*, III, 10. Classis regis per mare cum classe Hiram semel per tres annos ibat in Tharsim, deferens inde aurum et argentum et dentes elephantorum et simias, et pavos. — *Paralip.*, II, 9, 10, repetit. — *Ezechiel*, 38, etc.

(3) *Jonas*, I, 4. Et descendit in Joppem, et invenit navem euntem in Tharsis.

(4) *Francheville*, Académie de Berlin, t. XVI, 1760, citant tous ceux

Bochart, Gésenius, se prononcent en faveur de l'Espagne; les Septante, Théodoret, Vatable, pour Carthage; Antoine du Pinel et Acosta, pour les Indes. D'après saint Jérôme, Tarsis désignerait tous les pays au delà de la mer, d'après Lipenius et Grotius, l'Océan; d'après Horn et Moreri (1), l'Amérique. Cette dernière opinion ne paraît guère fondée. Le principal argument de Horn et Moreri est leur explication de *semel in tres annos,* qu'ils interprètent par un voyage de trois ans. Or, avec les moyens nautiques dont on disposait alors, l'Amérique seule, et non pas la Cilicie ou Thasos, ni Carthage ou l'Espagne, est assez éloignée pour n'être abordée qu'après un voyage de trois ans. Cette preuve est vraiment bien médiocre, d'autant plus que le *Semel in tres annos* signifie tout aussi bien qu'on ne faisait ce voyage qu'une fois tous les trois ans; dès lors il faut recourir à d'autres arguments pour prouver l'identité de Tarsis et de l'Amérique, et ces arguments on les cherche encore.

III. Emigration des Chananéens.

S'il paraît aujourd'hui certain qu'Ophir et Tarsis ne doivent pas être placés en Amérique, est-il vrai que les Juifs n'ont jamais dépassé la Méditerranée ou la mer des Indes? Est-il vrai que jamais aucun d'eux ne s'est aventuré dans l'Atlantique jusqu'à ces pays inconnus que tous connaissaient d'après les traditions antiques?

Procope (2) a conservé une fort curieuse tradition qui pourrait, à cet égard, modifier nos idées. A l'epoque de l'invasion

---

qui précèdent. — *Calmet*, Dissertation sur le partage des enfants de Noë. Bible, I, 451.

(1) *Horn*, p. 94-200. — *Morèri*, Le grand Dictionnaire historique, articles Tarsis et Amérique. Ils citent presque tous les écrivains précédents.

(2) *Procope*, Guerre vand., II, 10.

de la Palestine par Jésus (Josué ?), fils de Navé, tous les peuples maritimes de Sidon à l'Egypte, Jébuséens, Gergeséens et autres, abandonnèrent leur patrie, et s'établirent en Afrique le long de l'Atlantique. Ils y bâtirent des villes, y fondèrent des colonies, et leur langue y était encore en usage au v^e^ siècle de l'ère chrétienne. Sur l'emplacement de Tigisis, près d'une source très abondante, ils avaient construit un château fort et élevé deux stètes de marbre blanc portant une inscription phénicienne qui signifiait : « Nous sommes ceux qui avons fui loin de la face du brigand Jésus, fils de Navé. » Cette grande émigration nous est encore attestée par Suidas, qui la raconte en termes à peu près analogues (1).

Il est naturel que ces Chananéens, de même race que les Juifs, hardis marins et commerçants audacieux comme eux, et de plus poussés par la nécessité, se soient lancés dans l'Océan qui s'ouvrait à eux. Ils eurent bientôt découvert les archipels qui le parsèment. Sans doute, quand les Romains découvrirent ces îles, ils les trouvèrent désertes (2) : mais rien n'empêche de croire qu'elles aient été abandonnées par leurs premiers habitants, qui auraient émigré en Amérique ; et ces habitants ne sont autres que les Chananéens ; on a même pensé retrouver leurs traces aux Açores. Thevet (3), historiographe de Henri III, qui visita cet archipel à la fin du xvi^e^ siècle, raconte qu'à Saint-Michel les Portugais découvrirent dans une caverne de curieuses inscriptions. « Ceulx qui ont veu les dicts monuments construits assez rustiquement, m'ont asseuré n'y avoir apparence ni d'écriture ni d'autre marque d'antiquité, sinon le portrait de deux grandes couleuvres qui estoient autour des ditz monuments, ensemble quelques lettres hébraïques grandes de quatre doigts et si antiques qu'à grand peine les pouvoit-on lire. Toutefois un

(1) *Snidas*, au mot Χάνααν, éd. Cantobrigiæ.
(2) *Pline*, H. N. V, 1, 15.
(3) *Thevet*, Cosmographie, XXIII, 7.

Maranne, natif d'Espaigne, fils de Juif, homme versé aux langues, les peignit telles que je vous les représente icy. L'interprétation desquels je sursoye, la laissant à ceulx qui font profession de la langue des Hébreux. Et par cela chacun peut juger que ce peuple hébreu a habité non-seulement au pays de Judée, ains par tout ce grand univers. » Mais la caverne fut murée; d'ailleurs les caractères hébraïques ont avec les caractères phéniciens une grande analogie; on peut les avoir confondus. De plus, les inscriptions qui ne sont pas authentiques, et celle-ci est du nombre, car Thevet est tout à fait dépourvu de critique, ne peuvent et ne doivent inspirer que de la défiance.

Il n'en est pas moins vrai que des Chananéens, poussés en avant par les Juifs, ont occupé une partie des côtes africaines, ont probablement colonisé les îles de l'Atlantique, et, de là, se sont répandus en Amérique. Horn prétend même trouver dans le nom de deux des îles Lucayes, Madanina et Guacana, une preuve de l'origine madianite ou chananéenne de leurs premiers habitants. Les Juifs, à leur tour, allaient suivre leurs victimes, et, comme elles, s'avancer à peu près sur la même route.

IV. **Emigration des Juifs.**

Lorsque Salmanasar eut renversé le royaume d'Israël, et emmené les dix tribus en captivité, bon nombre de Juifs, plutôt que de suivre leur vainqueur, s'enfuirent avec leurs familles et se dispersèrent dans toutes les directions (1). Quelques-uns d'entre eux, avec la vigueur et la promptitude de détermination qui toujours caractérisa leur race, n'hésitèrent pas à mettre le désert entre eux et leurs oppresseurs, et re-

(1) Rois, IV, 17.

prirent la route tracée autrefois par leurs pères dans leur exode d'Egypte. Arrivés sur les bords de la mer, et repoussés comme impurs, ils durent continuer leur pénible chemin, et le poursuivre, le long des côtes de la Méditerranée, comme autrefois les Jébuséens, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent sur l'Atlantique. De telles migrations n'ont rien de bien extraordinaire. On sait, par exemple, comment les Phocéens quittèrent les bords enchantés de l'Asie-Mineure pour se fixer sur les côtes arides et pelées de la Gaule (1), comment les Francs internés sur le Bosphore (2), s'échappèrent à travers toute la Méditerranée, et rejoignirent leurs compagnons à l'embouchure du Rhin, après avoir doublé l'Espagne et la Gaule. De même firent ces Juifs qu'excitait le double amour de la religion menacée et de la patrie perdue. Une fois en vue de l'Atlantique, la mer leur était ouverte. Ils ne durent pas tarder à s'y aventurer et peut-être à la franchir.

Lord Kingsborough (3) leur fait suivre un autre chemin. Il prétend qu'à travers toute l'Asie ils remontèrent jusqu'aux glaces sibériennes, et traversèrent le détroit de Behring, afin de se soustraire aux horreurs de la famine. En butte aux attaques des sauvages, ils se seraient peu à peu répandus jusqu'au Mexique et au Pérou, et y auraient fondé de grands empires.

Plus encore que la route suivie par les Juifs, ce qu'il nous importe de connaître, c'est la réalité de leur séjour en Amérique. Sans doute, un grand nombre d'auteurs se sont prononcés pour l'affirmative, Horn (4), Montesinos (5), Gregorio Garcia, Antonio de Ulloa (6), Court de Gebelin (7),

(1) Hérodote, I, 162-167.
(2) Histoire auguste.
(3) Cité par le Tour du monde, n° 391, juin 1867.
(4) *Horn*, p. 200.
(5) *Montesinos*, Mémoires historiques sur l'ancien Pérou, trad. Ternaux-Compans. Paris, 1849.
(6) Cités par *de Rivero*, Revue des races latines, avril 1859.
(7) *Court de Gébelin*, Monde primitif.

Adair (1), etc. Mais les preuves qu'ils allèguent sont-elles fondées ? Existe-t-il entre eux et certains peuples de l'Amérique, surtout du Midi, des analogies dans les traditions, les coutumes, la langue, les traits du visage ; analogies qui nous permettraient de conclure que les Chananéens et les Juifs se sont peu à peu avancés d'une rive à l'autre de l'Atlantique, en passant par les îles intermédiaires ?

V. Ressemblances entre les traditions juives et américaines.

Le souvenir de la double émigration des Chananéens et des Juifs semble avoir été conservé par quelques traditions locales. Un des premiers historiens de la conquête, le froid et consciencieux Herrera (2), écrit « qu'un grand nombre d'Indiens instruits avaient appris de leurs ancêtres que la terre d'Yucatan avait été peuplée par des nations venues de l'Orient, et que Dieu aurait délivrées de l'oppression en leur ouvrant un chemin vers la mer. » Landa (3), témoin oculaire et un des principaux auteurs de la conquête de ce pays, dit aussi : « Quelques anciens du Yucatan prétendent avoir entendu de leurs ancêtres que cette terre fut occupée par une race de gens qui entrèrent du côté du levant, et que Dieu avait délivrés en leur ouvrant douze chemins par la mer. Or, si cela était vrai, il s'ensuivrait nécessairement que tous les habitants des Indes occidentales seraient descendus des Juifs. » Lizana (4) et Torquemada (5) sont plus explicites encore. Ils tracent la route de ces peuplades errantes, d'après des docu-

(1) *Adair*, History of the American Indians. Boston, 1776, in-4°.
(2) *Herrera*, IV, x, 8.
(3) *Landa*, trad. Brasseur.
(4) *Lizana*, Hist. de nostra senora de Izamal, part, I, § 3. Trad. Brasseur de Bourbourg, p. 357.
(5) *Torquemada*, Hist. des Indes.

ments indigènes qui étaient en leur possession, et affirment que les populations du Yucatan venaient de Cuba après avoir successivement habité Haïti, les Canaries et l'Afrique.

Or, on sait combien Colomb, Ordonez et les premiers navigateurs ou historiens avaient été frappés de la ressemblance qui existait entre les indigènes aux Antilles et aux Canaries. Berthelot (1), dans son histoire bien plus récente des Canaries, constate encore une grande analogie entre les noms de personnes et de localités aux Canaries et à Haïti.

Si nous rapprochons ces traditions américaines de la légende de Procope et de la dispersion des tribus hébraïques sous Salmanasar, nous trouverons entre ces différents récits de singulières conformités. Aussi bien d'autres preuves, qu'on pourrait appeler preuves physiques, confirment les traditions que nous avons énumérées.

VI. Ressemblances entre les coutumes juives et américaines.

Manassès Ben Israel (2), dans un curieux ouvrage intitulé *l'Espoir d'Israël* (1650), rapporte que Montesinos, voyageant dans l'Amérique méridionale, reconnut dans son guide un Israélite qui l'assura que bon nombre d'Indiens, ayant la même origine que lui, habitaient les Cordillières. Manassès était juif lui-même : on connaît l'orgueil national de cette race, et son ardent désir d'étendre sa puissance et d'augmenter sa renommée. Si Manassès avait pu prouver son assertion, il n'aurait certes pas manqué de le faire ; et non-seulement il

(1) *Berthelot*, Hist. des Canaries, I, 23.

(2) Cité par *de Rivero*, Revue des races latines, avril 1859, p. 498. — Je n'ai pu me procurer *Spizélius*, Elevatio relationis Montezinianæ de repertis in America tribubus israeliticis; et discussio argumentorum pro origine gentium americanarum israelitica a Manasse Ben Israel conquisitorum. Bâle, 1661, in-8°.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

garde le silence à ce sujet, mais encore il avoue qu'il ne parle que par ouï-dire. En effet, les voyageurs modernes qui ont traversé les Andes, depuis Humboldt et de Castelnau jusqu'à Paul Marcoy et Squier, n'ont pas trouvé trace de ces prétendus Juifs.

Adair, voyageur et marchand anglais du XVIII^e^ siècle, qui vécut quatre ans parmi les Indiens, et fut à même d'observer leurs coutumes, Gumilla, supérieur des Missions de l'Orénoque et recteur du collége de Carthagène en 1738, et lord Kingsborouhg, le systématique compilateur des antiquités mexicaines, remarquent pourtant que les Américains du Midi, de même que les Juifs, offrent à la divinité les prémices de leurs fruits, célèbrent toutes les nouvelles lunes, et font au commencement de septembre une grande cérémonie d'expiation. Chez eux, comme au temps de Ruth, le frère du défunt prend la veuve pour épouse; chez eux, la purification, le bain, le jeûne, sont en usage. Ils s'abstiennent des poissons sans écaille, et considèrent comme immondes certains oiseaux et certains quadrupèdes, particulièrement le cochon. Ils ont même une arche sainte, soigneusement enfermée dans un sanctuaire, et la portent devant eux à la guerre, en prenant soin que jamais elle ne touche la terre; enfin, ils pratiquent la circoncision. Adair et Kingsborough en concluent que les Indiens descendent des Juifs (1). Gumilla (2) pense de même. Ces analogies sont frappantes : mais elles n'ont pas été constatées par tous les voyageurs, et d'ailleurs une coutume, même singulière, peut se retrouver dans bien des pays, sans que les habitants de ces pays soient de la même race. Pour n'en citer qu'un exemple, la circoncision était pratiquée chez les Ethiopiens, les Egyptiens, les Arabes, les Phéniciens, les peuples de la Colchide. Elle l'est encore aujourd'hui par tous les

(1) *Adair*, op. cit. — *Kingsborough*, Antiquities of Mexico, t. IV, p. 45.

(2) *Gumilla*, op. cit., t. I, p. 186.

mahométans. Pourtant ces peuples n'étaient et ne sont pas de la même race (1).

VII. Ressemblances entre les langues juive et américaine.

Ce qui nous frapperait plus encore que ces analogies de coutumes, qui peuvent n'être qu'accidentelles, c'est la perpétuité de la langue. On sait combien les Juifs, encore aujourd'hui, ont fidèlement conservé, comme un dépôt précieux, leur langue nationale. Ils ne l'auraient certes pas oubliée en Amérique, si, réellement ils y étaient allés ; mais il nous faut remarquer que les Juifs doivent aujourd'hui la conservation de leur langue à la fréquence de leurs communications, et il a pu se faire qu'une petite fraction d'entre eux, isolés et comme perdus au milieu d'un peuple immense, ne recevant aucune nouvelle de leurs compatriotes, et forcés, pour se faire comprendre, d'adopter la langue de leurs voisins, aient oublié, après quelques générations, l'idiome national. C'est donc à tort qu'Acosta (2) accuse d'imposture, uniquement parce que les Juifs n'ont pas conservé leur langue, ceux qui croient à leur venue en Amérique.

Il est pourtant certains mots qui n'auraient pas disparu. Il ne faudrait pas, il est vrai, ajouter confiance au rapport de Lescarbot qui prétend avoir entendu les Américains du Nord chanter *Alleluia*. Le naïf voyageur entendait probablement de nouveaux convertis au catholicisme, et son enthousiasme érudit lui faisait oublier devant quels Américains il se trou-

---

(1) *M. L. Plassard*, Société de géographie, juin 1868, constate que chez les Guaraunos de l'Orénoque, comme chez les Juifs, la femme en couches est considérée comme impure, ainsi que la femme qui a ses règles. On porte même à cette dernière, dans une cabane séparée, tout ce dont elle a besoin.

(2) *Acosta*, trad. Regnault, I, 23.

vait. Adair (1) rapporte que ces Indiens portent sur la poitrine une coquille blanche où est gravé le mot hébreu *Urim;* ils chantent *Ie Meschiha, Ho Meschiha, Vah Meschiha*, c'est-à-dire les trois syllabes du mot *Jéhovah,* entrecoupées par trois appels au Messie. Parfois encore ils crient *Aylo, Aylo,* ce qui signifie Dieu en hébreu. Adair affirme même que les coupables sont appelés *Haksit Canaha*, c'est-à-dire pêcheurs de Chanaan, et qu'aux offices religieux les prêtres apostrophent les distraits en leur disant *Tschi haksit Canaha*, c'est-à-dire, tu ressembles au pêcheur de Chanaan.

Ces ressemblances, bien que singulières, ne sont ni assez frappantes ni assez nombreuses pour qu'on ait le droit d'en conclure l'identité des langues hébraïque et péruvienne. Telle fut pourtant l'opinion de quelques savants. Le docteur Heinius (2), membre de l'Académie de Berlin, pensait que le péruvien dérivait directement de l'hébreu. La Condamine (3) trouvait aussi des ressemblances, mais il ne citait que six mots hébreux ayant avec le péruvien des rapports plus ou moins éloignés, tandis que Court de Gobelin (4) dressait un dictionnaire de ces mots, et en énumérait cinquante-quatre à la seule lettre A. Enfin, d'après le rapport d'un voyageur moderne, M. de Castelnau (5), un israélite de Santarem, sur l'Amazone, lui indiquait plus de cinquante termes empruntés aux idiomes du pays, et tout à fait semblables à ceux des Hébreux (6).

---

(1) *Adair*, ut supra.

(2) *Pelloutier*, Mémoire sur les rapports des Celtes et des Américains. Acad. de Berlin, 1749.

(3) *La Condamine*, Rapport sur les monuments du Pérou au temps des Incas. Acad. de Berlin, 1746.

(4) *Court de Gébelin*, Monde primitif, VIII, 525.

(5) *De Castelnau*, op. cit., t. IV, Cuzco.

(6) Nous lisons dans les Mémoires de *Malouet* (I, p. 158) qu'un Juif de Surinam, Isaac Nasci, très versé dans la connaissance des langues, pensait que tous les substantifs Galibis, surtout ceux qui désignaient les choses, étaient d'origine hébraïque.

VIII. Ressemblances dans les types juifs et américains.

Ces analogies se retrouvent aussi dans les traits du visage. M. de Castelnau (1) remarque l'incroyable ressemblance qui existe entre les Péruviens et les Juifs. L'abbé Brasseur de Bourbourg (2), qui longtemps a vécu au milieu des Indiens de Guatemala s'exprime ainsi : « Nous avons eu souvent l'occasion d'admirer parmi les populations indiennes du Mexique et de l'Amérique centrale des types juifs ou égyptiens. Plus d'une fois également nous avons observé dans ces contrées des profils semblables à celui du roi de Juda, sculpté parmi les ruines de Karnak. Une foule d'étrangers ont remarqué, avec autant de surprise que nous, dans certains villages guatémaliens, le costume arabe des hommes et le costume juif des femmes de Palin et du lac d'Amatitlan. » Or, le type juif n'est pas un de ceux qu'on puisse aisément confondre avec d'autres, et, s'il s'est conservé en Amérique avec autant de pureté, c'est que, sur ce continent, s'est produit un phénomène que nous pouvons constater tous les jours, la transmission héréditaire de la conformation physique, et la perpétuité du type.

Que conclure de toutes ces ressemblances dans les traditions, les coutumes, la langue et les traits du visage ? Sans affirmer, comme lord Kingsborough, que toute l'Amérique a été peuplée par les Juifs, ou comme Joseph Smith, le fondateur des Mormons, que l'Amérique a été peuplée par une colonie partie de Babel à l'époque de la confusion des langues, et, plus tard, par un second essaim échappé à la destruction de Jérusalem sous Sédécias, il est néanmoins fort

(1) *De Castelnau*, op. cit., t. IV.
(2) *Brasseur de Bourbourg*, op. cit., I, 17.

probable que, jadis, un nombre plus ou moins considérable d'entre eux, réduits par la nécessité ou bien poussés par leur génie aventureux, abordèrent ce continent et s'y établirent. L'histoire n'a pas conservé leur souvenir, mais nous retrouvons encore aujourd'hui chez certaines peuplades américaines la trace et la preuve de leur séjour dans ce continent.

Les voyages des Juifs en Amérique ne sont que vraisemblables ; ceux des Phéniciens sont à peu près certains.

CHAPITRE III.

LES PHÉNICIENS.

I. Développement de la navigation chez les Phéniciens (1).

Les Phéniciens furent les meilleurs marins de l'antiquité. Resserrés entre la Méditerranée et la chaîne abrupte du Liban, ils semblaient invités aux lointains voyages par cette mer qui découpait sur leurs côtes tant de ports excellents, et par ces montagnes qui leur fournissaient en abondance pour leurs vaisseaux des bois de construction, du fer et du cuivre. La religion les poussait aussi vers la navigation ; car la plus grande de leurs divinités était Melcarth, l'Hercule tyrien, le conquérant et le civilisateur, auquel ils faisaient honneur de toutes les entreprises qui exigent du courage et de la force (2). La nécessité surtout les forçait à s'expatrier, à chercher au loin le pain journalier qui leur manquait. Le sol de leur pays, maigre et stérile, ne pouvait suffire à entretenir cette multitude qui toujours augmentait ; en vain bâtissaient-ils leurs villes énormes et leurs maisons à neuf étages (3), il leur

(1) Nous n'avons pu nous procurer un mémoire de M. *A. Morlot*, intitulé : Sur la découverte de l'Amérique par les Phéniciens, 1863, in-8°, 4 pages.

(2) *Creuzer*, Symbolique, II, p. 211-299.

(3) *Michelet*, Hist. rom., I, 243, d'après Strabon, XVI, 2.

fallait à tout prix jeter au dehors le trop plein de la population. Or, les rudes montagnards de la Cilicie et les Juifs fanatiques maintiennent leurs frontières intactes; le grand empire assyrien les écraserait à la première attaque ; l'Egypte enfin, qui chasse ses esclaves quand elle les trouve trop nombreux, repousserait ces étrangers. La terre leur est donc fermée, mais la mer leur est ouverte, la mer leur vraie patrie, et ce petit peuple, dédaigné par ses voisins, couvrira de ses colonies les côtes du Pont-Euxin, du golfe Persique et de la Méditerranée ; il s'avancera jusqu'au fond de la Baltique, fera le tour de l'Afrique avant Gama, et découvrira l'Amérique avant Colomb.

Ce sont, en effet, les Phéniciens qui, les premiers, ont franchi le redoutable passage des colonnes d'Hercule. Ils n'ont pas craint les périls de la grande mer inconnue, et, avec la même audace que les Grecs d'aujourd'hui qui franchissent l'Atlantique sur de simples tartanes, ils se sont lancés dans l'Océan. Strabon rapporte que de petites barques phéniciennes s'aventuraient au delà du fleuve Lixus (1). Avec de grands vaisseaux, ils ne reculaient devant rien. L'Océan devint comme leur domaine. Peut-être même lui ont-ils donné son nom, s'il est vrai qu'océan ne vienne pas du grec ὠκυς qui signifie rapide, mais du phénicien *og* qui signifie mer ambiante (2). Avant Homère, ils avaient déjà fondé des colonies hors des Colonnes (3). Bientôt trois cents villes phéniciennes s'élevèrent sur la côte africaine; l'Espagne fut peuplée par eux ; et tandis qu'Hannon au sud (4), Himilcon au nord, cherchaient pour leurs compatriotes des terres nouvelles, d'autres marins, à l'ouest, trouvaient l'Amérique.

Le souvenir précis de ces voyages en Amérique ne nous

(1) *Strabon*, II, 3-4.
(2) *Voss*, Krit. Blatter, II, 178.
(3) *Strabon*, éd. Didot, I, 40, 33.
(4) Périple d'Hannon. *Charton*, Voy. anciens et modernes, t. I. — Périple d'Himilcon. — *Avienus*, Géog. min. Didot.

a pas été conservé. Les Phéniciens, en vrais commerçants qui n'ignorent pas le prix de la discrétion, se taisaient pour mieux assurer leur monopole, et non-seulement ils ne disaient rien des pays où ils se procuraient les produits précieux qu'ils revendaient ensuite (1), mais encore ils répandaient mille bruits effrayants sur ces lointaines contrées. Les terribles légendes, répétées et amplifiées par la crédulité grecque, sur les griffons gardiens de l'or ou les Arimaspes à l'œil unique, ont sans doute pour origine les récits des Phéniciens. Ils ne se contentaient pas de faire peur; malheur à l'imprudent étranger qui dépassait les limites qu'ils s'étaient réservées : son vaisseau était impitoyablement coulé (2) ; ou bien, s'ils n'étaient point en force, ils n'hésitaient pas à se sacrifier eux-mêmes, plutôt que de révéler le secret de la route suivie par eux (3). Entre eux pourtant, ils s'aidaient et se soutenaient. Dans le temple de Melcarth, à Carthage, ces habiles marchands déposaient le récit de leurs voyages, et indiquaient à leurs compatriotes les routes à suivre et les principaux centres de production. Mais ce monument précieux fut détruit par les Romains, et disparut avec Carthage elle-même; car on sait avec quel soin jaloux les Romains s'attachèrent à faire disparaître tout ce qui pouvait perpétuer la mémoire de leurs rivaux abhorrés.

Nous n'avons donc, grâce au mutisme volontaire des Phéniciens et à la haine systématique de Rome, aucun renseignement exact sur leurs voyages en Amérique. Mais les Grecs, qui n'avaient point contre les Phéniciens les mêmes motifs de haine que les Romains, nous ont donné sur eux quelques détails intéressants, et, d'un autre côté, en Amérique même, les traditions indigènes et les souvenirs locaux nous fournissent sur ce sujet des lumières inattendues.

---

(1) *Strabon*, III, 5. ..... Κρύπτοντες ἅπασι τὸν πλοῦν.
(2) *Strabon*, XVII, 1-19.
(3) Id., III, 5-11.

II. Voyage phéniciens dans l'Atlantique.

« Il était dans l'esprit du peuple phénicien (1) de se porter vers de nouveaux pays et d'avancer toujours de proche en proche autant que la nature le leur permettait. » Gadès, leur grand entrepôt pour le commerce de l'Espagne, fut aussi le point de départ de leurs excursions lointaines. Ils n'eurent pas de peine à découvrir les îles Canaries et Madère (2), peu éloignées de la côte, et vers lesquelles ils étaient portés par les courants maritimes. Ils connurent aussi les Açores, car les fameuses Cassitérides, qui leur fournissaient de l'étain, ne sont pas, comme on le croit d'habitude, les îles Scilly ou Sorlingues (3), au sud-ouest de la Grande-Bretagne, mais les Açores, comme va nous le prouver l'examen attentif des textes.

« Les îles Cassitérides, dit Strabon (4), sont au nombre de dix, toutes très rapprochées les unes des autres. On les trouve en s'avançant au nord, en pleine mer, à partir de la pointe des Artabres. » Après quelques détails sur le costume et le genre de vie des Cassitéridiens, qui pendant longtemps n'eurent de relations qu'avec les Phéniciens de Gadès, Strabon ajoute que les Romains voulurent connaître la route de ces îles. Mais ce ne fut qu'après de longs et infructueux essais que Publius Crassus parvint enfin à trouver cet archipel : « Une fois qu'il eut reconnu le peu d'épaisseur des filons

(1) *Heeren*, Politique et commerce des peuples de l'antiquité, trad. de Suckau, II, 98.

(2) *Schérer*, Histoire du commerce, trad. Richelot, t. I, p. 71.

(3) Nous n'avons pu nous procurer l'ouvrage de M. *Georges Smith*, intitulé : The Cassiterides. An inquiry into the commercial operations of the Phenicians in Western Europe. London, 1863.

(4) *Strabon*, III, v, 11, trad. Tardieu, I, 288.

métalliques et le caractère pacifique des habitants, il donna toutes les indications pouvant faciliter la libre pratique de ces parages, plus éloignés de nous pourtant que ne l'est la mer de Bretagne. »

Voici donc un archipel qui ne se trouve pas dans la mer de Bretagne, et qu'on n'aborde qu'après un voyage au long cours. Or, les Scilly sont dans la mer de Bretagne, en vue des côtes, et, pour les atteindre, on reste en mer à peu près aussi longtemps que pour aller de Toulon à Hyères ou de Cannes à l'île Sainte-Marguerite. La position des Cassitérides ne correspond donc nullement à celle des Scilly.

Ce qui nous le prouve encore, c'est que Strabon, dans sa géographie, à l'habitude de décrire d'abord une contrée, puis toutes ses dépendances. Or, non-seulement il ne range point les Cassitérides parmi les dépendances de la Grande-Bretagne, mais encore il les attribue à l'Espagne ; et lorsqu'il décrit la Grande-Bretagne (1), il parle des îles bretonnes, et nullement des Cassitérides. Dans un autre passage (2), il démontre plus nettement encore que les Cassitérides ne dépendaient point de la Grande-Bretagne. Il dit que l'extrémité des Pyrénées correspond au nord avec la Bretagne occidentale, « tout comme au pays des Artabres correspondent les îles Cassitérides, situées en pleine mer, à peu près sous le même climat que la Bretagne. » Certes, il n'aurait jamais établi cette distinction, s'il eut pensé à un archipel attenant aux côtes bretonnes, et non à un groupe d'îles isolées et fort éloignées du continent.

Les auteurs anciens qui ont parlé des Cassitérides, Pline, Mela, Solin (3), Diodore (4), s'accordent à les placer comme Strabon en face de l'Espagne. Diodore, en énumérant les mines d'étain alors connues, nomme celles des Cassitérides, et

(1) *Strabon*, IV, v, 4, Tardieu, I, 333.
(2) Id., II, v, 15, Didot, I, 99.
(3) *Pline*, H. N., IV, 22. — *Mela*, III, 6. — *Solin*, édit. Bâle, 1522, p. 173.
(4) *Diodore*, V, 22 et surtout 38.

aussi celles de la Grande-Bretagne, particulièrement d'Ictis, le Whigt moderne. Comment supposer qu'il ait établi une distinction si tranchée entre ces deux centres de production, si l'on s'obstine à établir la concordance des Cassitérides et des Scilly ? Ce qui prouverait encore que cette concordance n'est pas légitime, c'est que Solin (1) dit expressément que les habitants des îles refusaient la monnaie dans le commerce, tandis que César, d'ordinaire si exact, parle des monnaies de cuivre et de fer dont se servaient les Bretons de son temps (2).

Où donc chercher les Cassitérides ? Aux Açores, comme n'hésitait pas à le faire le grand cosmographe de Nuremberg, Martin Béhaim, qui, dans sa fameuse mappemonde, désignait cet archipel sous le nom d'Açores ou Cathérides.

En effet, Strabon plaçait l'Espagne beaucoup plus au sud-ouest, et la Grande-Bretagne beaucoup plus au nord-est qu'elles ne le sont en réalité. Dans son système, la côte ibérique courait, presque en ligne droite, dans la direction du sud-est, depuis Gadès jusqu'au point où elle rencontrait la côte gauloise qui lui servait de prolongement. Dès lors, l'extrémité du mont Pyrénè correspondait en effet très exactement, dans le nord, à la Bretagne occidentale ; et, vis-à-vis de la côte des Artabres, c'est-à-dire du Portugal et de la Gallice actuelle, le seul archipel que l'on rencontre dans cette direction, en pleine mer, à peu près sous le même climat que la Bretagne, est bien celui des Açores. Pour atteindre ces Açores, il faut cette fois un voyage au nord, loin des côtes, et des marins inexpérimentés, tels que ceux de Publius Crassus, ont en effet dû longtemps chercher leur route. Il est vrai que, contrairement à Strabon, les Açores sont assez éloignées les unes des autres. Mais cette erreur est bien excusable de la part d'un écrivain tel que Strabon, qui ne connaissait les Cassitérides que par les récits tronqués et contra-

(1) *Solin*, § 22.
(2) *César*, Comm., V, 12.

dictoires de divers voyageurs. N'est-ce point d'ailleurs être assez exact que de fixer à dix le nombre des Cassitérides, qui se retrouve le même dans les Açores (1)? que d'indiquer qu'elles ne produisent plus d'étain, tandis que les Scilly, aujourd'hui comme autrefois, n'ont pas cessé d'être un des principaux marchés stannifères du globe? Il avait déjà remarqué avec étonnement (2) le grand manteau noir dans lequel s'enveloppaient les Cassitéridiens et qui, joint aux bâtons qu'ils avaient toujours à la main en se promenant, les faisait, disait-il, ressembler aux Furies vengeresses de la tragédie. Encore aujourd'hui, les Açoréens portent ce grand manteau noir. Il est même devenu pour eux un objet si important, que les paysans retardent leur mariage, jusqu'à ce qu'ils aient acheté cette pièce essentielle de leur costume (3).

Tout donc nous porte à croire que les Cassitérides correspondent aux Açores, et que les Phéniciens connaissaient et exploitaient les richesses de cet archipel.

A propos (4) des changements qui se sont opérés et s'accomplissent encore de nos jours dans l'Atlantique, nous parlions, au début de cette étude, de la mer de Sargasse, que les anciens paraissent avoir parfaitement connue : mais ce sont surtout les Phéniciens, et ceux de Gadès en particulier, qui exploraient ces parages, et, par conséquent, s'avançaient au delà des Açores ou de Madère, puisque cette partie de l'Océan, que recouvre la végétation marine, est située au delà de ces îles.

Les Phéniciens étaient allés beaucoup plus loin. Au delà des colonnes d'Hercule, à plusieurs journées de navigation du continent, ils avaient découvert une île déserte, couverte de bois, parcourue par des fleuves navigables, et admirable-

(1) Sainte-Marie, Saint-Michel, les Fourmis, Tercère, Saint-Georges, Le Pic, Fayal, Graciosa, Corvo, Florès.

(2) *Strabon*, III, v, 2. Tardieu, 288.

(3) *D'Avezac*, Les îles de l'Afrique, p. 52.

(4) Première partie, section I, § 1.

ment fertile (1). Gosselin (2) croit reconnaître, dans cette île, Fortaventure ou Lancerote, et Heeren (3) Madère. Horn (4) se prononce en faveur d'Haïti. Mais les raisons qu'ils allèguent sont médiocres, et aucune de ces îles n'a de fleuve navigable. Dans tous les cas, cette île est dans la direction de l'ouest, au delà de la mer de Sargasse, et appartient, par conséquent au système américain. Les Phéniciens y faisaient de nombreux voyages, puisque le sénat de Carthage, pour arrêter l'émigration qui devenait trop considérable, crut devoir rappeler tous ceux qui s'y étaient établis, et défendit sous peine de mort d'y aller davantage.

Diodore de Sicile (5), lui aussi, connaît cette île. Il nous la décrit même tout au long : « En dehors des colonnes d'Hercule, dit-il, du côté de la Libye, se trouve une île d'une étendue considérable, située dans l'Océan. Elle est éloignée de la Libye de plusieurs journées de navigation, et située à l'occident (6). Son sol est fertile, montagneux, et d'une grande beauté. Cette île est arrosée par des fleuves navigables. On y voit de nombreux jardins plantés de toutes sortes d'arbres, et des vergers traversés par des sources d'eau douce. C'est là que les habitants passent la saison de l'été, jouissant voluptueusement des biens que la campagne leur fournit en abondance. La région montagneuse est couverte de bois épais et d'arbres fruitiers de toute espèce; le séjour dans les montagnes est embelli par des vallons et de nombreuses sources..... La chasse fournit aux habitants nombre d'animaux divers, et leur procure des repas succulents et somptueux. La mer qui baigne cette île renferme une multitude de poissons..... Enfin l'air y est si tempéré que les fruits des arbres y croissent en

(1) *De mirabilibus auscultationibus*, § 4, éd. Didot, 4-88.
(2) *Gosselin*, Recherches sur la géog. syst. et posit. des anciens.
(3) *Heeren*, Commerce dans l'antiquité, etc.
(4) *Horn*, op. cit., p. 92.
(5) *De mirab. ausc.*,, ut sup.
(6) *Diodore*, V, 19, 20, éd. Didot, I, 265-266; trad. Hœfer, t. II, p. 18.

abondance pendant la plus grande partie de l'année. En un mot, cette île est si belle qu'elle paraît plutôt le séjour heureux de quelque dieu que celui des hommes. »

Il ne faudrait point accorder aux récits de Diodore une confiance illimitée. Trop souvent il nous a transmis comme des réalités des fables absurdes, pour que nous ne pesions pas son témoignage avec la plus grande rigueur. Mais il décrit les beautés pittoresques de cette terre vierge avec un enthousiasme trop sincère pour être de commande. On croirait lire la description des premiers voyageurs du XVI^e^ siècle qui débarquèrent au Mexique ou au Brésil (1) : Diodore semble avoir éprouvé cette charmante émotion, dont nos pères furent tous saisis, lorsque Bougainville leur décrivait la nouvelle Cythère, sortant du sein des flots avec sa couronne de palmiers et sa ceinture de fleurs. Authentique ou controuvée, sa relation renferme plusieurs traits d'une vérité frappante. Tout ce qu'il dit, par exemple, de la fertilité du sol, de la variété des produits, de la douceur de la température, ne s'applique-t-il pas aux plages riantes de Cuba et d'Haïti ? Et la position de l'île ne correspond-elle pas à la position de l'Amérique, en face de l'Afrique ? Au reste, Diodore ne se contente pas de nous décrire cette île merveilleuse; il nous raconte aussi comment on la découvrit. Des Phéniciens de Gadès commerçaient le long des côtes africaines, quand ils furent entraînés par la tempête dans les immensités inconnues de l'Océan. Après plusieurs jours d'une course désordonnée, ils abordèrent à cette île, dont ils s'empressèrent de venir annoncer la découverte à leurs concitoyens. Les Etrusques, alors tout-puissants sur mer, en eurent connaissance et voulurent eux aussi s'y rendre : mais les Carthaginois s'y opposèrent pour un double motif. Ils ne voulaient point partager les bénéfices de leur commerce, et de plus ils préféraient garder,

(1) Cf. *Claude d'Abbeville*, L'arrivée des Pères capucins en l'Inde nouvelle, cité par *F. Denis*, Brésil, p. 52, coll. de l'Univers pittoresque.

pour eux seuls, en cas de malheur, un pays magnifique où ils pourraient se transporter eux et leurs familles ; de même que les Hollandais songèrent un moment à émigrer à Batavia, lorsque les armées de Louis XIV menaçaient Amsterdam.

Cette île, décrite par Aristote et par Diodore, existe-t-elle réellement ? Devons-nous penser avec Montaigne (1) et Bekman (2) qu'elle n'a jamais eu de réalité que dans l'imagination du philosophe et de l'historien ; ou bien avec Vesseling (3), que la description de cette île, pour être fabuleuse, n'en indique pas moins une vague connaissance de l'Amérique ? Bien que réduits à des conjectures, nous en savons pourtant assez pour affirmer avec vraisemblance que les Phéniciens connaissaient l'Amérique.

Sans doute, il serait imprudent de croire avec Robert Comtæus, que l'Amérique tout entière a été peuplée par les Phéniciens (4), ou de distinguer avec Horn trois grandes émigrations phéniciennes en Amérique (5), la première sous la direction d'Atlas, fils du Ciel et frère de Saturne, qui donna son nom au continent, à la mer, et aux habitants du pays ; la seconde, telle que la rapportent Aristote et Diodore (6) ; la troisième enfin, au temps d'Hiram et de Salomon (7). Je n'examinerai pas non plus l'opinion de Cabrera (8) qui veut que la première émigration carthaginoise ait eu lieu pendant

---

(1) *Montaigne*, Essais, I, 30. Des cannibales.

(2) *Bekman*, Comment. de Mirab. auscult.

(3) *Vesseling*, dans le Diodore, Didot, I, p. 345, n° 28 : « Fabulis adfinia sunt quæ de hac insula produntur, id tamen indicantia, obscuram ejus regionis, quam Americam vocamus, fâmam in Carthaginensium navigationibus ad veterum aures dimanasse. »

(4) *Horn*, p. 19. Sententia ejus est : Americanos omnes a Phœnicibus ortos, et unam hanc gentem vastum illum orbem et habitare et detexisse, ita ut ex aliis provinciis nulli ante Hispanos, præter Phœnices, eo venerint.

(5) *Horn*, p. 20.

(6) *Horn*, 92.

(7) *Horn*, 94.

(8) *Cabrera*, cité par *Domenech*. Revue américaine, 2e série, n° 2, p. 102.

la première guerre punique, et que le royaume d'Amahnamecan ait été fondé par eux. Ces assertions, à force de hardiesse, tombent dans le ridicule. Contentons-nous donc d'énumérer les principaux motifs d'émigration des Phéniciens dans l'ouest, et les probabilités de leurs voyages dans cette direction.

A une époque qu'il est à peu près impossible de fixer (1), trois cents villes phéniciennes florissaient sur la côte africaine de l'Atlantique. Leurs habitants eurent à soutenir de longues et interminables luttes contre les peuplades indigènes, de même que nos colons du Sénégal repoussent les attaques incessantes des Yolofs ou des Malinkés. Mais ils finirent par succomber, et les Pharisiens ou Nigritiens triomphèrent de ces usurpateurs (2). Tous ne succombèrent point cependant dans cette lutte suprême, et ceux qui échappèrent au massacre durent monter sur leurs vaisseaux et chercher au loin une autre patrie. L'Atlantique seule s'ouvrait devant eux. Ils s'y aventurèrent et s'établirent alors en masse dans ce continent que leurs marins connaissaient déjà. Autrement, comment expliquer que trois cents villes aient disparu, et qu'une population civilisée ait été subitement anéantie, sans laisser de traces sur le sol ou de souvenirs dans l'histoire ?

D'un autre côté, on sait que les Phéniciens des Cassitérides émigrèrent quand les Romains de Publius Crassus découvrirent cet archipel (3), on sait aussi que les Canaries étaient désertes lorsque les Romains y abordèrent (4), et pourtant ils

---

(1) *Strabon*, citant Eratosthène, XVII, 3. — *Scylax*, p. 2 : Ἀπὸ τῶν Ἡρακλείων στηλῶν τῶν ἐν Εὐρώπῃ ἐμπόρια πολλὰ Καρχηδονίων.

(2) Peut-être est-ce un débris des colons phéniciens que cette étrange population, étudiée et décrite par le docteur Thiercelin, dans son journal d'un baleinier, les Boobies de Fernandopo, dont la langue ne ressemble à aucune langue voisine, qui ne se mêlent ni aux blancs ni aux nègres, et ont conservé un idiome à part, que le docteur Thiercelin croit être dans des rapports intimes avec les idiomes asiatiques. (Bulletin de la Société de géog., juin 1867.)

(3) *Strabon*, ut supra.

(4) *Pline*, H. N., VI, 32.

y rencontrèrent des ruines d'édifices, et l'une de ces îles s'appelait Junonia, ce qui justement est le nom de la principale divinité de Carthage. Où donc sont allés ces Phéniciens insulaires? Il est peu probable qu'ils se soient dirigés sur les côtes de la Gaule et de l'Espagne, puisqu'ils fuyaient devant les Romains. Ils n'auraient pas cherché un refuge précisément dans le pays de leurs oppresseurs, alors que la libre mer s'ouvrait à eux. Ils durent s'embarquer sur leurs vaisseaux, et trouver, au delà de l'Océan, une autre patrie, qui ne fut, qui ne pouvait être que l'Amérique (1).

L'Amérique fut donc le seul refuge ouvert aux émigrés phéniciens de la Libye ou des îles de l'Océan. Il est vrai qu'on ne connaît ni l'emplacement ni le sort de ces nouvelles colonies, et l'exact Polybe ne parle point de ces établissements, lui qui enregistre avec tant de soin tout ce qui intéresse le commerce de Carthage. C'était pourtant une tradition que les Grecs connaissaient vaguement, tout comme nos matelots savent que jadis nous avons possédé le Canada et une partie de l'Hindoustan. Si les Phéniciens n'ont pas été plus explicites, c'est qu'ils en furent empêchés par leur prudence commerciale, et surtout par l'acharnement extraordinaire avec lequel les Romains firent disparaître tout ce qui rappelait leur souvenir.

Mais interrogeons l'Amérique elle-même. Peut-être a-t-elle conservé quelque trace du séjour des Phéniciens, quelque débris de leur religion et de leur langue.

---

(1) Je ne peux ici mentionner qu'en passant, et sous toutes réserves, une conjecture de Court de Gébelin (VIII, 58), qui fait aborder les Phéniciens en Amérique par le Pacifique, sous le prétexte que, possédant des comptoirs sur les côtes orientales de l'Afrique ou aux Indes, ils avaient la pratique de ces mers. Mais nous avons montré qu'ils connaissaient tout aussi bien l'Atlantique. D'ailleurs, la traversée du Pacifique est autrement difficile et bien plus longue que celle de notre Océan, et enfin les voyages entrepris dans cette direction ne se rapportent point à notre sujet, tel que nous l'avons conçu.

III. Ressemblances entre les traditions américaines et phéniciennes.

Lorsque Montezuma, forcé de reconnaître son impuissance et de céder à la supériorité des armées européennes, proposa à ses grands de reconnaître l'autorité du roi d'Espagne, il leur tint ce discours, très authentique, car il fut rédigé à l'époque de la conquête (1) : « Aussi bien que moi, vos prédécesseurs vous ont appris que nous ne sommes pas naturels de cette contrée. Ils vinrent tout d'abord d'une terre lointaine, conduits par un chef auquel ils étaient soumis. Longtemps après ce chef revint, et trouva que nos aïeux s'étaient mariés avec les femmes du pays et avaient bâti des villes qu'ils avaient peuplées de leur nombreuse postérité. Vous savez aussi qu'ils refusèrent de l'accompagner lorsqu'il repartit pour son pays, et même de le recevoir comme suzerain de celui-ci. Alors il s'en alla, en les menaçant de retourner avec des forces ou d'en envoyer de si considérables qu'elles réduiraient nos pays à l'obéissance. » Ces paroles de l'empereur offrent une coïncidence singulière avec la tradition rapportée par Aristote, et par laquelle les Carthaginois ne devaient pas habiter l'île merveilleuse de peur d'oublier la patrie. Aristote ne dit point que les colons refusèrent d'obéir, et Montezuma n'indique ni le pays d'où venait ce peuple ni l'époque de son émigration. Mais les traditions de l'Amérique tout entière, et du Mexique en particulier, sont unanimes à déclarer que ces peuples venaient, par mer, de l'Orient ; qu'ils étaient blancs, barbus, fort industrieux, et qu'ils devaient un jour ou l'autre revenir pour soumettre le pays.

(1) Cartas de Hernan Cortes ap. *Lorenzana*, p. 96 ; *Brasseur*, CIX. Cf. *Antonio de Solis*, trad. de Toulza, t. II, p. 187.

La plus authentique et en même temps la plus singulière de ces traditions est celle de Quetzalcolhuatl (1). Vingt chefs, obéissant au commandement suprême de l'un d'entre eux, Quetzalcolhuatl, auraient abordé avec plusieurs navires venant de l'est à Panuco, grand port intérieur situé sur la rivière du même nom, qui se jette dans le Tampico (2). Ils étaient de bonne apparence, bien vêtus d'habits longs en étoffe noire, ouverts par devant. Remarquons ce détail, et n'oublions pas que Strabon (3) mentionnait les vêtements longs de couleur noire portés par les Gaditans qui ne sont autres, on le sait, que les descendants des colons phéniciens. Ces étrangers, bien reçus partout, arrivèrent jusqu'à Tullan, la capitale du pays, et payèrent l'hospitalité qu'on leur donnait en enseignant aux naturels mille secrets industrieux pour travailler les métaux et sculpter les pierres. Remarquons encore ce dernier détail, et rappelons-nous que, de tout temps, la grande industrie phénicienne fut le travail de l'ornementation et de la ciselure, et qu'ils étaient passés maîtres dans l'art de l'orfévrerie. Quetzalcolhuatl et ses compagnons, après avoir séjourné dans diverses contrées, se disposèrent enfin à revenir chez eux : mais ils ne partirent point tous ensemble, et dirent à ceux de leurs compagnons qui restaient (4) : « Sachez que le Seigneur notre Dieu vous commande de demeurer dans ces terres, dont il vous rend les maîtres. Pour lui, il s'en retourne d'où il est venu, et nous autres nous l'accompagnons, mais il ne s'en va que pour revenir plus tard, car il retournera vous visiter lorsque le temps viendra que s'achève le monde. En attendant, demeurez, vous autres, dans ces terres avec l'espoir de le revoir. »

Quel est ce pays ? On l'ignore ; mais toutes les traditions

(1) Quetzalcolmatl en langue nahuatl, Quetzalcuculcan en langue maya, et Quetzalguamatz en langue quichée.

(2) *Torquemada*, Monarch. Ind., III, 7. — *Brasseur de Bourb.*, LXXIV.

(3) *Strabon*, III, 3-7.

(4) *Sahagun*, X, 29, cité par Brasseur, LXXXVII.

américaines sont unanimes à ce sujet. Tous les peuples civilisés d'Amérique (1) indiquent l'Orient et non l'Occident comme le berceau de leurs ancêtres. Aux premiers jours de la conquête espagnole, les Mexicains racontaient à Las Casas (2) qu'ils avaient pris ses compatriotes pour les descendants de Quetzatcolhuatl dont ils attendaient l'arrivée. Quand Sahagun (3) passa par Xochimilco, le peuple le prit pour un descendant de Quetzatcolhuatl et lui demanda s'il ne venait pas de Tlalpallan. Aztlan, le pays d'où jadis sortit la race conquérante des Aztèques, est toujours, dans les inscriptions, surmonté du signe hiéroglyphique qui indique l'eau (4).

Les habitants de la Californie, eux aussi, avaient appris de leurs ancêtres que jadis étaient venus dans leur pays des hommes blancs et barbus, arrivés par mer du côté de l'Orient (5). Quel est maintenant ce peuple oriental? Ordonez, Juarros, Siguenza (6), Emmanuel de Moraïes (7), n'hésitent pas à affirmer que ce ne peut être que le peuple phénicien. Sans nous prononcer encore; remarquons au moins que ces analogies singulières, ces coïncidences bizarres sont entièrement inexplicables, si l'on n'admet aucune relation entre l'ancien et le nouveau monde avant Colomb.

Une autre tradition américaine confirme ces vraisemblances: c'est la légende de Votan (8).

Francisco Nuñès de la Vega, évêque de Chiapa de las Indias (9), vers la fin du XVII^e^ siècle, avait appris que l'on conservait avec vénération dans une chétive maison de la pa-

(1) *Pet. Martyr*, Oceanica. Dec. I, lib. IX, p. 211. — *Gomara*, Hist. de las Indias, fol. XVIII b., éd. 1553.
(2) Las Casas, cité par *Horn*, p. 56.
(3) *La Renaudière*, p. 55.
(4) *Humboldt*, Monum. amér., II, 179.
(5) *Horn*, p. 56.
(6) Cités par *Brasseur de Bourbourg*, I, 17.
(7) Cité par *de Laët*, p. 216.
(8) *De Rivero*, Revue des races latines, avril 1859, p. 501.
(9) Sur le Tabasco et l'isthme de Tehuhantepec.

roisse de Soconusa un manuscrit en langue Tzendal, couvert d'hiéroglyphes, et que depuis deux mille ans les Indiens se transmettaient pieusement de main en main. L'évêque, avec le fanatisme de l'ignorance, s'empara du précieux manuscrit, et le fit détruire en 1690 sur la place publique de sa ville diocésaine. Mais il en existait heureusement une antique copie appartenant à don Ramon de Ordonez y Aguiar de Ciudad-Real (1), qui la communiqua à don Pablo Félix de Cabrera, et ce dernier s'empressa de la publier.

Le frontispice du manuscrit figure deux carrés parallèles, représentant, l'un l'ancien continent indiqué par deux figures verticales en forme de S, l'autre le nouveau indiqué par deux figures horizontales de même forme. L'auteur déclare se nommer Votan Chivim ; il se propose de marcher jusqu'à ce qu'il ait rencontré le pays où se trouvent les serpents ses parents. Or, il s'avança de Valum Chivim à Valum Votan, et vit construire un beau temple dans une grande ville. De là il rejoignit la cité antique, où sont encore les ruines de la tour construite par les hommes pour monter au Ciel. Sur la grande voie suivie par ses frères, il plaça des monuments, et de là passa chez les treize serpents. A son retour, il rencontra sept autres familles qu'il reconnut pour être de la même race que lui, et se fit reconnaître leur chef.

Voilà certes un étrange récit. Quel est ce Votan ? Que signifient ces voyages ? Les interprètes ont le champ libre : aussi ont-ils donné libre carrière à leurs hypothèses. D'après Cabrera, le premier éditeur du manuscrit, Chivim n'est autre que le Givim ou Hivim de la Bible, descendant de Hétus, fils de Canaan. Valum Chivim est Tripoli, dont le nom phénicien était Chivim. Les treize serpents représentent les treize Canaries. Quant à la grande ville, ce n'est rien moins que Rome, et l'ingénieux commentateur va même jusqu'à fixer la date

(1) Dans l'Etat de Chiapa, 16° lat. N., 95° 35' long. O., évêché dont Las Cases fut le titulaire.

précise du voyage de Votan à Rome, qui aurait eu lieu en 290 avant J.-C., sous le consulat de P. Cornelius Rufus. Enfin, les sept familles rencontrées par Votan ne sont peut-être que des naufragés phéniciens.

D'après Ordonez, Chivim ou Hivim représente le pays des Héréens en Palestine. Valum Votan est Cuba, la grande ville Jérusalem, et la tour ruinée Babel. Quant aux treize serpents, il pense, comme Cabrera, qu'ils désignent les treize Canaries. Tâchons de dégager le fait historique de ses accessoires : Verrons-nous dans ce Votan (1) une création mythique, surhumaine, ou bien un législateur qui arrache à la barbarie les tribus sauvages d'Amérique ? Etait-ce un compagnon de Quetzatcolhuatl qui retourna en Europe, puis revint en Amérique; ou bien un Phénicien? C'est ce que semblent indiquer ces serpents qui lui servaient d'emblème, ainsi qu'aux Gaditans et Carthaginois, et surtout ces voyages hardis et répétés à travers l'Atlantique, que seuls, alors, étaient capables d'entreprendre les Phéniciens.

Ces traditions sont malheureusement trop vagues pour nous permettre d'affirmer autre chose que la réalité de ces voyages dans l'Atlantique, et par conséquent la réalité des communications entre les deux mondes, probablement par l'intermédiaire des Phéniciens. Aussi bien nous avons de leur séjour en Amérique d'autres preuves plus certaines que ces vagues légendes : ils ont laissé dans la religion, les mœurs et la langue, des traces de leur passage, et, sur le sol même du pays, des monuments qui attestent leur séjour.

IV. Ressemblances entre les religions.

Les religions américaines et le culte phénicien présentent

(1) Le nom de Votan est resté populaire en Amérique. Le persécuteur des Indiens, Nunez de la Vega, écrivait en 1691 (Constit. Dioc. in Præamb., n. 24) que plusieurs familles portaient encore ce nom. M. Brasseur (Popol Vuh, LXXXVIII) l'a retrouvé dans les inscriptions des ruines de Ciudad-Real de Chiapas.

de curieuses analogies. Ainsi les sacrifices humains étaient en honneur dans les deux pays, mais ce qu'on ne retrouve que chez eux, ce sont les sacrifices de petits enfants. A Tyr et à Carthage (1), tout comme au Mexique et au Pérou (2) on n'hésitait pas à jeter au feu ses propres enfants pour apaiser le courroux des dieux. On a même retrouvé dans la Caroline des statues d'airain creuses, dans lesquelles on enfermait ces malheureuses victimes de la superstition, ainsi que le faisaient les Carthaginois en l'honneur de leur sanguinaire Moloch (3). Cette atroce conformité d'usages est déjà singulière. Mais d'autres usages complètent la ressemblance.

Ainsi, les quatre grandes fêtes du Pérou étaient consacrées au culte du soleil, et se célébraient au renouvellement des saisons (4), de même que Baal Melcarth, chez les Phéniciens, présidait aux mouvements du soleil, et au retour des saisons célébrées par les quatre plus grandes fêtes de l'année (5). « Les Indiens du Pérou (6) baisaient l'air, et les Phéniciens remuaient les lèvres vers l'Orient en signe d'adoration. Tertullien les blâme à cette occasion dans son *Apologétique*. La vénération des anciens Péruviens pour l'air paraît dériver du culte que les Phéniciens rendaient aux vents... L'usage barbare de se tirer du sang pour en arroser les idoles est commun aux Phéniciens et à plusieurs nations indiennes. Le rite phénicien de consacrer des pierres à Mercure en en faisant des monceaux paraît être un usage très ancien des Péruvien. Ils

---

(1) *Munter*, Rel. der. Carthag., XVII sqq. — *Diod.*, passim. — *Lactance*, Inst., I, 21. — *Plut.*, De superst., XX. — *Justin*, XVIII, 6; XXXIII, 6-12. — *Eusèbe*, Præpar. Evang., IV, 6.

(2) *Gomara*, Hist. de l'Inde, IV. — *De Léon*, Chroniques, IV. — *Acosta*, V, 17. — *Benzoni*, III, 20. — *Herrera*, V, 44. — *Prescott*, I, 3. — *Rivero*, p. 258. — *Landa*, trad. Brasseur, p. 165.

(3) *Horn*, p. 126.

(4) *De Rivero*, op. cit., p. 255. — *Carli*, Lett. américc., trad. Villebrune, I, 284 sqq.

(5) *Hœfer*, Phénicie, p. 65.

(6) *De Férussac*, Bulletin des sciences historiques, t. VI, p. 152.

faisaient, dit le père Acosta, des amas de pierre sur leurs chemins, afin d'assurer la prospérité de leur voyage. Il reste encore aujourd'hui des traces de cette coutume phénicienne dans quelques provinces d'Espagne ; » et M. Paul Marcoy (1) l'a retrouvée au Pérou, dans les apachectas ou tas de pierres élevés sur la route par les voyageurs indigènes en l'honneur de Pachacamac, le maître de l'univers, et grossis par la dévotion des passants.

V. Ressemblances entre les usages de la vie commune.

Dans la vie commune se présentent d'autres analogies. Les *mapalia* phéniciens, que Caton l'ancien (2) qualifiait de *rotundæ cortes*, ressemblaient aux cases haïtiennes des premiers temps de la conquête espagnole, ainsi décrites par Horn (3) : « Erant figura sphærica ex ligno, imagine tentorii. » Les Phéniciens se rasaient la tête (4), et ne laissaient flotter au sommet du crâne qu'une touffe de cheveux à laquelle ils donnaient ensuite diverses formes. C'est ainsi que se coiffaient les habitants du Nicaragua et du Yucatan, c'est-à-dire des pays où l'on croit que les Phéniciens ont surtout séjourné (5). A Carthage et au Yucatan, on estimait fort la chair du chien. Ces ressemblances, il est vrai, sont peut-être fortuites : d'autres peuples aussi mangent de la chair de chien, et nul ne s'est jamais avisé d'établir le moindre rapport entre eux et les Américains. Mais ces analogies augmentent nos présomptions en faveur de la vraisemblance des voyages phéniciens, et

(1) Tour du monde, n° 148, p. 277.
(2) Caton, Orig., 4.
(3) *Horn*, p. 120.
(4) *De Rivero*, p. 264. — *Horn*, p. 123. — *Josèphe*, In Apion., I. — *Carli*, op. cit., I, 467.
(5) *De Férussac*, op. cit., p. 152.

d'ailleurs nous pouvons les corroborer par d'autres preuves plus certaines encore de leur séjour.

VI. Ressemblances entre les industries.

Ainsi, d'après Bochart, les Phéniciens étaient les seuls dans l'antiquité à se servir des plumes d'oiseaux pour divers ornements; il ne resta aucun vestige de cet art singulier dans l'ancien continent, depuis la prise de Tyr ; mais plusieurs nations indiennes, les Mexicains surtout, le poussaient à un si haut degré de perfection, que leurs ouvrages étonnent encore nos plus habiles artistes (1). Les Phéniciens s'étaient rendus célèbres par leur adresse dans les travaux métallurgiques (2). Presque toutes les mines de l'Ancien-Monde (3) ont été connues et exploitées par eux. A Samothrace, où leurs mineurs passaient pour les dieux du pays, les Kabires (4); en Espagne, où l'on retrouve encore les traces de leurs travaux (5); en Gaule, où l'on a cru découvrir dans les montagnes du Morvan les procédés qu'ils employaient; partout les Phéniciens ont su tirer parti des richesses minérales du sol. Ils savaient aussi donner aux métaux les formes les plus variées et les plus délicates. Qu'on se rappelle les chefs-d'œuvre que Salomon fit exécuter pour le temple de Jérusalem par les ouvriers phéniciens (6). L'antiquité vantait aussi les coupes sidoniennes ou κιϐώρια (7), et les bracelets d'or

(1) *Prescott*, Conquête du Mexique, trad. Pichot, I, 116. — *Carli*, Lett. américe., 21. — *Antonio de Solis*, trad. de Toulza, I, 122.

(2) *Ed. Gehrard*, Uber die Kunst der Phœnicier. Berlin, 1848, 47 pages in-4°, 7 planches.

(3) *Diod.*, passim.

(4) *Hœfer*, Phénicie, 55.

(5) *Schulz* et *Paillette*, déc. 1849. Bulletin de la Société géologique.

(6) *Rois*, I; VIII, 13-50.

(7) *Homère*, Iliade, XXIII, 741. — *Virgile*, Æn., I, 724. — *Athénée*, XI, 279.

ou d'argent garnis d'électron et de pierreries, qu'on fabriquait à Tyr (1).

Que si maintenant nous nous transportons en Amérique, nous y remarquerons la même habileté de fabrication, les mêmes procédés ingénieux (2), dont l'industrie moderne n'a pas encore pénétré le secret. Ainsi les habitants du Darien et du Guatemala et les Mexicains fondaient des plats en métal de huit faces, chacune d'un métal différent, et sans soudure apparente; des poissons ou des oiseaux dont les écailles et les plumes, tantôt d'or et tantôt d'argent, se succédaient sans la moindre trace d'un raccordement artificiel (3). On trouvait encore chez eux à l'époque de la conquête des statues toutes d'un jet, vides à l'intérieur, minces et déliées au dehors (4); des perroquets et des singes automates, etc. M. Brasseur de Bourbourg décrit avec admiration un vase à dessins émaillés, et plusieurs haches de cuivre mêlées d'or, que lui a donnés le gouverneur de Chiapa, Angel Corso. Les indigènes connaissaient aussi la trempe du cuivre, et l'on trouve encore des armes et des rasoirs de cuivre admirablement effilés, qui remontent à une très haute antiquité.

Quel est le peuple qui apprit aux Américains à si bien se servir des métaux? Les Caraïbes, à l'époque de la conquête espagnole, étaient incapables de construire ces cryptes creusés dans le roc, et ces immenses souterrains que l'on trouvait chez eux. Les habitants d'Haïti, eux aussi, ne pouvaient se rendre compte des travaux gigantesques que nécessitaient les mines abandonnées depuis des siècles, et retrouvées à seize milles de profondeur (5) par Barthélemy Colomb. Ce fut

---

(1) *Homère*, Odyss., XV, 459; Pausanias, IX, 41-42.

(2) *Pierre Martyr* dans le Ramusio de 1556, t. III, p. 6. — *Oviedo*, id., III, p. 124.

(3) *Prescott*, Conquête du Mexique, trad. Pichot, I, 112. — *Herrera*, II, 7-15. — *Torquemada*, Monarch. ind., XIII, 34.

(4) *Carli*, Lettres sur l'Amérique, I, 277 et 355.

(5) *Horn*, VIII, 200 : « Invenit specus altissimos et vetustissimos,

donc un peuple déjà très avancé dans la civilisation qui dut apprendre à ces sauvages l'art d'extraire les métaux ; et tout nous porte à croire que ce ne peuvent être que les Phéniciens. Une antique peuplade (1), aujourd'hui disparue, descendait sans doute des mineurs phéniciens : c'est la tribu des Macares, forgerons héroïques qui résistèrent longtemps aux Espagnols, puisque, soixante ans après Colomb, les Macarona des forges de Sainte-Marthe conservaient encore leur indépendance. Ces Macares s'étaient même jadis répandus sur une vaste étendue de pays, où leur nom s'est conservé. Tout à l'entour du golfe du Mexique, qui justement est le centre des établissements métallurgiques, une des branches du Mississipi se nomme encore Macaret. L'île Macare est à l'embouchure de l'Orénoque, et un des bras de ce fleuve porte le même nom. Nous retrouvons dans le Cumana Macarapana, dans l'Ecuador Macara ; une des provinces de la Nouvelle-Grenade se nomme la province Macarabita, et dans cette même contrée un cap et une montagne portent le nom de Macaira. Enfin une simple transposition de lettres ne donne-t-elle pas le golfe de Macaraïbo au lieu de Maracaïbo ?

Ce qui tendrait à prouver que ces Macares ne sont autres que des Phéniciens, c'est que partout ils ont dressé des stèles monumentales. Kabires à Samothrace, Gaditans aux colonnes d'Hercule, Macares en Amérique, le même peuple a partout élevé des colonnes gigantesques (2), parfois taillées en forme humaine, qui, le jour indiquaient aux navigateurs la route à suivre, et, la nuit, servaient peut-être de phare. Ces colonnes qui, à Gibraltar, existaient encore au XI^e^ siècle de notre

---

unde aiunt Salomonem aurum suum eruisse. Hæc auri fodina protendebatur ultra milliaria XVI, ingens omnino argumentum gentes olim eam insulam accessisse metallicas, quales ab omni ævo Phœnices et Hispani fuerunt. »

(1) *Brasseur*, trad. Landa, XCVIII.

(2) *Paul Riant*, Rôle des Scandinaves dans les croisades. Dissert. sur les colonnes d'Hercule, 76-77.

ère, et effrayaient les pèlerins du Nord se rendant à Jérusalem, nous les retrouvons au confluent du Carare et de la Magdalena : ce sont deux colonnes sculptées et cannelées, d'une hauteur prodigieuse, considérées comme les génies tutélaires des montagnes et des fleuves, et vers lesquelles on se rend en pèlerinage (1). De petits simulacres de ces colonnes sont placés à côté des morts dans les tombeaux. En voyage, ces petites effigies (2) servaient aux marins et aux marchands de dieux protecteurs, comme jadis les Dioscures ou les Kabires aux Grecs et aux Phéniciens. En 1787, un voyageur français, Méry de Saint-Vincent, trouvait encore à Haïti des simulacres de ce genre dans les grottes qui servaient de sépulcre aux anciennes races disparues. A l'époque de la conquête espagnole (3), les Caraïbes gardaient soigneusement, comme des amulettes précieuses, certaines médailles en bronze, qu'ils nommaient caracolis, et qui venaient on ne sait d'où, puisqu'ils n'étaient pas forgerons.

Que les Macares soient ou non des Phéniciens, que les Caraïbes aient eu ou non des relations avec eux, toujours est-il que l'Amérique centrale, à une époque très reculée, fut visitée par un peuple industrieux, fort avancé dans la métallurgie, et qui a laissé des traces persistantes de son séjour.

Une grave objection se présente. Si les Phéniciens ont réellement colonisé l'Amérique, pourquoi n'y ont-ils pas affermi leur domination ? Pourquoi, supérieurs comme ils l'étaient aux peuplades indigènes, se sont-ils contentés de les initier à la civilisation, sans essayer de les fondre en un grand peuple ? Mais les commerçants, en général, s'occupent peu de politique ; de plus ces premiers colons furent nécessairement peu nombreux, et la métropole défendit l'émigration au lieu de l'encourager. Aussi le souvenir de ces îles se perdit

(1) *Zamora*, Hist. de la province del nuevo regno di Granada, III, 28.
(2) Id., cité par Brasseur ; Landa, XCVII.
(3) *De Rougemont*, Age du bronze, p. 25.

peu à peu, et les rares colons, abandonnés sur le continent, se mêlèrent à la population environnante, et oublièrent bientôt leur origine, mais sans renoncer totalement à leur religion et à leurs mœurs. Ainsi s'expliquent les coïncidences que nous avons signalées dans les traditions, les cérémonies du culte et l'industrie ; ainsi seulement ont leur raison d'être les monuments et les rares débris du langage phénicien, dont il nous reste à parler.

VII. Monuments phéniciens en Amérique.

Dans l'Etat de Massachussetts, à quarante ou cinquante milles au sud de Boston, sur la rive orientale du Taunston River, s'élève un rocher de couleur rouge, qui a quatre mètres de largeur et un mètre soixante-dix centimètres de hauteur au-dessus du niveau de la rivière. Mais le terrain parait s'être exhaussé et avoir couvert une grande partie du monument. Il porte une inscription en caractères mystérieux. On connaissait ce rocher depuis quelque temps déjà, lorsque en 1768 Sewal, professeur de langues orientales à Cambridge, assisté de MM. Danforth, Baghes et Cobbia, dessina le rocher, copia l'inscription, et la fit connaître en Europe.

Dès lors bien des explications ont été essayées. La plus curieuse assurément est celle de Mathieu (1), qui pensait que ces caractères furent tracés par les Atlantes, et cela en l'an 1902. M. Moreau de Dammartin (2) voyait dans ce monument « un fragment de sphère céleste orientale, ou comme un thème astronomique pour un moment donné, c'est-à-dire pour le 25 décembre à minuit, époque du solstice d'hiver. » Le colonel

(1) Cité par *Warden*. Recherches sur les antiquités de l'Amérique septentrionale. Paris, 1827, in-4°.

(2) *Moreau de Dammartin*, Institut historique, t. IX, p. 145.

Vallency (1) tâche de prouver que l'inscription est sibérienne; des antiquaires danois et Lelewel la regardent comme runique (2). Schoolcraft enfin en soumit une copie à l'examen d'un chef indien, Chingwauk, qui l'expliqua comme rappelant le souvenir de la victoire d'une tribu indienne sur une rivale (3). D'autres enfin l'attribuent au séjour des Phéniciens en Amérique. Ainsi, en 1783, le révérend Ezra Stiles, docteur en théologie, prêchant devant le gouverneur du Connecticut, citait ce rocher du Taunston River comme la meilleure preuve des voyages phéniciens dans le Nouveau-Monde (4). Court de Gébelin, tout en donnant à cette inscription une origine phénicienne, en a fourni l'interprétation la plus complète (5). D'après l'ingénieux auteur du *Monde primitif*, on peut distinguer trois scènes différentes, l'une passée, l'autre présente, la troisième future.

La première scène ferait allusion à un voyage dans l'Océan. Quelques divinités favorisent les matelots, et l'épervier, symbole du vent, pousse leur navire. Dans la seconde scène sont en présence un cheval, symbole de la nation phénicienne, et un castor, symbole du peuple américain. Au-dessous serait un terrain circonscrit par des barrières, avec trois portes, terminé par un triangle avec une croix au milieu. Ce terrain c'est le pays des indigènes, et le triangle l'emplacement occupé par les étrangers, comme le prouve une petite barque, assez

(1) *Lubbock*, L'homme avant l'histoire, trad. Barbier, p. 228.

(2) *Lelewel*, Mémoire sur les frères Zeni, p. 82. D'après lui ce monument présente la figure de Thorfinn et de son nouveau-né Snorro (partie III, § 1), distingué par un S. Le chiffre CXXXI rappelle le nombre des hommes d'équipage. En avant, le bouclier blanc, suspendu en signe de paix, et un taureau qui court, ne sont autres que des objets d'échange entre les Normands et les Skrellingers.

(3) *Lubboch*, ut supra.

(4) Id.

(5) *Court de Gébelin*, Monde primitif, VIII, 500-509, avec fac-simile de l'inscription. Voir aussi *Roux de la Rochelle*, Etats-Unis : dans la collection de l'univers pittoresque, pl. 40.

bien tracée, sur laquelle sont venus ou s'en retournèrent les Phéniciens. La troisième scène enfin est celle du retour. Un personnage s'avance avec empressement vers un buste colossal que découvre à dessein un prêtre. Ce buste n'est autre que la statue du dieu, que vient consulter pour son départ un matelot phénicien; car sur sa poitrine est le trident qui indique la mer.

Ces explications dénotent une grande subtilité d'esprit, mais parfois elles sont bien puériles. A force de vouloir trop prouver, Gébelin s'est égaré. Sans doute on peut reconnaître dans ce dessin le cheval, la barque et le buste du dieu : mais si l'on essaie de suivre sa description sur le *fac simile* qu'il donne de l'inscription, on ne voit rien autre chose que des traits informes, tels qu'en pourrait former un enfant qui pour la première fois aurait une plume entre les mains. De là à un voyage sur l'Océan ou à un séjour en Amérique, il y a toute la distance qui sépare un tableau de marine d'un informe rébus.

Malgré l'opinion de Sewal, de Stiles et de Gébelin, ce monument ne prouve pas d'une façon authentique l'arrivée et le séjour des Phéniciens en Amérique. On a bien prétendu y retrouver des caractères phéniciens; mais ce serait une exception, car les caractères phonétiques ne sont jamais, sur les inscriptions, mêlés à des signes hiéroglyphiques. Le rocher du Taunston River est donc et restera probablement une énigme indéchiffrable. Ce fut peut-être un signe de reconnaissance pour les marins étrangers qui, les premiers, s'aventurèrent dans ce pays inconnu, et couvrirent à la hâte ce rocher de signes caractéristiques pour eux et leurs successeurs. Si donc il appartient à une civilisation étrangère, nous devons bien avouer qu'il ne s'applique pas plus aux Phéniciens qu'à tout autre peuple étranger.

Il n'en est pas de même pour une autre inscription fort curieuse, celle de Grave Creek sur l'Ohio, près de Wheeling. Elle a été trouvée dans un tumulus que visita et découvrit

Schoolcraft (1). Elle n'est écrite dans aucun des genres imagés dont on faisait usage au Mexique, ni en signes mnémoniques, comme au Pérou. M. Turner, professeur d'hébreu au séminaire de New-York, a pensé qu'il fallait y voir un alphabet sémitique. Mais comme certaines lettres sont reproduites plusieurs fois, cette supposition tombe d'elle-même. Rafn croyait que cette inscription était runique, mais l'hypothèse semble peu fondée. Jomard (2) a composé deux mémoires à ce sujet. Il prétend que les caractères de Grave-Creek sont identiques à ceux dont se servent les Touaregs du Sahara, et que ces derniers avaient reçus des Phéniciens. C'est donc un monument phénicien que nous retrouverions sur les rives de l'Ohio. A cette dernière explication s'arrêtent M. de Castelnau (3) et surtout M. Moïse Schwab (4), qui même a donné la traduction de l'inscription. Les preuves qu'il allègue semblent si bien fondées que le séjour des Phéniciens en Amérique devient une réalité, grâce à cette pierre de Grave Creek.

C'est encore aux Phéniciens que nous devons rapporter cette galère antique sculptée sur un rocher de l'île de Pedra dans le Rio Negro, et dont M. Brasseur de Bourbourg a donné le très curieux *fac simile* (5).

En 1839, enfin, le docteur Lund (6), de Lagoa Santa au Brésil, annonça à la Société royale des antiquaires du Nord, siégeant à Copenhague, qu'on avait découvert dans la province de Bahia une grande ville abandonnée, de construction fort

---

(1) *Schoolcraft*, Travels in the central portions of the Mississipi valley, 1825.

(2) *Jomard*, seconde note sur une pierre gravée trouvée dans un ancien tumulus américain, et à cette occasion sur l'idiome libyen. Paris, Duprat, 1845, in-8°.

(3) *De Castelnau*, op. cit., IV, 262.

(4) *M. Schwab*, Revue archéologique, fév. 1867.

(5) Introduction à la traduction de Landa, p. LXIX.

(6) Société des antiquaires du nord, 1839-1840.

ancienne, et dont les édifices étaient en pierre de taille. On y aurait même vu, sur une colonne, une statue dont le bras droit étendu montrait de l'index le pôle nord. L'année suivante, la frégate danoise *Bellone* aborda à Bahia, et les lieutenants Suenson et Schulz, ainsi que le naturaliste Krœger, furent chargés d'examiner les ruines. Mais nul chemin n'était praticable. On ne connaissait même pas l'emplacement exact de cette ville, que l'on croyait pourtant d'origine phénicienne. Il fallut que l'archevêque de Bahia, Mgr Romualdo, ordonnât à l'un de ses prêtres de lui adresser un rapport préalable sur la situation de cette ville, et promît de se charger de l'expédition. Mais rien ne fut exécuté, et nous en sommes encore aujourd'hui réduits aux conjectures sur cette antique cité, où nous surprendrions peut-être le secret si bien gardé de la présence des Phéniciens en Amérique.

VIII. Débris de la langue phénicienne en Amérique.

Il nous reste à aborder un dernier genre de preuves, mais nous ne le faisons qu'avec la plus grande réserve; je veux parler des ressemblances entre la langue phénicienne et les langues américaines.

Le phénicien est à peu près inconnu. Gesenius (1) évaluait à neuf cent trente seulement le nombre des mots parvenus jusqu'à nous. En y ajoutant quelques autres mots fournis par les inscriptions récemment découvertes, nous arrivons à un peu plus de mille (2). Mais le phénicien ressemble beaucoup au syriaque et à l'hébreu, langues sémitiques comme lui, et nous trouvons en comparant ces langues aux langues américaines des rapprochements qui déjà avaient frappé les pre-

(1) *Gesenius*, Phœniciæ linguæ reliquiæ ex inscriptionibus et nummis, p. 346-347.

(2) *Hœfer*, Phénicie, 144.

miers écrivains qui s'occupèrent de l'Amérique. C'est avec raison, par exemple, que Horn (1) fait remarquer que le mot Pœnus se retrouve dans le nom du vieux roi Panucus, que toutes les traditions représentent comme un des plus anciens souverains du pays. Herrera (2) parle des Pinoles comme des plus anciens habitants du Guatemala, et, sans trop forcer les analogies, il est facile de retrouver dans les mots *Panucus* et *Pinoles* la racine *Pœnus;* de même à Panama, dont le nom a survécu à toutes les révolutions politiques. Horn (3) exagère sans doute en faisant des Ciorotegani et des Coribicani, peuples du Nicaragua, les frères des Carthaginois; mais le préfixe *car,* que les Phéniciens mettaient avant le nom de leurs villes, Carchedon, Carchemisch, Cartua, Carteja, etc., nous le retrouvons dans de nom indigène du Venezuela, Caro, dans un affluent du Para, le Caranaca, dans deux affluents de l'Orénoque, le Caroni et le Carabana; dans la province péruvienne de Carabaya, sur les confins du pays habité par les Indiens Carangues; dans les Caraïbes des Antilles; dans les villes ou villages de la Nouvelle-Grenade, Caracollo, Caracoto, Caragayas, Carahuacra, Caraibamba, Caraima, Caraimilla, Caramanta; du Venezuela, Caracas, Carababo, Cariaco, Carora; du Brésil, Caravella; de Cuba, Cardenas; et dans près de trois cents noms de peuples ou de localités, dont le *Dictionnaire géographique* d'Alcedo (4) donne la liste complète.

De même *queir*, en langue punique, signifie feu, foyer, et, par métaphore, maison; *cur,* creuser la terre pour en tirer de l'eau; *queri,* amas de terres ou de pierres formé par une excavation. Les noms de lieux qui commencent ainsi sont innombrables dans les deux Amériques. En voici quelques-

(1) *Horn,* 115.
(2) *Herrera,* cité par Horn, 116.
(3) *Horn,* p. 117.
(4) *Alcedo,* Diccionario geografico-historico de las Indias occidentales o America. Madrid, 1786-1789, 5 vol. in-4°.

uns : Queretaro, Queratoco, Querco, Quero, Querobamba, Queromaca, etc.; Cural, Curalmara, Curalmari, Curalmasi, Curay, Curampa, Curanari, Curapo, Curaxo, etc. Ces noms, d'apparence orientale, se rencontrent presque tous, remarquons-le, aux alentours de la mer des Antilles, c'est-à-dire dans cette partie du continent américain où se trouvent les mines les plus riches, et où, par conséquent, durent de préférence se fixer les Phéniciens. Il ne faudrait pas exagérer la portée de ces étymologies souvent très contestables. Ainsi les habitants d'Haïti se nommaient eux-mêmes Calina et Callinago; les érudits n'en ont-ils pas fait des Cannibales, propter rabiem caninam anthropophagorum gentis; et l'un d'entre eux, Garcia (1), ne dérive-t-il pas le mot Cannibal du phénicien Annibal? Ces étymologies ridicules ne doivent cependant pas nous faire oublier qu'il en est d'autres beaucoup plus vraisemblables. Ainsi, deux des anciens rois d'Haïti, Magimeche et Magerich rappellent le nom de Magon. Les Barca seraient représentés par deux grandes familles indigènes du Guadalaxara, les Baschuza et les Barcimeca. Enfin les Bogud ou Bocchus, semi-Phéniciens, semi-Mauritaniens, se retrouveraient dans le nom de Bogota, la capitale de la Nouvelle-Grenade.

Les traditions grecques et américaines s'accordent donc sur le séjour dans ce vaste continent d'une race supérieure, fort avancée dans la pratique des arts industriels. Cette race a disparu, non sans laisser des traces. Or les usages, les monuments, la langue, tout semble nous indiquer que ce peuple ne peut être que le peuple phénicien, qui, de la sorte, aurait découvert l'Amérique et y aurait fondé des établissements avant Christophe Colomb.

---

(1) *Garcia*, Origen de los Indos de el Nuevo Mondo. Madrid, 1729, p. 68.

CHAPITRE IV.

LES GRECS ET LES ROMAINS.

I. Croyance des Grecs et des Romains à l'existence d'un continent opposé, et à la possibilité d'une communication entre l'Atlantique et la mer des Indes.

Les Grecs et les Romains (1) n'eurent jamais grand désir de pénétrer dans la région de l'inconnu. Partout, pour eux, la terre resta étroitement bornée, et même au jour où ces bornes furent franchies, les fables antiques sur les dangers de l'Océan ne se dissipèrent jamais entièrement. Aussi leurs voyages en Amérique sont-ils beaucoup moins probables que ceux des Juifs et surtout des Phéniciens. Pourtant, bien que l'ancien continent n'ait pas été découvert par eux, au moins en eurent-ils comme le pressentiment ou plutôt la réminiscence. On dirait un pays entr'aperçu en songe, dont on s'efforce, au réveil, de ressaisir par la pensée les contours perdus. Mais, avec le progrès des temps, les notions se précisèrent. Aux vagues traditions succédèrent promptement les conjectures : les découvertes suivirent.

Parmi les conjectures, deux surtout semblent marquées d'un caractère plus scientifique que les autres. Elles ont même exercé une certaine influence sur l'esprit des anciens,

(1) *Friedlænder*, Mœurs romaines, trad. Vogel, t. II, p. 385.

al, au XV^e^ siècle, Colomb les invoquait encore, lorsqu'il cherchait à faire approuver ses projets. La première est relative à l'existence d'un continent transatlantique, et la seconde à la communication de l'Atlantique et de la mer des Indes.

La première de ces conjectures était familière à l'antiquité. « L'idée (1) de l'existence probable de quelque autre masse de terre, séparée de celle que nous habitons par une vaste étendue de mer, devait se présenter dès les temps les plus reculés. Il paraît si naturel à l'homme de rêver à quelque chose au delà de l'horizon océanique, que, même à l'époque où la terre était considérée comme une surface plane ou légèrement concave, on pouvait croire qu'au delà de la ceinture de l'Océan homérique il y avait quelque habitation des hommes, une autre οἰκουμένη, le *lokaloka* des mythes indiens. » Divers préjugés empêchèrent longtemps les anciens de croire qu'ils pouvaient directement connaître ces terres mystérieuses mais ils en eurent toujours comme le pressentiment. Un passage obscur d'Anaxagore (2) est relatif à un autre monde, non pas imaginaire, ni perçu par l'intelligence, mais réel et tombant sous les sens. Pythagore croyait aux antipodes (3) ; et son disciple Philolaüs supposait que la terre et son antichtone, ou continent opposé, se mouvaient parallélement dans un orbite commun autour du soleil (4). Platon, lui aussi, croyait aux antipodes (5) ; Aristote (6) prouvait la sphéricité de la terre, de ce que, dans une éclipse de lune, l'ombre de la terre se montrait circulaire sur le disque lunaire, et aussi de ce qu'en voyageant vers le midi on découvrait de nouvelles voiles. Or, si la terre est sphérique, faut-il supposer que

(1) *Humboldt*, Géog. amér., I, 114.
(2) *Anaxagore*, Frag. conserv. par Simplicius, p. 89-93-110, édit. Schaubach, cité par *Humboldt*, I, 183.
(3) *Diogène Laërce*, VIII, 26.
(4) *Bœckh*, Philolaus, 1819, p. 115-117.
(5) *Diogène Laërce*, III, 24.
(6) *Aristote*, De cœlo, II, 14. — *Diog. Laërce*, II, 1.

l'autre partie de la sphère est uniquement couverte d'eau, ou bien plutôt qu'il s'y trouve d'autres terres dont le climat vaut le nôtre, d'autres masses continentales dans lesquelles se répètent les mêmes phénomènes climatériques que chez nous? Cicéron n'hésitait pas à se prononcer en faveur de la seconde hypothèse. Il comprenait, avec l'instinct du génie, quelle était la vraie forme de la terre, et il a, par une merveilleuse intuition, prouvé la nécessité des antipodes, et la continuité de l'Océan autour de notre continent. « Duo cinguli, dit-il (1), sunt habitabiles, quorum australis ille, in quo qui insistunt adversa nobis urgent vestigia, nihil ad vestrum genus. Hic autem alter subjectus aquiloni, quem incolitis, parva quædam est insula circumfusa illo mari, quod Oceanum appellatis. » Son commentateur Macrobe reprenait cette théorie en l'amplifiant. Il divise le globe en quatre masses continentales, deux pour l'hémisphère boréal, et deux pour l'hémisphère austral, de telle façon qu'un navigateur, en allant de l'est à l'ouest, devait rencontrer sur sa route le continent des antipodes qui n'avait pas encore été découvert à cause de la *zona perusta* (2).

Ainsi, d'après Cicéron, deux continents habitables; d'après Macrobe quatre, encore inconnus il est vrai, mais que fatalement on doit rencontrer, pourvu qu'on franchisse les obstacles de la zone. Strabon est moins explicite, mais il croit néanmoins à l'existence de l'antichtone : « Qu'appelons-nous, en effet, dit-il (3), terre habitée? Uniquement cette portion de la terre que nous habitons, et qu'à ce titre nous connaissons. Or il se peut faire que, dans la même zone tempérée, il y ait deux terres habitées, plus même, surtout à

(1) *Cicéron*, Somnium Scipionis, VI.

(2) *Macrobe*, Commentaire du Songe de Scipion, II, 9. Nam inter nos et australes homines medius ille per calidam zonam, totamque ingens et rursus utriusque regionis extrema finibus suis ambiens, binas in superiore et inferiore terræ superficie insulas facit.

(3) *Strabon*, I, 4-6, trad. Tardieu, I, 110.

proximité de ce parallèle qui, passant par Athènes, coupe toute la mer atlantique (1). »

Voilà donc chez les anciens l'idée bien arrêtée d'une autre terre, d'un antichtone ou continent opposé. Or, ce continent c'est surtout dans la direction de l'ouest qu'on le cherche. Cratès de Malles (2) le plaçait au delà de l'Atlantique, et prétendait que sur ses côtes devaient se trouver d'autres Ethiopiens. « Il s'appuyait sur ce que le nom d'Ethiopiens désigne pour nous, dit Strabon, toutes les populations méridionales répandues le long de l'Océan, et qui semblent former la bordure extrême de la terre habitée ; il conclut que par analogie on doit concevoir au delà de l'Océan l'existence d'autres Ethiopiens, occupant, par rapport aux différents peuples de cette seconde zone tempérée, et sur les bords dudit Océan, la même situation extrême. » Le héros (3) de l'histoire véritable de Lucien voudra même connaître la limite de l'Océan et les hommes qui en habitent le bord opposé, et c'est dans cette intention que, suivi de cinquante jeunes gens de son âge, il se lancera dans l'Atlantique. Cette idée se popularisera bientôt, quand les Pères de l'Eglise l'adopteront, et en feront (4) comme la base de leurs systèmes sur l'emplacement du paradis terrestre. Il est vrai que les descriptions les plus étrangés se mêleront à cette idée vraie; l'antichtone et les antipodes deviendront le séjour des peuples extraordinaires, les Astomes, les Acéphales, les Tétrapodes, les Monocoles, les Sciapodes, et des animaux fantastiques dont les bestiaires du moyen âge ont précieusement conservé le souvenir (5). Mais, de nos jours, les notions les plus

(1) Cf. *Pomponius Mela*, I, 9-4. Quod si est alter orbis, suntque oppositi nobis a meridie antichtones, ne illud quidem a vero nimium abscesserit.

(2) *Strabon*, I, 4-7; I, 2-24; trad. Tardieu, I, 51.

(3) *Lucien*, Hist. vérit., I, 5. ..... Καὶ τὸ βούλεσθαι μαθεῖν τί τὸ τέλος ἐστὶ τοῦ Ὠκεανοῦ καὶ τινὲς οἱ πέραν κατοικοῦντες ἄνθρωποι.

(4) *Letronne*, Journal des savants, 1831, p. 555.

(5) *Berger de Xivrey*, op. cit.

fausses prennent encore naissance avec la plus merveilleuse facilité. Sait-on, par exemple, pourquoi les progrès des Espagnols aux Philippines furent si rapides ? C'est que les indigènes, en voyant les Espagnols se nourrir de biscuit de mer, fumer du tabac, et porter une longue épée, les prirent pour des monstres redoutables qui mangeaient des pierres, vomissaient du feu, et avaient une queue (1). A plus forte raison, à une époque d'ignorance générale et de crédulité universelle, devait-on forger les contes les plus incroyables sur ces pays, que d'ailleurs on ne connaissait pas.

Aussi, tout en faisant la part des préjugés et des superstitions, n'en reste-t-il pas moins établi que la croyance à l'existence de continents opposés aux nôtres était universellement répandue, bien que confuse encore.

Les anciens croyaient également à la possibilité d'une communication entre l'Atlantique et la mer des Indes. Homère (2) parle à plusieurs reprises de l'Océan qui entoure la terre, et cette idée soutenue et reprise par d'autres poètes (3), est confirmée par le témoignage d'Hérodote (4). « Toute la mer, dit-il, que parcourent les Hellènes et celle qui est hors des colonnes d'Hercule, à laquelle on donne le nom d'Atlantique, et la mer Erythrée ne forment qu'une seule mer. » Ce que le grand historien avait compris, pour ainsi dire, par intuition, d'autres écrivains plus versés dans les connaissances positives l'affirmèrent avec plus d'autorité. « Ceux qui supposent, dit Aristote (5), que le pays autour des colonnes d'Hercule n'est pas éloigné de l'Inde, et qu'il n'y a qu'une

(1) *Ameilhon*, Histoire du commerce et de la navigation des Egyptiens sous le règne des Ptolémée. Paris, 1766, p. 92.

(2) *Homère*, Iliad., VII, 422; VIII, 485.

(3) *Orphée*, Jupiter et Junon, éd. Herman, 1865.

(4) *Hérodote*, I, 202. Τὴν μὲν γὰρ Ἕλληνες ναυτίλλονται πᾶσαν, καὶ ἡ ἔξω στηλῶν θάλασσα ἡ Ἀτλαντὶς καλουμένη, καὶ ἡ Ἐρυθρὴ μία τυγχάνει ἐοῦσα.

(5) *Aristote*, De cœlo, II, 24. Διὸ τοὺς ὑπολαμβανόντας συνάπτειν τὸν περὶ τὰς Ἡρακλείους στήλας τόπον τῷ περὶ τὴν Ἰνδικήν, καὶ τοῦτον τὸν τρόπον εἶναι τὴν θάλατταν μίαν, μὴ λίαν ὑπολαμβάνειν ἄπιστα δοκεῖν.

seule mer, ne me paraissent pas s'être beaucoup trompés. » Il se fonde, en effet, sur une ingénieuse conjecture, dont les récents voyages (1) ont démontré l'exactitude, à savoir qu'aux deux extrémités du monde alors connu, aux Indes et sur les rivages occidentaux de l'Afrique, se trouvaient les mêmes animaux, crocodiles, éléphants, singes, etc. Donc, le pays intermédiaire devait, bien qu'inexploré, présenter les mêmes analogies (2). Cratès de Malle, croyait aussi à la communication de l'Atlantique et de la mer des Indes, puisqu'il admettait la circumnavigation de l'Afrique par Ménélas (3). Eratosthène, le grand géographe dont nous ne connaissons plus les œuvres que par fragments, pensait de même (4) : « Toute la mer extérieure, disait-il, ne forme qu'un seul et même courant, ou, en d'autres termes, la mer hespérienne ou occidentale et la mer Erythrée n'en font qu'une. » Il est plus explicite encore dans un autre passage (5) : « On pourrait, dit-il, aller sur mer depuis l'Ibérie jusqu'à l'Inde, en suivant toujours le même parallèle, n était l'immensité de l'Atlantique. »

Cette opinion rencontrait parfois d'ardents contradicteurs (6); ainsi elle était encore soutenue avec éclat par Posidonius, qui raconta en détail le fameux voyage d'Eudoxe de Cyzique des bords de la mer Rouge à l'Ibérie (7); Strabon lui-même n'était pas éloigné de la partager. Partout où les hommes

(1) Ceux de Barth, Du Chaillu, Répin, Quintin et Mage, etc.

(2) *Aristote*, De cœlo, II, 14.

(3) *Strabon*, I, 2-31.

(4) *Strabon*, I, 3-13. Τὴν ἐκτὸς θάλατταν ἅπασαν συῤῥοῦν εἶναι ὥστε καὶ τὴν Ἑσπέριον καὶ τὴν Ἐρυθρὰν θάλατταν μίαν εἶναι.

(5) *Strabon*, I, 4-6. Ὥστ'εἰ μὴ τὸ μέγεθος τοῦ Ἀτλαντικοῦ πελάγους ἐκώλυε, κἂν πλεῖν ἡμᾶς ἐκ τῆς Ἰβηρίας εἰς τὴν Ἰνδικὴν διὰ τοῦ αὐτου παραλλήλου.

(6) Ainsi Hipparque, qui soutenait que l'Océan ne forme pas une seule mer, mais qu'il est partagé par de grands isthmes qui le divisent en plusieurs bassins particuliers. Strab., II, 1-9; ainsi Marin de Tyr, Ptolémée, etc.

(7) *Strabon*, II, 3-4.

atteignirent l'extrémité de la terre, dit-il, ils ont trouvé l'Océan, « et pour les parties où le fait n'a pu être vérifié exactement par les sens, le raisonnement l'a établi de même (1). » Il affirme même que « l'espace qui demeure encore fermé à nos vaisseaux, fautes de relations établies entre nos marins et ceux qui exécutent en sens contraire des périples analogues, est peu considérable, à en juger par les distances parallèles que nos vaisseaux ont déjà parcourues. »

Les géographes latins, eux aussi, reprennent la même idée en termes à peu près identiques. « Omne illud mare, dit Solin (2), ab India usque ad Gades voluit Juba intelligi navigabile cori tantum flatibus. » Et Sénèque (3) : « Tunc contemnit curiosus spectator domicilii prioris angustias. Quantum enim est quod ab ultimis littoribus Hispaniæ usque ad Indos jacet? Paucissimorum dierum spatium si navem suus ventus implevit. » Ce passage frappa tellement Colomb, qu'il le citait à la reine Isabelle dans une lettre datée de 1498 (4). Au reste, ces divers passages durent vivement impressionner le navigateur génois, car il est aujourd'hui reconnu par tous qu'en se dirigeant vers l'Orient il ne cherchait pas un continent nouveau, mais une route plus courte pour se rendre d'Espagne aux Indes.

Ces deux croyances de l'existence d'un continent au delà de l'archipel et de la continuité des océans, flottaient confusément dans les esprits. Repoussées par les uns, adoptées par le plus grand nombre, elles laissaient entrevoir la possibilité de naviguer de l'extrémité occidentale de l'Europe ou de la Libye

---

(1) *Strabon*, I, 1-8, trad. Tardieu, I, 8. Καὶ ὅπου δὲ τῇ αἰσθήσει λαβεῖν οὐχ ὑπῆρξεν, ὁ λόγος δείκνυσι.... Τὸ δὲ λειπόμενον ἁπλουν ἡμῖν μέχρι νῦν τῷ μὴ συμμῖξαι μηδένας ἀλλήλοις τῶν ἀντιπεριπλεόντων οὐ πολὺ, εἴ τις συντίθησιν ἐκ τῶν παραλλήλων διαστημάτων τῶν ἐφικτῶν ἡμῖν.

(2) *Solin.*, 56.

(3) *Sénèque*, Questions naturelles, éd. Lemaire, V, 56. — Voir aussi Isidore de Séville, Origines, XIV, 5.

(4) *Humboldt*, Géog. amér., I, 159.

vers l'Asie. Ces idées fécondes entraînèrent Colomb à la découverte du Nouveau-Monde : déjà même elles avaient poussé les matelots bien loin dans l'Océan, peut-être jusqu'en Amérique.

II. Connaissances positives des Grecs et des Romains dans la direction de l'ouest.

Quelles furent les connaissances positives des Grecs et des Romains dans la direction de l'Atlantique? Homère (1) parle, il est vrai, des lointaines contrées de l'Occident, mais toujours en termes bien confus. Tantôt il décrira les Champs-Elysées, ce pays où l'on ne connaît ni les tempêtes, ni l'hiver, où murmure toujours un doux zéphyr, et où les élus de Jupiter, arrachés au sort commun des mortels, goûtent une éternelle félicité. » Tantôt il parlera des Cimmériens, « ce peuple malheureux qui, toujours environné d'épaisses ténèbres, ne jouit jamais des rayons du soleil, ni quand cet astre monte aux cieux, ni quand il descend sur la terre (2). » Ou bien encore il racontera les merveilles du palais d'Alcinoüs, et des jardins enchantés de Schéria (3). A la rigueur quelques-uns des traits de ses descriptions s'appliqueraient aux pays du tropique ou aux régions boréales; mais l'imagination du poëte, en cette circonstance, s'est seule donné carrière. Partout ailleurs Homère a sur la géographie des notions si étranges qu'il serait singulier que, sur ce point seulement, il ne se soit pas trompé. Les Cimmériens et les Champs-Elysées se

(1) Odyssée, VI, 41-542.

(2) Od., XI, 14-19.

(3) Od., IV, 507; VII, 188. — *Welker*, Die Homerischen Phæaken, und die Inseln der Seliger. — *Vinet*, Les Paradis profanes. Revue de Paris, 1855.

trouvent dans la direction de l'ouest; voici seulement ce que nous pouvons constater.

La contrée mystérieuse où le vieil Eschyle a placé ses Gorgones (1), la terre bénie du ciel qu'Hésiode et Pindare assignent comme séjour à leurs héros (2), sont encore dans la région de l'ouest, mais elles n'ont pas plus de consistance que les contrées fantastiques que décrit Lucien dans son histoire véritable (3), et dont parlait sans doute Antonin Diogène dans un ouvrage aujourd'hui perdu, qu'il avait intitulé « Des choses incroyables qu'on voit au-delà de Thulé (4). » Aristote sait bien qu'il existe des îles dans l'Atlantique (5), les unes plus grandes, les autres plus petites que notre continent; mais il n'en connaît ni le nombre, ni la position exacte, et même il avoue qu'on ne les a pas visitées. Eratosthène, plus affirmatif, mentionne dans l'Océan une ou plusieurs îles au delà de celles qu'on y avait déjà reconnues (6). En effet, le savant bibliothécaire d'Alexandrie, qui recevait de tous côtés tant de documents divers, eut sans doute entre ses mains quelque relation carthaginoise aujourd'hui perdue. Sa hardiesse lui valut les critiques de Strabon, qui ne trouvait nulle part les îles signalées par son prédécesseur, mais pourtant avouait qu'elles pouvaient exister.

Jusqu'à présent, rien de certain : sur la foi des poëtes et des philosophes on parle vaguement d'îles ou de continents situés dans l'Atlantique, mais personne ne les a visités. Bien plus, on regarde comme inutiles tous les voyages qu'on fera dans cette direction. « Au delà d'Ierne, c'est-à-dire l'Irlande,

(1) *Eschyle*, Prométhée enchaîné; Conseils à Io.

(2) *Hésiode*, Théog., 274-276. — *Pindare*, Fragments des Thrènes, II, éd. Bœckh.

(3) *Lucien*, trad. Talbot, I, 380-417.

(4) *Porphyre*, Vie de Pythagore, édit. Didot, p. 89.

(5) *Aristote*, De mundo, III; Didot, III, p. 629.

(6) *Strabon*, I, 3-2. Πεπίστευκε δὲ καὶ περὶ τῶν ἔξω Ἡρακλείων στηλῶν πολλοῖς μυθώδεσι, Κέρνην τε νῆσον καὶ ἄλλους τόπους ὀνομάζων τοιαῦτα μηδαμοῦ νυνὶ δεικνυμένους.

se trouvent peut-être d'autres îles, écrit Strabon, mais il n'y a pas grand intérêt à les chercher, car les hypothèses suffisent à la science..... Ajoutons qu'au point de vue politique, il n'y aurait également aucun avantage à connaître ces contrées lointaines avec leurs habitants, surtout si ce sont des îles qui, faute de communications faciles, ne peuvent rien pour nous, soit en bien, soit en mal (1). »

Ainsi donc, ignorance ou indifférence : pourtant les communications n'étaient ni si rares ni si difficiles que veut bien le faire entendre Strabon. Lui-même (2) nous apprend que des navigateurs se risquaient au delà des colonnes d'Hercule : ils étaient bien obligés de rebrousser chemin, mais au moins avaient-ils fait quelques pas en avant et donné l'exemple. Il est probable que sur leurs traces s'aventuraient de hardis matelots, ainsi que le firent les Portugais du xv^e^ siècle, et, de la sorte, peu à peu s'étendirent et se précisèrent les connaissances géographiques.

Deux groupes d'îles particulièrement paraissent avoir été visités par les Grecs et les Romains ; ils les nommaient les Fortunées et les Hespérides.

Lorsque Sertorius (3), fuyant la domination de Sylla jusqu'aux extrémités de l'Espagne, arriva à Gadès, il y rencontra des pirates, qui venaient d'arriver de deux îles situées dans l'Atlantique, à dix milles stades environ de Gadès, et qui lui en vantèrent beaucoup le sol fertile et le climat admirable. Ces pirates devaient être Espagnols : écrasés par les envahisseurs de leur pays, et disposés, par leur caractère, à tout supporter, sauf la privation de leur indépendance, les Espagnols étaient alors, plus que tout autre peuple, habitués aux lointaines expéditions. Séduit par leurs récits enthousiastes,

(1) *Strabon*, II, 5-8, trad. Tardieu, I, 188.
(2) Id., I, 2-26.
(3) *Plutarque*, Vie de Sertorius, VIII, Didot, p. 682. — *Salluste*, édit. Gehrlach, 1852, p. 196.

espérant trouver au milieu de l'Océan la liberté et le repos qui lui manquaient en Europe, le général romain eut un instant la pensée de s'embarquer pour ces îles mystérieuses, mais il ne put décider ses matelots à le suivre.

Après lui ces îles furent mieux connues. Les Grecs les avaient nommées Bienheureuses, les Latins les désignèrent sous l'appellation de Fortunées; c'est à elles qu'Horace faisait allusion dans ses *Epodes* (1) :

> **Nos manet Oceanus circum vagus : arva, beata**
> **Petamus arva, divites et insulas,**
> **Reddit ubi Cererem tellus inarata quotannis, etc.**

C'est d'elles encore dont parle Pline en racontant (2), d'après Statius Sebosus, qu'à 750 milles à l'ouest de Gadès, on trouvait successivement Junonia, Fluvialia, Capraria, Planaria et Convallis. Le roi de Numidie Juba (3), qui avait établi des teintureries de pourpre sur les îles voisines de la côte des Autololes (4), s'était informé lui aussi des îles Fortunées, mais il leur donnait des noms différents, Ombrios, Junonia, Capraria, Nivaria et Canaria; il avait sur leurs productions et leur climat les renseignements les plus étendus. Ptolémée (5) en énumérait six qui se succédaient du nord au nord dans l'ordre suivant : Ninguaria, Canaria, Capraria, Fluvialia, Junonia, Aprositos. Ces îles étaient donc connues, et des communications régulières existaient entre elles et le continent. Jadis même elles furent habitées. Le roi Juba racontait qu'on y trouvait fréquemment des traces d'habitations humaines (6). Le nom de Canaria qui a survécu, le

(1) *Horace*, Epod., XVI, 41.
(2) *Pline*, H. N., IV, 31-32.
(3) Id.
(4) Les Bissagots sur la côte de Sénégambie ?
(5) *Ptolémée*, éd. Bertius, p. 126; IV, 6.
(6) *Pline*, H. N., IV, 32.

nombre des îles, la distance qui les sépare du continent, tout donc nous porte à croire que les anciens ont réellement connu l'archipel des Canaries. Nous serons moins affirmatifs pour un autre groupe d'îles dont le nom se rencontre fréquemment chez les auteurs anciens, les Hespérides.

Le nom d'Hespérie désigna d'abord tous les pays du couchant. En Europe il passa promptement de l'Italie à l'Espagne. L'Hespérie d'Afrique, elle aussi, changea de place : Jadis c'était la grande oasis où se perdit l'armée de Cambyse (1); plus tard nous la retrouvons au midi de la Cyrénaïque (2). Le périple d'Hannon (3) la reporte sur les bords de l'Océan, près du fleuve Lixus, dans ce pays où Hercule alla cueillir les pommes d'or. Lorsque enfin le Samien Colœos, sans se laisser effrayer par les contes d'Hésiode sur les Gorgones, sans craindre la rivalité des Phéniciens, franchit les colonnes d'Hercule, et prend possession de l'Atlantique au nom de ses compatriotes (4), l'Hespérie recule une dernière fois : elle quitte le continent et se refugie dans les îles.

On a donné différents noms à ces îles, Gorgades, Hespérides, Atlantides ; mais les renseignements sont si confus et tellement contradictoires, les récits des voyageurs si tronqués, si défigurés par des dépositions ignorantes ou des mensonges intéressés (5), qu'il est impossible d'établir la concordance de cet archipel avec les îles du Cap-Vert, de Madère ou tel autre groupe de l'Atlantique. Il demeure seulement prouvé que les anciens connaissaient vaguement, dans la direction de l'ouest, d'autres îles que les Fortunées.

Nous savons déjà que les Cassitérides, c'est-à-dire les Açores, étaient fréquentées par les Phéniciens. Or les Açores ne sont pas plus éloignées des Canaries que les Canaries du continent;

(1) *Hérodote*, III, 26.
(2) *Strabon*, XVII.
(3) *Pline*, H. N., VI. — *D'Avezac*, Iles de l'Afrique, 11.
(4) *Hérodote*, IV, 152. — *Hésiode*, Théog., 274-276.
(5) *D'Avezac*, op. cit., p. 13.

et elles sont plus rapprochées de l'Amérique que de l'Europe. Sans aucun doute des relations s'étaient établies entre les habitants de ces divers archipels, et comme ils occupent une position intermédiaire entre le nouveau et l'ancien continent, les voyages de leurs habitants en Amérique sont fort vraisemblables (1). Ils ne sont malheureusement pas plus certains que la curieuse traversée d'Euphémos de Carie, dont Pausanias a conservé le souvenir.

III. Voyage d'Euphemos de Carie.

Euphemos de Carie (2) s'était embarqué pour aller en Italie. Il fut écarté de sa route par les vents, et emporté dans la mer extérieure. Il y trouva de nombreuses îles, les unes désertes, les autres peuplées d'hommes sauvages. Ces hommes étaient roux. Ils avaient des queues presque aussi longues que celles des chevaux. Ils coururent sur les vaisseaux, et les matelots, pour s'en débarrasser, leur abandonnèrent une femme barbare. Le souvenir des satyres de la fable fit donner à ces îles le nom de Satyrides. Dès lors on ne les retrouva plus, à moins qu'on ne pense que ces Hespérides, que Statius Sebosus (3) mit quarante jours à atteindre, en partant des îles Gorgones, ne soient les mêmes que les Satyrides d'Euphemos, c'est-à-dire les Antilles.

L'exactitude et la bonne foi de Pausanias sont universellement reconnues. Il a donc réellement entendu raconter ce voyage. A nous d'examiner si Euphemos s'est avancé jusqu'aux Antilles. Les habitants des Satyrides sont roux,

(1) *Laët*, 136. « Quum Terceira medio quasi itinere jaceat inter Hispaniam et Americam, non video cur non tam facile e Terceira ad Americam quam ab Hispania ad Terceiram potuerit navigari. »

(2) *Pausanias*, I, 23; Didot, 32.

(3) *Pline*, H., N., VI, 31.

comme le sont les Américains et comme l'étaient particulièrement les Caraïbes des Antilles ; leurs instincts bestiaux se sont perpétués jusqu'à nos jours chez les indigènes. Quant à la queue des Satyrides, il est fort possible que les matelots d'Euphemos aient été trompés, ainsi qu'il arrive aux voyageurs qui se contentent d'un examen superficiel, et qu'ils aient pris pour un appendice naturel ce qui n'était qu'un ornement ; car un des missionnaires qui purent encore étudier les mœurs des Caraïbes, le Père Lafitau (1) dit expressément qu'avant d'aller au combat ils s'ornent de queues postiches enlevées à des animaux. C'est encore aujourd'hui la coutume des Indiens du Far-West (2). Il se peut donc que le Carien Euphemos ait découvert une des Antilles ; mais son retour eût été tout aussi extraordinaire que son arrivée : si donc nous ne considérons point cette relation comme fabuleuse, au moins devons-nous nous en servir avec prudence, et, dans tous les cas, reconnaître que cette découverte fut isolée et resta stérile.

IV. Voyage des Indiens de Metellus Celer.

Un autre voyage, plus étrange encore, est cependant mieux prouvé : Cornelius Nepos (3) raconte que Metellus Celer, étant proconsul en Gaule, reçut en présent d'un roi des Boïens quelques Indiens, arrachés par la tempête à leurs

(1) *Lafitau*, op. cit., I, 29.

(2) *Tour du monde*, nos 432-433-434-435.

(3) *Pomponius Mela*, III, 5-8. Testem rei Q. Metellum Celerem adjicit (C. Nepos), eumque retulisse commemorat. Cum Galliæ proconsule præesset, Indos quosdam a rege Boiorum dono sibi datos ; unde in eas terras devenissent requirendo cognosse, vi tempestatum ex Indicis æquoribus abreptos, emensosque quæ intererant tandem in Germaniæ littora exiisse.

rivages et entraînés jusqu'en Germanie. Pline (1) rapporte le même fait, en termes à peu près identiques, sauf qu'il nomme le roi des Suèves au lieu du roi des Boïens. Ce qui ressort de ce double témoignage, c'est que, peu après la conquête de la Gaule par les Romains, des Indiens étaient venus par mer sur les côtes de la Germanie. Au temps de Mela et de Pline on croyait encore que la Caspienne communiquait directement avec l'Océan septentrional et la Baltique. La traversée de ces Indiens s'expliquait alors naturellement par la circumnavigation de l'Asie boréale. Cette supposition, plaisamment émise par Rabelais (2), fut accommodée aux découvertes géographiques, et reprise par Huet (3), qui prétend que ces Indiens sont parvenus en Germanie par l'Océan, la Caspienne et le Palus-Méotide. Mais un pareil trajet est aussi fabuleux que l'itinéraire des Argonautes. Pelloutier (4) soutenait que c'étaient des Africains, mais sans alléguer de preuves sérieuses. Vossius (5) enfin pensait que c'étaient des Bretons. Mais on aurait reconnu leur langage, et d'ailleurs les communications devaient être trop fréquentes entre la Germanie et la Grande-Bretagne, pour que l'arrivée sur les côtes germaines de marins bretons fût considérée et enregistrée comme un fait extraordinaire.

Reste une dernière hypothèse : Pourquoi ces Indiens ne seraient-ils pas des Américains du Labrador ou de Terre-Neuve, des pêcheurs surpris par la tempête et jetés au large ? De tels événements sont plus fréquents qu'on le supposerait au premier abord. Bembo (6), dans son histoire de Venise,

(1) *Pline*, H. N., II, 67. Idem Nepos de septentrionali circuitu tradit Q. Metello Celeri, L. Afranii in consulatu collegæ, sed tum Galliæ proconsuli, Indos a rege Suevorum dono datos qui ex India, commercii causa, navigantes, tempestatibus essent in Germaniam abrepti.

(2) *Rabelais*, édit. Jannet, t. IV, p. 33.

(3) *Huet*, Histoire du commerce des anciens, p. 358.

(4) *Pelloutier*, Mémoires de l'Académie de Berlin, 1745.

(5) *Vossius*, Commentaire sur Méla.

(6) *Horn*, p. 14, citant *Bembo*, Hist. Venet., VII, p. 257, éd. 1718. Navis

raconte qu'en 1508 un vaisseau français rencontra non loin des côtes d'Angleterre un bateau rempli d'indigènes américains. L'un d'entre eux fut même conduit vers le roi Louis XII. En 1738, quelques Indiens occupés à la pêche aux îles Juan-Fernandez, se dégoûtèrent de leur genre de vie, et, avec un simple canot, sans provisions, sans agrès, abordèrent à Valparaiso (1). Les résidants européens de Yokohama connaissent tous l'interprète Joseph Hico, qui fut entraîné avec son frêle esquif par le grand courant équatorial qui baigne les côtes méridionales du Japon, en décrivant une courbe de quelques milliers de kilomètres sur la Californie, et porté à San-Francisco (2). Il n'est donc pas impossible que le vent ait jeté à la côte européenne des pêcheurs américains. La distance n'est pas tellement grande, ainsi que nous l'avons montré (3), qu'elle n'ait pu être franchie en quelques jours. Aussi bien cette conjecture est si vraisemblable qu'elle avait frappé les premiers historiens de la conquête du XVI^e^ siècle. Qui sait, dit Gomara (4), si les Indiens de Metellus Celer n'étaient point des Américains du Labrador ? « Indos, ajoute Wytfliet (5), non ex ultimis Orientis et Occidentis partibus, uti quibusdam visum est, sed ex hoc Laboratoris et Estotilandiæ aut vicinis terris venisse constanter teneo, mecumque sentiet quicumque climatis rationem expenderit. » L'un et l'autre font de plus remarquer qu'en 1160, sous le règne de Frédéric Barberousse,

---

Gallica, dum in Oceano iter non longe a Britannia faceret, naviculam ex mediis abscissis viminibus arborumque libro solido contectis ædificatam cepit; in qua homines erant septem mediocri statura, colore subobscuro, lato et patente vultu..... eorum sermo intelligi non poterat : ex iis sex mortem obierunt, unus adolescens in Aulercos, ubi rex erat, vivus est perductus.

(1) *De Ulloa*, cité par *Court de Gébelin*, Monde primitif, VIII, 534.

(2) *Aimé Humbert*, Voyage au Japon; Tour du monde, VII, p. 35. — *Brasseur de Bourbourg*; Popol Vuh, p. XLI.

(3) 2^e^ partie, 1^re^ section, § 1.

(4) *Gomara*, fol. VII.

(5) *Wytfliet*, Descriptionis Ptolemaïcæ augmentum.

d'autres Indiens abordèrent encore le continent de la Germanie ; mais les documents qu'ils allèguent ne sont pas authentiques (1).

Il paraîtrait même, mais cette conjecture paraît bien hasardée, que nous aurions encore le portrait de l'un de ces Indiens. Il existe en effet au musée du Louvre une tête en bronze antique, vigoureusement moulée, dans laquelle M. Egger (2) croit reconnaître un des Indiens de Nepos. Mais cette histoire eût eu un tout autre retentissement, et d'autres écrivains que Mela ou Pline en eussent parlé, si la réputation de ces Indiens se fût étendue au point qu'on gravât sur le bronze l'empreinte de leurs traits.

Ainsi donc, voyage d'Europe en Amérique avec Euphemos, ou d'Amérique en Europe avec les Indiens de Celer, rien de certain ; si ce n'est pourtant la continuité de ce mouvement qui entraînait les esprits vers la même direction, et la perpétuité des traditions relatives à l'existence d'un ou de plusieurs autres mondes.

V. La prophétie de Sénèque.

C'est peut-être à ce singulier pressentiment, qui devait se conserver jusqu'au xv^e^ siècle, plus encore qu'à des voyages authentiques, à des relations vraies, qu'il faut attribuer la fameuse prophétie de Sénèque (3), tant remarquée par Colomb, et citée après lui par Pierre Martyr, Oviedo, Herrera, et tous les historiens de l'Amérique :

---

(1) *Æneas Sylvius*, Op. geog. et hist. de mundo, II, 8 : « Nos apud Othonem legimus sub imperatoribus Teutonicis Indicam navem et negotiatores Indos in Germanico littore fuisse deprehensos. »

(2) *Egger*, cité par Brasseur de Bourbourg, Popol Vuh, p. L.

(3) *Sénèque*, Médée, II, 371, éd. Bipontine, p. 281.

Venient annis sæcula seris
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat tellus,
Typhisque novos detegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule.

« Un temps viendra dans la suite des siècles où l'Océan brisera les liens dont il enserre le monde; la terre immense à tous sera ouverte, Typhis dévoilera de nouveaux mondes, et Thulé ne sera plus la dernière terre. »

Faudrait-il ne voir dans cette prophétie que l'expression poétique de la théorie des hémisphères inconnus; c'est l'opinion soutenue par M. Vivien de Saint-Martin (1). Mais il y a dans ces vers un tel cachet de précision ; ils annoncent si bien les futures découvertes, qu'on serait plutôt tenté de croire avec Leibnitz (2) que Sénèque a réellement annoncé la découverte de l'Amérique. L'enflure même et la majesté du style contribuent à donner à ce morceau une couleur prophétique dont aurait été complètement dénuée une simple hypothèse géographique. Ortelius (3), rappelant que Sénèque était Espagnol, pensait que, de préférence à tout autre, il pouvait ainsi pressentir et annoncer le nouveau continent. Mais l'idée de cette découverte flottait alors confusément dans tous les esprits. On s'occupait beaucoup de lointains voyages. Les centurions de Néron tâchaient de découvrir les sources du Nil (4). L'intérieur de l'Afrique s'ouvrait aux ardentes investigations de Cornelius Balbus (5), et le roi

(1) *Vivien de Saint-Martin*, Année géographique, 1867, p. 296.

(2) *Leibnitz*, éd. de Genève, 1768, t. VI, p. 317, Opera philologica, CLX : « Sénèque, dans la Médée, a prédit la découverte de l'Amérique. »

(3) *Ortelius*, 3e volume, du Theatrum mundi, édit. Hondius,

(4) *Sénèque*, Questions natur., VI, 8, 3. Ego quidem centuriones duos, quos Nero Cæsar, ut aliarum virtutum ita veritatis amantissimus, ad investigandum Nili caput miserat, audivi narrantes. — *Pline*, H. N., VI, 29.

(5) *Pline*, H. N., V, 5.

Juba (1), dépouillant les rares ouvrages carthaginois qui avaient survécu, écrivait ses Commentaires sur l'Afrique. La carte de l'empire (2), dressée par ordre d'Agrippa, avait besoin de nombreuses corrections, depuis que les légions, dans leurs courses victorieuses, avaient parcouru la Germanie et la Grande-Bretagne. Est-il besoin de supposer, comme le fit Gronovius (3), que Sénèque voyagea beaucoup, et devint un des plus savants géographes de son temps? A certaines époques tout le monde s'occupe de voyages : ainsi, quand Henri de Viseu s'établissait à Sagres, et lançait à la découverte ses hardis pilotes, l'Europe tout entière s'intéressait à leurs travaux. Lorsque eurent lieu les grandes découvertes du XVI^e^ siècle, lorsque Cook et Bougainville, deux cents ans plus tard, appelèrent l'attention sur l'Océanie, une véritable fièvre de curiosité s'empara de tous les esprits. De même, au premier siècle de l'ère chrétienne, quand les Romains, maîtres de l'univers connu, se hasardèrent dans les pays inexplorés, prédomina un semblable désir d'augmenter les connaissances géographiques. Sénèque, par sa fortune, sa réputation, sa position auprès de l'empereur, était plus que personne à même d'être des premiers et des mieux renseignés. De plus, il était un des savants les plus érudits de l'époque : les vieilles traditions grecques et phéniciennes se confondirent dans son esprit avec les données nouvelles, et c'est ainsi que, mêlant les formules inexactes de la science antique avec les tâtonnements encore obscurs des récentes découvertes, il dut composer sa fameuse prédiction.

Le grand bruit qui se fit autour de cette prédiction, dès que les faits en eurent confirmé l'authenticité, engagea un Portugais à commettre une supercherie archéologique, dont Orte-

(1) *Ammien Marcellin*, XXII, 15.
(2) *Pline*, H. N., III, 3.
(3) *Matthiæ*, édit. de Médée, en 1828.

lius a conservé le souvenir (1). En 1508, il fit graver sur un marbre de méchants vers, auxquels il affecta de donner une forme archaïque et un sens énigmatique. Puis il enterra le marbre, et quand il le supposa assez détérioré par l'humidité, il feignit de le découvrir, et le montra à des curieux enthousiastes comme une inscription sibylline; elle l'était en effet pour la difficulté de l'explication :

Volventur saxa litteris et ordine rectis,
Cum videas, Occidens, Orientis opes.
Ganges, Indus, Tigris, erit mirabile visu,
Moras commutabit suas uterque sibi.

Mais ce jargon emphatique éveilla les soupçons d'un savant juriconsulte, César Orlando, qui n'eut pas de peine à découvrir la fraude, et, dès lors, la prétendue inscription sibylline fut oubliée.

Aussi bien la prophétie de Sénèque pouvait induire un antiquaire déterminé à la tentation d'en fabriquer une semblable, puisque, tout récemment, le 4 juillet 1866, le congrès des Etats-Unis de Colombie, réuni à Bogata (2), en déclarant qu'il acceptait le don fait par le général président Mosquera, d'une statue de C. Colomb, a décidé que cette statue serait érigée à Colon, dans l'isthme de Panama, et que le piédestal porterait sur une de ses faces la prédiction de Sénèque. Il est difficile, à la fois, de rendre un plus bel hommage à celui qui retrouva l'Amérique, et de mieux reconnaître la profonde impression laissée dans son esprit par les vers du tragique latin.

Les Grecs et les Romains ont donc pressenti plutôt que découvert l'Amérique : car les voyages tels que celui d'Euphemos, ne prouvent rien à cause de leur isolement; et les

(1) *Ortelius*, cité par *Humboldt*, Géog. amér., I, 166.
(2) *Vivien de Saint-Martin*, Année géographique, 1867, p. 295.

connaissances géographiques de l'antiquité, bien que souvent elles nous frappent par leur apparente précision, ne peuvent être et ne sont que des notions théoriques.

VI. Prétendus voyages des Grecs et des Romains en Amérique.

On a cependant cru retrouver en Amérique des traces certaines du séjour des Grecs et des Romains. Il paraîtrait (1) qu'un laboureur déterra aux environs de Montevideo une pierre tumulaire qui portait : « Sous le règne d'Alexandre, fils de Philippe, roi de Macédoine, dans la soixante-cinquième olympiade, Ptolemaios. » Ainsi donc un Grec, du nom de Ptolemaios, aurait été jeté par la tempête ou conduit par un autre motif que nous ignorons, sur la côte d'Amérique, à l'embouchure de la Plata, et ses compagnons auraient érigé en son honneur le monument dont une seule pierre a été conservée. Que d'invraisemblances accumulées ! Remarquons tout d'abord que les inscriptions de ce genre sont toujours trop convaincantes : de même qu'on n'a conservé dans les chants basques que des chants relatifs aux défaites d'Octave et de Roland, c'est-à-dire aux événements les plus glorieux dont l'Eskuara fut le théâtre, ainsi, c'est au temps d'Alexandre, c'est-à-dire de celui de tous les Grecs qui a laissé le plus grand nom, et dont on connaît en effet les projets de voyage et de circumnavigation, que ce monument fut construit ; et il fut construit en l'honneur d'un Ptolemaios, c'est-à-dire d'un Grec qui porte le même nom que la grande famille qui relevait alors l'Egypte par la sagesse de son administration. Alexandre, le conquérant de l'Asie, le vulgarisateur des idées helléniques à travers tout l'ancien continent, et Ptolémée,

(1) Journal de l'instruction publique, juin 1853.

peut-être un parent du meilleur lieutenant d'Alexandre, certes les deux noms sont habilement choisis pour augmenter l'effet. Rien ne manque à l'inscription, pas même la date exacte : mais justement la précision de ces détails doit nous inspirer des doutes ; et d'ailleurs combien ne devons-nous pas nous défier de ces paysans qui trouvent à point nommé un débris antique sous le soc de leur charrue, et des savants qui, par un hasard inexplicable, se présentent toujours à temps pour apprécier la valeur du monument, et empêcher l'ignorant de le détruire ! Ces découvertes rappellent celles qu'au temps passé ne manquaient point de faire les ouvriers, quand un souverain étranger ou quelque Anglais de distinction visitait les ruines de Pompéï.

Que prouve d'ailleurs un monument unique, et qui a vu ce monument ? Quel est le musée qui renferme l'inscription de Montevideo, ou tout au moins sa reproduction ? Les inventeurs anonymes de la supercherie ont si bien compris la nécessité de ne point avoir un témoignage unique de la présence des Grecs en Amérique, qu'ils en ont bien vite trouvé de nouveaux : à tel point que pendant quelque temps le serpent de mer et les inscriptions découvertes sur les rives de la Plata par le Père Martinez ont défrayé les faits divers de maint journal.

En effet, on ne s'est pas arrêté en si beau chemin. Bientôt on trouvera des armes de guerre avec des inscriptions grecques, des paniers avec ornementations grecques. Bien plus : « on a découvert (1) dans les fouilles exécutées aux environs de Panama un vase en terre cuite, contenant un nombre considérable de monnaies romaines en bronze, frappées dans les IIIe et IVe siècles de notre ère. On pourrait toutefois supposer, à défaut d'autre preuve positive des communications entre les anciens Romains et l'Amérique méridionale, que ces monnaies avaient été enfouies par quelque numismate ou

(1) Id., id., *Marcel de Serres*, op. cit. note 72, p. 321.

archéologue espagnol, qui habitait l'ancienne ville de Panama, lorsque celle-ci a été saccagée et détruite en 1670 par le boucanier irlandais Morgan. »

En pareille occasion, pourquoi trouve-t-on toujours du bronze ou de l'argent, jamais de l'or? Il est rare pourtant que l'on thésaurise de la monnaie de billon. Si donc un Romain du IVe siècle est venu en Amérique, il a dû prendre avec lui de l'or plutôt que de l'argent ou du cuivre. Le vase où était renfermée cette monnaie, qu'est-il devenu ? On sait aujourd'hui déterminer l'âge exact de tous les objets en argile. Comment donc a-t-on sacrifié si légèrement une preuve décisive à l'appui de la thèse qu'on voulait soutenir ? Quant au prétendu archéologue que la crainte du boucanier Morgan aurait engagé à enfouir son trésor, il n'a pas plus existé que le Romain du IVe siècle. Celui-là seul a vécu qui eut la prudence de ne confier à la terre que des monnaies de peu de valeur, et la chance inespérée de les trouver au moment favorable.

Ce n'est point la première fois (1) que pareil fait se produisit. Aux premiers temps de la découverte espagnole, on trouva aussi dans une mine américaine une pièce de monnaie à l'effigie d'Auguste. L'archevêque de Cosenza, Johannes Rufus, l'envoya au souverain Pontife; mais, ainsi que le remarque malignement Ortelius (2), elle n'avait été perdue que par celui qui la retrouva. Que prouvent, en effet, dix, quinze, vingt pièces de monnaie antiques ? C'est seulement quand on en trouve un grand nombre, et en différents endroits, qu'il est conforme aux règles de la critique historique de conclure

(1) *Horn*, 13. « Romanos in Americam venisse Marinæus Siculus putabat argumento nummi antiqui effigiem Augusti repræsentantis, et in Americæ fodina reperti; quem summo pontifici Johannes Rufus archiepiscopus Consentinus misit : sed nummum illum vel suppositum fuisse vel ab Hispanis illatum et casu amissum putat. — *Sanson* (Description générale de l'Amérique) reprit cette fable.

(2) *Ortelius*, 3e volume du Theatrum mundi, éd. Hondius.

à la réalité de certains rapports entre le pays où l'on trouve la monnaie et le pays où elle est fabriquée : d'autant plus qu'en pareil cas ce ne sont point les monnaies seules, mais aussi les monuments, les usages, la langue qui attestent le séjour et l'établissement d'un peuple.

Or, nous avons déjà vu que les prétendus monuments grecs étaient apocryphes ; on ne s'est pas encore avisé d'établir une identité entre les coutumes américaines et les usages grecs ou romains; quant à la langue, les analogies qu'on s'est efforcé de découvrir sont tellement arbitraires, qu'on peut les considérer comme non avenues.

Ainsi Court de Gébelin (1) rapproche la racine γή, terre, des mots virginiens, okké, okkéit, okkekonit, okketanganisch, okkekoutu qui signifient terre, monde, champ, jardin, pays; la racine νίπτω, νίφας, pleuvoir, neige, du virginien nippe, qui signifie eau. Molina (2) rapproche aussi du chilien neuf mots grecs; Horn (3) enfin trouve de la ressemblance entre le virginien ome et le latin homo, entre les mots brésiliens anga, ara, patia, hi, aya qui signifient âme, air, poitrine, pied, désert, et les mots latins correspondants, anima, aer, pectus, pes, avia; entre les mots péruviens pucla, mannaty, gœnali, tonimeron, qui signifient pugilat, mamelle, genoux, tonnerre, et les mots latins correspondants pugilatus, mammœ, genua, tonitru, etc. Bradford (4) cite aussi quelques mots analogues. Libre à eux d'admettre ces bizarreries : mais nous n'en conclurons pas moins, avec de Rivero (5), que pour un mot étranger analogue par le sens et par le son avec un autre mot américain, on trouve neuf mille termes américains pour lesquels aucune analogie n'existe. Il en est donc des preuves philologiques du séjour des Grecs et des Romains

(1) *Court de Gébelin*, Monde primitif, VIII, 515.
(2) Cité par *de Castelnau*, op. cit., IV, 266.
(3) *Horn*, op. cit., p. 32.
(4) *Bradfort*, American antiquities.
(5) *De Rivero*, op. cit., t. XIV, p. 221.

en Amérique, comme des preuves empruntées aux monuments et aux monnaies, c'est-à-dire qu'elles n'ont jamais eu de réalité que dans l'imagination et la bonne volonté de ceux qui les ont mises en circulation.

Si nous résumons cette période, nous arriverons aux conclusions suivantes. La notion d'une terre transatlantique ne se perdit jamais. Peut-être les Juifs, et sûrement les Phéniciens, ont possédé à cet égard mieux que de vagues renseignements. Quant aux Grecs et aux Romains, si leurs voyages en Amérique sont controuvés, au moins ont-ils toujours conservé le souvenir et le pressentiment de cette terre nouvelle qu'il était donné à une autre époque de retrouver définitivement.

DEUXIÈME SECTION.

MOYEN AGE.

CHAPITRE PREMIER.

POSSIBILITÉ DES RAPPORTS ENTRE L'AMÉRIQUE ET L'ANCIEN MONDE AU MOYEN AGE.

I. Dangers et difficultés de la navigation au moyen âge.

Nous entrons dans une période nouvelle, pendant laquelle s'arrêtent pour quelque temps les progrès de la science géographique. Après les grandes guerres qui suivirent l'invasion des Barbares, quand l'esprit de séparation et d'isolement succéda à l'antique union, chaque peuple concentra désormais son activité dans ses propres frontières. On renonça à peu près complètement aux relations extérieures, et, par suite, au commerce, à la navigation et aux découvertes.

Les Vandales, il est vrai, eurent une flotte imposante : mais ce n'étaient que des pirates. Les Angles et les Saxons ne savaient, avec leurs barques légères, que courir d'une rive à

l'autre, piller une ville, ou remonter un fleuve. Goths de l'est ou de l'ouest, Lombards, Francs n'eurent pas d'autre marine. Les successeurs dégénérés des Césars romains pouvaient à peine garantir Constantinople des attaques de ses ennemis. Charlemagne, dont le génie prévoyant ne négligeait aucun détail, ouvrit bien des relations avec les pays alors connus; mais, après lui, tout disparaît, et de son œuvre gigantesque il ne reste que d'impuissants débris. Ce n'est que plus tard que les républiques italiennes du midi, les pêcheurs norvégiens et danois au nord, se lancèrent de nouveau dans d'aventureux voyages; mais, pendant cinq siècles, faute de marine, les connaissances géographiques diminuèrent au lieu de s'étendre, et parfois de regrettables erreurs seront commises. Il semble qu'effrayés par les ténèbres qui s'épaississent, épouvantés par les opinions étranges et contradictoires qui se pressent autour d'eux, les hommes aient oublié la terre. Ils se croient enfermés dans une immense tombe, dont la trompette du dernier jour pourra seule soulever la lourde pierre.

Aussi, sauf de rares exceptions (1), nous ne trouvons plus au moyen âge de monument géographique original. Ou bien on se contente de copier ou de traduire à peu près textuellement un ouvrage ancien, ainsi que le fera par exemple Nicéphore Blemmydas (2), dont la Géographie synoptique n'est que la paraphrase prosaïque de Denys le Périégete; ou bien, au fond de quelque cloître isolé, on réunira, sans la moindre critique, comme l'anonyme de Ravenne (3), des fragments empruntés à divers auteurs, et rédigés avec tant d'ineptie qu'on ignore même l'époque géographique qu'a voulu décrire ce

(1) *Dicuil*, De mensura orbis terræ; *Constantin Porphyrogénète*, Traité de l'administration de l'empire; *Adam de Bréme*, De situ Daniæ; *Alfred le Grand*, Relations d'Other et de Wulfstan, insérées dans la traduction de Paul Orose; *Benjamin de Tudèle*, etc.

(2) *Nicéphore Blemmydas*, du mont Athos, + 1259.

(3) *Anonyme de Ravenne*, apprécié par Daunou, Histoire de la géographie, § 3.

compilateur. Ce ne sont pas seulement les enfants et les paysans (1) de la première croisade qui s'imaginent que Jérusalem est tout près d'eux : un abbé de Cluny (2), prié par le comte Bourcard, de fonder un abbaye de son ordre à Saint-Maur-des-Fossés, n'osera pas se rendre à cette invitation ; car les environs de Paris lui semblaient trop éloignés de son couvent. Guillaume (3), abbé de Saint-Bénigne de Dijon, donnera la même excuse au duc de Normandie qui le pressait d'aller fonder un monastère dans ses Etats. Les Normands établis en Neustrie (4) oublièrent bientôt la position de leur ancienne patrie. En 1095, les moines de Saint-Martin de Tournay cherchèrent, sans y parvenir, à découvrir l'abbaye de Ferrières (5). A une époque plus avancée, les représentants les mieux autorisés de la science commettront eux-mêmes de lourdes bévues. Ainsi Vincent de Beauvais (6), ne connaîtra pas la Baltique, et son contemporain, Albert-le-Grand, la prendra pour un simple golfe.

A cette ignorance générale, à cette confusion des notions géographiques, se joignait une autre cause qui augmentait encore le nombre des erreurs. Le clergé, en qui résidait alors toute la science, avait conçu d'étranges systèmes sur la position et la forme de la terre. Eminents par leurs vertus, mais peu familiarisés avec la science, les prêtres imposaient leurs idées préconçues à des populations d'ailleurs trop ignorantes pour les discuter. Lactance (7) déclarait monstrueuses les opinions relatives à la sphéricité de la terre ou à son habitabilité. « Y a-t-il quelqu'un, dit-il, d'assez extravagant pour se per-

---

(1) *Guillaume de Nogent*, II, 6.
(2) *Sprengel*, Histoires des découvertes, § 28.
(3) Bollandistes, 1er janvier.
(4) Guillaume de Jumiéges, I, 2.
(5) *Spicilegium d'Achery*, II, 90, Narrat. restaur. abbat. S. Martin Tornac.
(6) *Daunou*, Histoire de la géographie, § 3.
(7) *Lactance*, Instit. div., III, 24.

suader qu'il y ait des hommes dont les pieds soient en haut et la tête en bas, que tout ce qui est couché en ce pays soit suspendu là-bas; que les herbes et les arbres y croissent en descendant, et que la grêle et la pluie y tombent en montant? Faut-il s'étonner que l'on ait mis les jardins suspendus de Babylone au nombre des merveilles de la nature, puisque les philosophes suspendent aussi des champs, des mers, des villes et des montagnes? » De même, saint Augustin (1) démontrait « qu'il n'y a pas de raison de croire à cette fabuleuse hypothèse d'hommes qui, foulant cette partie opposée de la terre, où le soleil se lève quand il se couche pour nous, opposent leurs pieds aux nôtres. Cette opinion ne se fonde sur aucune notion historique... Mais fût-il démontré que le monde et la terre ont la forme sphérique, il serait trop absurde de prétendre qu'après avoir franchi l'immensité de l'Océan, quelques hommes aient pu, hardis navigateurs, passer de cette partie du monde en l'autre, pour y implanter un rameau détaché de la famille du premier homme. » Telle est encore l'opinion de saint Justin, de saint Basile (2), de saint Grégoire de Nazianze (3), de saint Ambroise (4), de saint Jean Chrysostome, de saint Césarée, de Procope de Gaza, de Severianus de Gabala et de Diodore de Tarse. Mais l'exposé le plus complet de la doctrine de l'époque est la topographie (5) chrétienne de Cosmas Indicopleustes : ce voyageur égyptien revient naïvement aux traditions anciennes, et non seulement il nie la rotondité de la terre, en s'appuyant sur toute espèce de raisons tirées d'une physique passablement étrange, mais encore (6) « si nous passons aux antipodes, dit-il, nous verrons aussitôt

(1) *Saint-Augustin*, Cité de Dieu, XVI, 9.
(2) *Saint-Basile* ad Psal. XLVII, 2, p. 201.
(3) Lettre 27.
(4) Tous cités par *Letronne*, Opinions cosmographiques des Pères de l'Eglise. Revue des Deux-Mondes du 15 mars 1834, p. 604.
(5) *Edouard Charton*, Voyageurs anciens et modernes, t. II, p. 1 sqq.
(6) Id., p. 6.

combien sont ridicules ces contes de bonne femme. Si les pieds d'un homme sont opposés aux pieds d'un de ses semblables, que ce soit dans la terre, l'eau, l'air, le feu ou tout autre corps, comment tous deux peuvent-ils rester debout, et comment l'un ou l'autre peut-il vivre avec la tête en bas? C'est là certainement une hypothèse absurde. Et quand il vient à pleuvoir, comment dire que la pluie tombe sur les deux? Elle tombe bien sur l'un, mais sur l'autre ne monte-t-elle pas plutôt? etc. (1) » Ces raisonnements enfantins de Cosmas sont à la hauteur de sa cosmogonie. Il prétend démontrer que le tabernacle de Moïse est la véritable image du monde, que la terre est carrée et renfermée avec le soleil, la lune et les autres astres dans une cage oblongue, dont la partie (2) supérieure forme un double ciel.

On avait aussi conservé au moyen âge les préjugés antiques sur la zone torride. Dès le v^e^ siècle, Orose (3), Philostorge, Moïse de Khoren, se prononçaient en faveur de la théorie de l'inhabitabilité de la zone torride. Au vi^e^ siècle, Jean Philoponus (4), grammairien d'Alexandrie, écrivait : « Quelques personnes ont soupçonné, en se conformant à une tradition absurde, que l'Océan atlantique va se réunir dans la partie australe avec la mer Erythrée, ce qui est évidemment faux, car il faudrait que l'Océan se prolongeât tout au travers de la Libye et dans la zone torride même, où il est impossible que des hommes puissent naviguer, à cause de la chaleur brûlante

(1) De même l'encyclopédiste Isidore de Séville (Orig. IX, 2) : « Jam vero his, qui antipodæ dicuntur, eo quod contrarii esse vestigiis nostris putantur, ut, quasi sub terris positi, adversa pedibus nostris calcant vestigia, nulla ratione credendum est : quia nec soliditas patitur, nec centrum terræ. »

(2) Cette opinion se perpétua : au temps de Philippe-Auguste, Alain de Lille, dans son Anticlaudianus, sera le seul à soutenir que la terre n'est pas carrée, mais ronde. *F. Denis*, Monde enchanté, p. 23.

(3) *Santarem*, Cosmographie et Cartographie du moyen âge, I, q. 310.

(4) *Jean Philoponus*, De creatione mundi, V. 153, cité par Letronne. Journal des savants, 1831, p. 547.

qui y règne. » Cette erreur, les savants les plus autorisés l'acceptaient et la propageaient dans leurs écrits ; aussi nous la retrouvons dans Grégoire de Tours et Bède-le-Vénérable (1). Le manuscrit 4860 de la bibliothèque impériale donne trois cartes insérées à la suite du *Liber rotarum sancti Isidori*, et qui, toutes les trois, prouvent que l'on ne croyait pas qu'il fût possible de pénétrer dans la zone torride. Au XII^e^ siècle, Honoré d'Autun, l'abbesse Herrade de Landsberg et Hugues Metellus (2) renouvellent ces vieilles théories. Au milieu du siècle suivant, malgré le progrès des connaissances nautiques, Nicéphore Blemmydes affirmera que la chaleur de la zone torride est un obstacle insurmontable pour la navigation (3). Vincent de Beauvais lui-même partageait cette erreur, et, avec lui pensaient les chefs de l'Eglise ou les représentants les plus autorisés de la science (4), Sacro Bosco, Cecco d'Ascoli, Pierre d'Albanc, etc. Au XIV^e^ siècle, enfin, fidèles à l'antique tradition, Brunetto Latini et son illustre élève le Dante, Ranulfe de Hygeden (5), Nicolas Oresme, Bartolomeus Anglicus, Mandeville et Boccace croient encore que les chaleurs excessives empêchent de connaître une partie de l'univers.

Quelques hommes sans doute se rencontraient qui répugnaient à accepter comme articles de foi ces affirmations sans fondement. Mais ils étaient forcés ds s'y conformer sous les peines les plus graves. Eusèbe de Césarée (6), s'étant hasardé, dans son Commentaire sur les Psaumes, à dire que la terre était ronde, il se repentit bientôt de sa témérité, et revint à l'opinion commune. Photius (7), analysant les ouvrages de Cosmas

(1) *Santarem*, op. cit., I, 13, 24.
(2) Id., p. 50, 69.
(3) *Letronne*, ut supra, p. 19, 20.
(4) *Santarem*, id., I, 76, 78, 108.
(5) Id., I, 83, 101, 137, 139, 141, 147.
(6) Collectio nova Patrum, I, p. 460 : « Cujus in finibus antipodes fabulosæ habitare creduntur. » Comment. in Hesaiam.
(7) *Photius*, Bibliot., ed. Bekk., VII, col. 2, liv. XIV.

et de Diodore de Tarse, laisse voir qu'il ne partage pas leurs erreurs; mais de combien de précautions n'use-t-il pas pour envelopper une aussi téméraire pensée ! Virgile, évêque de Salzbourg, au VIII[e] siècle, fut moins prudent. Il exposa publiquement la théorie des antipodes, et fut dénoncé par son rival de gloire et d'éloquence, Boniface. Le Pape Zacharie, à qui fut déférée la cause, adressa alors au duc de Bavière, Odilon (741), un bref d'excommunication contre Virgile et ceux qui partageaient ses doctrines (1). L'évêque dut rétracter ses opinions et les rejeta sur un certain Virgile d'Arles, favori de Childebert II, et mort en 624. Nouveau Galilée, il se sentit incapable de résister à la plus grande force du temps, et se résigna à une rétractation (2). Ces opinions étranges persistèrent jusqu'au XV[e] siècle, car les moines de Salamanque et d'Alcala opposaient encore à Colomb des considérations analogues sur les antipodes et la zone torride.

Absence de marine, disparition ou tout au moins confusion des connaissances géographiques, enfin scrupules de théologie, toutes ces raisons s'opposaient à ce que les marins du moyen âge s'aventurassent hors des mers connues. Plus que jamais l'Océan (3) était l'asile des monstres, de l'odontotyrannus, assez gros pour avaler un éléphant entier, du serpent de mer qui se dressait du sein des flots, semblable au mât d'un vaisseau de ligne, et poussait des sifflements lugubres comme les plaintes de la tempête. C'est là que le barca saisissait et engloutissait navires et matelots; là surtout que le kraken, en respirant au soleil, étreignait de ses bras multiples les impru-

(1) *Berger de Xivrey*, Traditions tératologiques, p. 186-188, citant un ouvrage anonyme intitulé : Nouvelles remarques sur Virgile, Homère, et le prétendu style poétique de l'Ecriture sainte, 1710, in-12.

(2) *Brasseur de Bourbourg* (Popol Vuh, LXXIV) prétend, mais sans donner ses autorités, qu'il alla se justifier à Rome, et prouva que les Irlandais communiquaient habituellement avec un monde transatlantique.

(3) *Berger de Xivrey*, op. cit., p. 124, 268, 286.

dents qui n'avaient pas su fuir à temps. Cosmas exprime naïvement cette terreur que faisait éprouver la vue de l'Océan (1) : « Les matelots et les passagers les plus expérimentés disaient que nous approchions de l'Océan, et tous criaient au pilote : Retourne à gauche vers le golfe, de peur qu'emportés par le courant dans l'Océan, nous ne périssions ; car l'Océan, en entrant dans le golfe, soulevait de vastes flots, et la vague nous entraînait vers la pleine mer. C'était là un spectacle pénible, et qui nous glaçait de frayeur (2). »

II. Exposé des divers motifs qui rendaient possibles les communications entre l'Amérique et notre continent au moyen âge.

Pourtant, au moyen âge comme dans l'antiquité, malgré tous ces motifs d'immobilité, les marins ne manquaient pas. La nécessité pour les uns, le goût des aventures pour les autres, le hasard pour ceux-ci, la cupidité pour ceux-là, étaient autant de causes qui poussaient dans l'Océan de hardis matelots, et, directement ou non, contribuaient à agrandir le champ des connaissances géographiques.

Les vaillantes populations qui, sur les côtes de l'Océan, se livraient à la grande pêche, s'aventuraient parfois si loin, ou bien étaient poussées par la tempête à de telles distances, que parfois elles découvraient des îles ou des continents nouveaux. Ce sont les pêcheurs de baleine, dont les courses extraordinaires méritent surtout notre attention. La baleine aime les

(1) *Cosmas*, éd. Charton, p. 12.

(2) De nos jours ce même spectacle rendit fou un nègre makololo, nommé Sékouebou, que Livingstone ramenait avec lui du centre de l'Afrique. Lorsqu'il vit l'Océan pour la première fois, il perdit la tête et se jeta dans les flots. (Tour du monde, n° 317.)

eaux profondes et la haute mer ; rarement elle se hasarde jusqu'en vue des côtes. Attirés par l'espoir d'une si riche proie, les pêcheurs mettaient à la mer leurs frêles canots, et les dirigeaient vers cette montagne vivante, qui fuyait devant eux. Entraînés au large et comme enivrés par le danger, ils oubliaient la distance, et passaient sans s'en douter d'une île à l'autre. Ainsi, sans doute, furent découvertes les îles jetées entre la Scandinavie, la Grande-Bretagne et le Groënland ; ainsi le Groënland lui-même et peut-être l'Amérique.

Les pêcheurs ne furent pas les seuls, au moyen âge, qui contribuèrent à étendre les notions géographiques. Tous ces peuples du Nord qui se firent pirates, entassés qu'ils étaient dans un pays glacial où ils ne pouvaient donner carrière à leur activité dévorante, cherchèrent, eux aussi, sur l'Océan de grandes aventures. Ils voulaient échanger la famine contre l'abondance, les ennuis d'une vie monotone contre les émotions sans cesse renaissantes de la nouveauté, l'obscurité contre la gloire. Au moment où les autres peuples de l'Europe avaient à peine quelques navires, les pirates du Nord prenaient pour ainsi dire possession de l'Océan et des terres nouvelles qu'il cachait dans ses mystérieux lointains.

Au reste, ce n'était pas seulement le besoin ou le plaisir qui lançait alors dans l'Océan barques de pêcheurs ou flotilles de pirates. De tout temps ce fut comme un instinct de l'humanité de rêver au delà de l'horizon. L'enfant voudrait savoir ce que lui cachent les montagnes qui bornent sa vue ; il cherche à deviner la terre inconnue, dont il soupçonne l'existence, au delà de la ligne bleue formée par la mer. De même les grossiers pirates du moyen âge oubliaient parfois ou la baleine qu'ils poursuivaient, ou la riche cité qu'ils comptaient piller. Ils se laissaient aller à la pente des rêveries si douces à tous les peuples primitifs ; ils se demandaient si peut-être, au delà de l'horizon, n'existaient pas des îles et des continents. Ces conjectures étaient pour la plupart sans consistance, mais

une idée qui simplement a traversé l'esprit, suffit souvent à mettre sur la voie d'importantes inventions. Aussi devons-nous ranger ces désirs inconscients, tout aussi bien que les les courses des pêcheurs et des pirates, au nombre des principales causes qui amenèrent les grandes découvertes du XVI^e^ siècle.

Un autre mobile, plus puissant encore, ce fut l'ardeur religieuse (1). Mûs par une force étrange, obéissant à un esprit de propagande dont ils ne se rendaient peut-être pas compte, les missionnaires chrétiens montaient sur leurs vaisseaux, ou marchaient droit devant eux; se fiant au hasard qui les conduisait où Dieu avait décidé qu'ils iraient, et, dans leurs courses hardies, initiaient à la civilisation des peuples jusqu'alors inconnus.

Malgré tous les motifs qui poussaient vers l'Océan pêcheurs, pirates et prêtres, le moyen âge, longtemps encore, ne présente que de confuses traditions. Jusqu'au X^e^ siècle, nous ne rencontrons que des légendes chrétiennes, dont il nous faudra suivre la fortune, et nous n'aurons à exposer que les prétentions plus ou moins fondées de certains peuples à la découverte de l'Amérique.

---

(1) *Bacon* (op. maj., p. 190) le remarque avec raison : « Cognitio locorum mundi valde necessaria est reipublicæ fidelium et conversioni infidelium... qui loca mundi ignorat nescit non solum quo vadat, sed quo tendat, et ideo, sive pro conversione infidelium proficiscatur, aut pro aliis Ecclesiæ negotiis, necesse est ut sciat ritus et conditiones omnium nationum. » Avant Boniface connaissait-on la Germanie, avant Anschaire les pays du Nord, avant Rubruquis et Plan Carpin l'Asie centrale? Livingstone n'est-il pas, lui aussi, un missionnaire? Quelles indications précieuses pour la géographie fournissent encore les Lettres édifiantes, ou les Annales de la Propagation de la foi!

CHAPITRE II.

LES LÉGENDES CHRÉTIENNES.

I. Le Paradis terrestre.

Les voyages cessent au moyen âge, mais les traditions persistent : seulement elles se transforment. Jadis on cherchait à l'Occident la terre des Bienheureux, les îles Fortunées, le dernier asile de Saturne : lorsque le christianisme eut partout remplacé les vieilles religions, ce fut le paradis terrestre qui occupa les imaginations, le paradis dont les pères de l'Eglise voulurent fixer la position, et toujours, soit simple hasard, soit mystérieuse prescience, leurs spéculations se dirigèrent de préférence au delà de l'Océan (1).

Les Esséniens croyaient que les justes allaient jouir de la félicité parfaite dans des lieux de repos situés au milieu de l'Océan (2). Saint Clément de Rome pensait qu'au delà de l'Océan existent d'immenses terres parmi lesquelles on trouve le Paradis (3). Telle était l'opinion de saint Isidore, de saint Ambroise et de Béda (4). Ceux-là même, dont nous citions les théories bizarres relatives à la forme de la terre, ont par-

(1) *D. Calmet*, Commentaires sur la Bible; Dissertation sur le Paradis, t. I, p. 331 sqq.

(2) *Josèphe*, De bello Judaico, II, xi, 8, éd. Didot, II, 99. ... Ἀποφαίνονται τὴν ὑπερ Ὠκεανὸν διαίταν ἀποκεῖσθαι.

(3) *S. Clément*, Collect. Patrum qui tempore Apostolorum vixerunt, 1698, vol. I, p. 158-159, ep. I ad Corinthios.

(4) *Colomb*, Navarette, I, 244.

fois à ce sujet des éclairs de raison qui illuminent leurs œuvres. Ainsi le cosmographe anonyme du VII^e^ siècle, édité par Pertz, n'hésite pas, malgré ses fabuleux récits sur la position du Paradis (1). Isidore de Séville (2) le place dans les îles Fortunées. Cosmas Indicopleustes lui-même n'écrira-t-il pas : « La terre est divisée en deux parties par la mer que l'on nomme Océan (3) : l'une est la partie que nous habitons, et l'autre, au delà de l'Océan, est celle qui se réunit au ciel. C'est dans cette terre qu'habitaient les hommes avant le déluge, c'est là aussi qu'était situé le Paradis. »

A mesure que s'étendront les connaissances géographiques, le paradis terrestre s'éloignera dans un vaporeux lointain, comme ces terres merveilleuses qu'on aperçoit dans les mirages. Il existe sans doute, dira saint Augustin ; mais il est inaccessible aux mortels (4). Il est situé dans l'hémisphère méridional, disent les autres (5), et la zone torride qui en défend l'entrée pourrait bien être le glaive de feu brandi par l'ange. Les eaux du déluge n'ont pu l'atteindre, raconte saint Ephrem (6), car il est situé à une hauteur inaccessible. Tertullien, dans son poëme du *Jugement du Seigneur*, saint Basile dans son *Hexameron*, saint Ambroise dans un traité spécial sur le paradis, en décriront les magnificences. Saint Avitus lui consacrera tout un poëme, et, reprenant les données antiques, le placera bien loin au delà des mers connues (7).

Aujourd'hui ces recherches pieuses, ces naïves conjectures nous laissent indifférents. Mais reportons-nous à ces époques de foi ardente et non raisonnée, et ce charme de mystère,

---

(1) *Maury*, Encyclop. mod., article Paradis.
(2) *Isidore de Séville*, XIV, p. 193.
(3) *Cosmas*, éd. Charton, II, 10.
(4) *W. Irving*, C. Colomb, trad. Defauconpret, t. IV, p. 330.
(5) Durand, Louis Voyella, cités par *Calmet*, op. cit., 331.
(6) Cf. *Syncelle*, p. 14, éd. Paris, cité encore par *Calmet*, op. cit., 333.
(7) *Avitus*, De initio mundi, éd. Sirmond, in-8°. Paris, 1643, V. 523, p. 221.

aujourd'hui disparu, mais alors tout-puissant, se révélera à nous. Serfs courbés sous la glèbe, soldats mourant sous le sabre des musulmans, moines rêveurs et méditatifs, tous alors élevaient leurs pensées vers un monde meilleur qu'ils arrangeaient à leur guise, et ce monde inconnu, ils l'aimaient comme on aime l'espérance.

Longtemps en effet se maintint la croyance à l'existence du paradis dans notre univers. Saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin le décrivaient avec enthousiasme : le premier le plaçait même sous l'équateur, au delà des lieux habités, et c'est la position qui lui est encore assignée dans la fameuse carte catalane de 1375-78 (1). Dante croyait le trouver aux antipodes de Jérusalem (2). Colomb pensait que la vaste masse d'eau qu'il rencontra dans le golfe de Paria sortait de cet immense fleuve du Paradis cité par les Pères de l'Eglise (3). Vespuce (4) partageait cette opinion, Acosta y souscrivait également (5). Assurément cette croyance ne fut pas la source des découvertes postérieures, mais elle contribua à encourager les voyageurs, et nous avons dû la mentionner pour prouver la singulière perpétuité des opinions relatives à un monde transatlantique.

II. Voyage de saint Brandan.

Une autre légende chrétienne, celle de saint Brandan eut aussi une grande célébrité au moyen âge, et tourna l'attention publique vers ces mers, où déjà l'on plaçait le paradis

(1) *Maury*, Encyclopédie nouvelle, art. Paradis.
(2) *Dante*, Purg., IV, 22 ; XXI, 20.
(3) Lettre adressée d'Haïti aux monarques espagnols. *Navarette*, op. cit., I, 258.
(4) *Humboldt*, op. cit., V, 27.
(5) *Acosta*, id., trad. Regnault, p. 69-71.

terrestre. Les merveilleuses aventures de cet Ulysse chrétien, qui, pendant plusieurs années, erre à travers l'Atlantique, et découvre, non sans dangers, des îles et un continent, ont charmé bien des générations. Islandais, Gallois, Anglo-Normands, Anglais, Allemands, Français et Castillans les ont traitées : elles ont été traduites en latin ; peut-être même ont-elles pénétré jusqu'en Orient. Il est donc pour nous indispensable de connaître cette légende, qui dut exercer sur les contemporains une grande influence, et peut-être détermina quelques-uns d'entre eux à imiter l'exemple du saint (1).

Saint Brandan était Irlandais de grande naissance. Il se fit moine, et devint supérieur de l'abbaye de Cluainfert, où trois mille religieux environ lui obéissaient. L'un d'entre eux, Barintus, avait voyagé. Il raconta à Brandan que son filleul Mernoc avait découvert une île délicieuse, nommée Ima, au milieu de l'Océan, et s'y était établi avec quelques compagnons (2). Il l'avait visitée, et un ange leur était apparu en leur annonçant qu'ils découvriraient une *terra repromissionis sanctorum*.

A ce récit l'imagination tout irlandaise de Brandan s'enflamma ; il voulut partir (3), et fit part de ses intentions à quatorze moines, parmi lesquels était un jeune homme, Macutus ou Macluvius, le futur saint Malo (4). Après un jeûne de quarante jours, Brandan et ses compagnons, joyeux, pleins d'espoir, s'embarquent. Ils arrivent d'abord à l'île

---

(1) *A. Jubinal,* Légende latine de saint Brandan avec une traduction inédite en prose et en poésie romane, in-8°. Paris, 1836. Nous citerons de préférence cette version. — Le poëte anglais *Matthew Arnold,* dans ses New Poems, a repris récemment cette fabuleuse histoire. Revue critique, 1808, p. 199.

(2) *Jubinal,* § 1.

(3) Id., § 2.

(4) Les Bollandistes, t. XIV, p. 599, 16 mai, prétendent qu'ils firent un premier voyage au nombre de quatre-vingt-quinze, mais : « Quum navigio lassati quam quærebant insulam, invenire nequirent, peragratis Orcadibus, ceterisque Aquilonensibus insulis, ad patriam redeunt.

d'Alende, et y construisent une barque en cuir, qu'ils chargent de tout ce qui est nécessaire pour une longue navigation.

Pendant douze jours le vent les pousse dans la direction de l'ouest (1), jusqu'à ce qu'ils abordent enfin une grande île, où ils trouvent la table servie, sans que personne se montrât : c'était le démon qui les tentait. Un des moines eut la faiblesse de l'écouter, mais il s'en repentit bientôt et mourut.

Un autre voyage (2) les conduisit dans une île nouvelle où paissaient des brebis plus grosses que des bœufs. Cette fois un homme leur apporta à manger, et se fit bénir par eux quand ils repartirent. Les moines se trouvèrent un jour en vue d'un îlot qui leur parut commode pour y prendre un peu de repos. Seul Brandan resta sur le vaisseau (3). Mais à peine les moines eurent-ils allumé le feu, que la prétendue île commença à se mouvoir. Effrayés, ils regagnent le navire à la nage, et voient bientot leur île disparaître au fond de l'Océan. C'était un poisson monstrueux, une baleine peut-être. Brandan le nommait Jasconius, et prétendait que c'était le plus vieux des poissons de la terre, cherchant toujours, mais en vain, à rejoindre sa tête et sa queue (4).

Les moines (5) furent plus heureux dans un autre voyage.

---

(1) *Jubinal*, §§ 3-4.

(2) Id. § 5.

(3) Le latin de la légende est si naïf qu'on nous saura gré de l'avoir conservé : « Exportaverunt carnes crudas fratres de nave ut illas comederent solo, et pisces quos secum tulerant de alia insula, posueruntque cacabum super ignem; cum autem ministrarent ligna igni, et fervere cœpisset cacabus, cœpit illa insula se movere sicut unda. Fratres vero cucurrerunt ad navem implorantes patrocinium patris sui : pater autem singulos illos per manus intus in navem traxit, relictisque omnibus delatis in insula illa, navem solverunt ut abirent. Porro eadem insula se movit in Oceanum.

(4) En 1520, lettre d'Eric Falkendorf, évêque de Nidros, au pape Léon X. Voulant célébrer la messe autre part que sur un bateau, il débarque sur un îlot, qui s'affaisse quand il a fini le divin sacrifice. — *Landrin*, Monstres marins, p. 31.

(5) *Jubinal*, § 6.

Ils abordèrent une île verdoyante, arrosée par un frais ruisseau qu'ils rencontrèrent. Les arbres étaient couverts d'oiseaux blancs. Brandan, comme plus tard saint François avec les hirondelles, engagea la conversation avec eux. Ils lui apprirent qu'il devait naviguer pendant six ans encore, et six fois revenir célébrer la Pâque dans la même île. Alors ils trouveraient enfin la *terra repromissionis*. Le saint abbé entonne aussitôt le *Te Deum*. Les oiseaux l'accompagnent, et les frères goûtent un délicieux repos de cinquante jours, dans le *Paradisus avium*, au milieu des chants et de l'abondance.

Trois mois entiers (1) les moines errent sur la mer. Ils abordent enfin une île immense, et sont reçus par un vieillard silencieux qui les conduit à un monastère, où vingt-quatre moines observaient depuis longtemps la règle du silence le plus absolu. Ils n'éprouvaient aucun besoin corporel. Ils n'avaient même pas la peine d'allumer les lampes de l'autel, car elles s'illuminaient soudainement. Aussi donnaient-ils leur temps entier à la prière et à la méditation. Brandan aurait bien voulu prolonger son séjour dans l'île merveilleuse; mais le temps de la Pâque approchait, et les frères partirent pour le *Paradisus avium*.

Pendant cinq ans durent ces courses étranges, et, chaque année, à la même époque, une force inconnue les ramène au *Paradisus avium*, mais à travers les aventures les plus extraordinaires. Tantôt un énorme poisson (2) s'avance pour les dévorer, lorsqu'il est attaqué et tué par un autre plus gigantesque encore. Tantôt l'oiseau gripha qui, de sa serre puissante, enlève les vaisseaux, et les laisse retomber sur les rochers où ils se brisent, s'élance contre eux (3), lorsqu'il est tué par un autre oiseau plus redoutable. Aujourd'hui (4) ils arrivent en face d'une île où ils ne peuvent descendre, mais qui est

(1) *Jubinal*, §§ 7 et 8.
(2) Id., § 9.
(3) Id., § 10.
(4) Id., § 9.

remplie par une population pieuse qui chante en leur honneur des cantiques. Demain (1) c'est une île embaumée, dont les suaves émanations raniment leurs forces. La mer phosphorescente les éblouit (2), un volcan gigantesque se dresse devant eux, qui fait au loin bouillonner la mer (3), et remplit l'atmosphère de vapeurs sulfureuses. D'autres îles retentissent sous le marteau des Cyclopes. Judas Iscariote apparaît et leur raconte ses souffrances. Des démons les entourent (4), et les soumettent à mille épreuves. Mais ils y échappent victorieusement, et, après sept années de courses, ils célèbrent une dernière fois la Pâque au *Paradisus avium*. Ils finissent même par trouver la *terra repromissionis*, une fois qu'ils ont traversé la mer d'obscurité qui les entoure (5).

C'est un immense continent, où se rencontrent les productions les plus variées. L'atmosphère y est brillante, la lumière du soleil éternelle. Pendant quarante jours les moines essaient de faire le tour de ce qu'ils prennent pour une île. Mais ils arrivent à l'embouchure d'un fleuve immense qui leur prouve, comme plus tard l'Orénoque à Colomb, que leur île était un continent. Alors apparut un ange qui leur ordonna de partir, en emportant des fruits et des pierres précieuses de cette île, résidence future des saints, quand Dieu aurait converti le monde.

Les moines obéirent. A peine revenu en Irlande, Brandan mourut, mais dans toute la gloire de la sainteté, et sa mort fut annoncée par une vision à saint Colomban (6).

Tel est le récit de l'auteur anonyme du manuscrit que nous

---

(1) *Jubinal*, § 10. Sicut odor domus plenæ malis punicis.

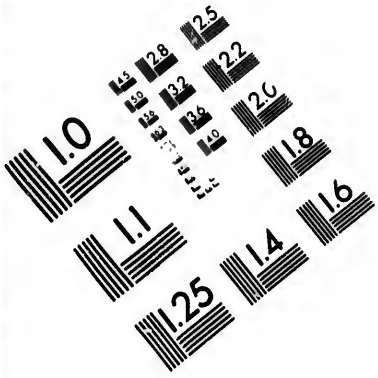
(2) Id., § 10. Invenerunt mare tam clarum ut videre possent ea quæ subtus erant.

(3) Id., § 12.

(4) Id., § 13.

(5) Id., § 15.

(6) Id., § 16. L'Eglise l'a inscrit dans son martyrologe à la date du 16 mai 578.



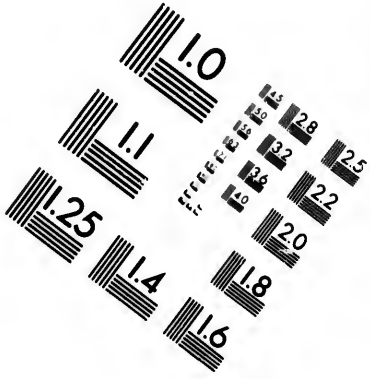
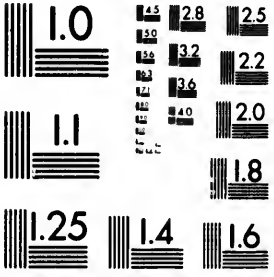
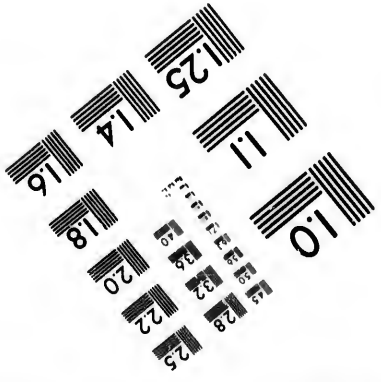


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





analysons. Ce récit n'est point présenté partout de la même façon. Mais les différences n'ont trait qu'à des aventures autrement racontées. Ainsi Brandan aurait prié Dieu, la veille de Pâques, de permettre qu'ils trouvassent une terre pour célébrer la solennité du lendemain. A peine avaient-ils achevé le saint sacrifice que l'île s'abîma dans l'Océan : c était une baleine. Une autre fois ils trouvent le cadavre d'un géant qu'ils ressuscitent et convertissent. Celui-ci, qui peut-être a servi de type à Camoëns pour son *Adamastor*, leur propose de les conduire dans une île défendue par des murs d'or si resplendissants qu'ils brillaient comme du cristal. Puis il prend le câble de leur navire, ainsi que Gulliver le fera pour les vaisseaux ennemis de Lilliput, et se jette à la mer ; mais il meurt dans une tempête.

Ces différences importent peu : ce qui nous surprend davantage, c'est l'analogie que présente cette légende avec les traditions orientales. Reinaud, dans la savante préface de sa traduction d'Aboulféda, montre comment le géographe Edrisi nomme lui aussi l'île des Moutons, celle des Oiseaux et quelques autres. Nous retrouvons encore, bien que défigurée, l'histoire de saint Brandan dans les *Mille et une nuits*. Le fameux Sinbad le marin lui aussi fait sept voyages, il aborde une île où se trouvent d'énormes brebis, El Ghanam, une autre où les oiseaux lui donnent de merveilleux concerts, El Thoyono. L'oiseau Rock, qui l'enlève, ressemble étrangement au gripha de saint Brandan, et l'aventure de la baleine semble traduite de la légende chrétienne (1). N'y a-t-il pas enfin

(1) Qu'on en juge plutôt : « ..... Nous découvrîmes une île charmante, dont le sol semblait couvert d'un tapis de verdure odoriférante. Le capitaine ayant fait carguer les voiles, tous les marchands descendirent du bâtiment, et se mirent à boire, à manger, à se reposer. Tout à coup, l'île éprouve un tremblement et est agitée. Un crieur proclame : « Voyageurs, garde à vous! vite au vaisseau, sinon vous êtes tous per» dus..... l'île sur laquelle vous vous trouvez est un poisson. » Tout le monde gagne le bâtiment..... pour moi je restai sur l'île, qui plongea presque aussitôt. » Trad. *Langlès*.

jusqu'à la *Terra repromisstonis* qui rappelle l'île de l'éternel bonheur des conteurs arabes ?

La légende de Brandan a donc eu nne grande réputation. Mais si cette « odyssée monacale » s'est partout répandue au moyen âge, c'est qu'elle devait avoir un fonds de vérité. Les aventures d'Ulysse n'auraient pas charmé les Grecs, si leur héros n'avait jamais existé ? Il est vrai que le récit des aventures du saint offre de nombreuses invraisemblances. Mais qui voudrait ne prendre aux légendes que ce qu'elles ont de possible, retranchera aussi de l'Odyssée ou de la Jérusalem les merveilles qui les ornent. Les courses, vraies ou fausses, de ces moines prouvent du moins qu'ils n'hésitaient pas à les entreprendre, et peut-être que ces îles qu'ils découvrent, ce grand continent sur lequel ils débarquent, nous cachent, sous le voile de l'allégorie chrétienne, des découvertes réelles. Sans nous attacher à chercher, comme Humboldt (1), quelque analogie entre l'île d'Ima et la terre Cronienne, entre le géant ressuscité Milduin et Saturne emprisonné par son fils, cherchons à dégager le fait historique des ornements qui le dénaturent.

Remarquons d'abord que Brandan et ses compagnons se dirigent toujours vers l'ouest, et qu'ils errent au milieu d'archipels dans lesquels on reconnaîtrait peut-être les Açores, Madère, ou tel autre groupe de ces îles qui sont jetées entre les deux continents. L'une d'entre elles, Ténériffe, est un ancien volcan qui peut-être était en activité lorsque les moines y abordèrent. Enfin la *terra repromissionis* est fort éloignée de leur point de départ, et c'est un grand continent. Il ne faudrait certes point prendre à la lettre les indications des bons moines; mais ce qui semble bien constaté, c'est qu'ils naviguèrent à l'ouest, trouvèrent des îles et peut-être un grand continent. De plus, à plusieurs reprises, ils rencontrent dans ces îles des correligionnaires, et peut-être des compa-

(1) *Humboldt*, Géographie de l'Amérique, II, 165.

triotes, établis à demeure fixe : ce qui indique des voyages antérieurs.

III. L'île de Saint-Brandan.

Mais voyons comment les indications géographiques de cette légende se sont maintenues au moyen âge, et jusqu'à notre époque.

Le nombre est bien petit de ceux qui, au moyen âge, ne crurent pas à l'existence des îles de saint Brandan. Le peuple d'alors acceptait comme véridiques, ainsi que font les enfants, les récits les plus merveilleux. Vincent de Beauvais est à peu près le seul écrivain sérieux qui proteste contre la vérité de ces prétendues découvertes (1). Tous les traités géographiques, toutes les cartes le mentionnent. Honorius d'Autun (2) par exemple, dans son *Imago mundi*, en parle en ces termes : « Il y a dans l'Océan une certaine île agréable et fertile par-dessus toutes les autres, inconnue aux hommes, découverte par quelque hasard, puis cherchée sans qu'on pût la retrouver, et enfin appelée Perdue. C'était, dit-on, celle où vint jadis saint Brandan. » La mappemonde de Jacques de Vitry, l'*Imago mundi* de Robert d'Auxerre en 1265, la mentionnent encore. La carte de Picignano, de 1367, représente même le saint tendant les bras vers les îles qui portent son nom. La carte anconitaine de Weimar, en 1424, la carte génoise de Beccaria en 1435, la mappemonde de Fra Mauro en 1457, enregistrent soigneusement l'île de Saint-Brandan, et toujours dans la direction de l'ouest. Nous la trouvons aussi marquée

(1) *Vincent de Beauvais*, Spec. hist. liv. XXI, § 81 : « Eam peregrinationis historiam, propter apocrypha quædam deliramenta, quæ circa videntur contineri, mendacem existimo. »

(2) *Santarem* op. cit., coq. 113.

sur le globe de Behaim (1) : c'est une grande île occidentale, placée près de l'équateur, avec l'inscription suivante : « L'an 565 après Jésus-Christ, saint Brandan arriva avec son navire dans cette île, où il vit beaucoup de choses merveilleuses, et, après sept ans écoulés, il s'en retourna dans son pays. » Ortelius (2), au XVIe siècle, la plaçait, mais avec des dimensions moindres, près de l'Irlande. Mercator ne l'oubliait pas dans son atlas de 1579. Nous la retrouvons encore en 1704 (3) sur une carte française, et, jusqu'en 1755, Gautier la plaçait à 5° ouest de l'île de Feu (4), sous le 29° de latitude septentrionale.

On désigne aujourd'hui, sous le nom de Brandan ou Saint-Brandan, une île dont la position varie singulièrement, mais qu'on place dans la mer des Indes, tantôt au nord, tantôt au sud ou à l'est des Mascareignes (5).

Une singulière et persistante illusion géographique contribuait à faire croire à son existence. De temps en temps les habitants de Madère croyaient voir cette île, mais sans pouvoir l'aborder : car, au moment où l'on distinguait les contours de la côte, et les moindres détails de la campagne, soudain elle disparaissait, en s'abîmant dans les flots ou dans les vapeurs de la mer. Cette île imaginaire devint même fort célèbre (6). En 1487, un traité fut signé entre la couronne portugaise et le Terceiran Fernando de Ulmo, qui voulait conquérir l'île à ses frais. Même après Colomb, on la cher-

(1) *A. de Humboldt*, Abhandlung über die aeltestes Karten des neuen Continents, und den Namen America. Nüremberg, 1853, in-4°.
(2) *Ortelius*, Atlas, carte 5.
(3) Citée par *W. Irving*, t. IV, p.
(4) *Gauthier*, Atlas.
(5) Cf. Atlas de Monin, 1831; Drioux et Leroy, 1867; Stieler, 1867, cartes générales de l'Afrique.
(6) *D'Avezac*, Iles de l'Afrique, p. 21 sqq.— *W. Irving*, Vie de Christophe Colomb, trad. Defauconpret, 4 vol. in-8°, t. IV, p. 269. — Cf. *Godron*, L'Atlantide et le Sahara, p. 6. — *Biot*, Recherches sur les réfractions extraordinaires, 1810.

chait encore. Lorsque Emmanuel de Portugal, en 1517, abandonna ses prétentions sur les Canaries, il y comprit expressément l'île cachée. En 1526, une expédition partit des Canaries, mais aussi inutile que les précédentes (1). En 1570, lorsque le pilote Pedro Vello affirma qu'il avait débarqué dans cette île, et que même il y avait remarqué des traces de pieds humains, doubles de l'ordinaire, F. de Villalobos voulut encore tenter l'aventure, mais il ne réussit pas davantage. Comme pourtant les apparitions se multipliaient, et que toutes les fois elles étaient constatées par un grand nombre de témoins, une fièvre de curiosité s'emparait des Canariens. En 1604 et 1721, de nouvelles expéditions eurent lieu sans plus de succès.

Si donc cette tradition est fausse, au moins fut-elle persistante. En vain a-t-on essayé de l'expliquer, les uns prétendant que c'était le séjour du roi visigoth Roderik ou du roi portugais Sébastien, les autres en y cherchant le paradis terrestre où Elie (2) et Henoch attendent le dernier jour ; peut-être ne faut-il y voir qu'un phénomène naturel, quelque mirage analogue à la fata Morgana du détroit de Messine ; et cette explication est d'autant plus naturelle que tous les dessins représentent l'île comme allongée du nord au sud, avec deux cîmes inégales, séparées par une dépression qui paraît couverte d'arbres : ce qui rappelle tout à fait l'île de Palma à Madère.

Ainsi donc l'île de Saint-Brandan, telle qu'on l'a dépeinte au moyen âge, ou que les cartographes l'ont représentée, n'est qu'une illusion géographique. Mais la persistance de cette tradition prouve au moins que jamais on ne perdit la notion d'îles ou de continents transatlantiques, jadis découverts, et depuis perdus de vue. Ces îles assurément sont fantastiques,

---

(1) *Vieyra,* Histoire des Canaries, I, 28.

(2) *D. Calmet,* Dissert. sur le patriarche Henoch. Bible commentée, I, p. 354 sqq.

mais, à travers les fictions du moyen âge, ne saisirait-on pas quelques traits informes d'une réalité confuse? Les Irlandais ont dû, dans leurs hardis voyages, découvrir au loin, bien au loin, quelque terre inconnue, et, s'ils ne l'ont pas colonisée ainsi que les Feroë ou l'Islande, ce n'est pas une raison de croire qu'ils ne l'ont pas trouvée. Mais leur activité se tourna d'un autre côté : ils eurent bientôt à lutter contre les envahisseurs étrangers, et dès lors tout fut terminé pour eux. Le souvenir de ces expéditions se conserva pourtant. Les Arabes eux-mêmes les connurent, et j'imagine que Colomb, lorsqu'il préparait son immortel voyage, songea souvent aux merveilleuses courses de Brandan et de ses compagnons.

CHAPITRE III.

LES ILES FANTASTIQUES.

I. L'île des Sept-Cités.

Saint Brandan n'était pas le seul à qui le moyen âge avait dédié quelque contrée imaginaire. Dans les mappemondes d'alors, figurent toujours un grand nombre d'îles semées dans l'Océan. Cela tient non pas seulement au désir des cartographes d'étendre les bornes du monde connu, mais aussi à la nécessité de se conformer aux traditions sacrées. Raban Maur (1) avait déjà fait remarquer que, d'après les Ecritures, les saints persécutés ne seraient pas abandonnés, et il avait désigné comme leur refuge probable ces îles cachées dont parlaient les Livres saints (2). Dès lors il devenait naturel de représenter partout des îles, puisqu'on accordait ainsi les traditions religieuses et les données scientifiques.

Parfois aussi des souvenirs historiques se mêlaient aux légendes sacrées. Ainsi on racontait (3) qu'à l'époque de la conquête de l'Espagne par les Arabes, après la défaite de

---

(1) *Raban Maur*, De universo, XII, 5. cité par *Santarem*, Cosmographie et cartographie du moyen-âge, I, 203. Cf. *saint Prosper*, De vocat. gent., liv. III : « In extremis mundi partibus sunt aliquæ nationes, quibus nondum illuxit gratia Salvatoris, quibus tamen illa mensura generalis auxilii, quæ desuper hominibus est, non negatur. »

(2) Psaume 96 : « Latentur insulæ multæ ; fili hominis, loquere ad habitatores insulæ. »

(3) *Buache*, Mémoires de l'Institut. Paris, 1806.

Xérès la Frontera, et la disparition du roi Roderick, sept évêques, sous la direction de l'un d'entre eux, l'archevêque de Porto, s'embarquèrent suivis de leurs ouailles, et s'abandonnèrent à leur destinée. Après une longue navigation, ils abordèrent une île inconnue, et s'y fixèrent après avoir brûlé leurs vaisseaux.

Cette légende est reprise en termes à peu près indentiques par Martin Behaim (1). « Quand on se reporte, dit-il, à l'année 714 après la naissance du Christ, lorsque toute l'Espagne fut envahie par les mécréants d'Afrique, alors l'île..., nommée Sette Citade, ci-dessus figurée, fut peuplée par un archevêque de Porto en Portugal, avec six autres évêques et des chrétiens, hommes et femmes, lesquels s'étant enfuis d'Espagne sur des vaisseaux, y vinrent avec des bestiaux et leur fortune. »

L'instinct de tous les peuples conquis est en effet de rêver un jour de restauration. Quand les Incas furent détruits par les Espagnols, les Péruviens se racontèrent entre eux que le frère d'Atahualpa s'était enfui vers l'est, et que lui ou ses descendants reviendraient un jour relever l'antique monarchie des fils du Soleil. Les Gallois d'aujourd'hui, s'ils n'étaient pas si attachés au gouvernement anglais, croiraient encore au prochain retour de leur roi national Arthur. Les Irlandais d'Amérique ne sont-ils pas attendus par leurs compatriotes d'Europe comme des libérateurs ? De même en Espagne, où la tradition rapporta qu'un grand nombre de Goths avaient fui pour se soustraire à la domination des Arabes, et n'avaient trouvé de refuge que dans l'île des Sept-Cités.

Cette légende se conserva fidèlement dans les souvenirs populaires ; et même on l'embellit singulièrement. Tous ceux que le hasard y conduisait n'avaient plus le droit d'en sortir (2). C'est du moins ce que racontèrent des marins qui se

(1) Sur la fameuse mappemonde de Nuremberg, qui porte son nom.
(2) *F. Colomb,* Vie de l'amiral, § 8.

présentèrent un jour au prince Henri de Portugal, et lui décrivirent les merveilles de cette île inconnue, où les avait poussés la tempête (1). Le prince les réprimanda vertement pour s'être enfuis sans avoir complété leurs renseignements, et les marins effrayés ne reparurent plus. Néanmoins cette histoire fit du bruit, et les érudits de l'époque identifièrent la prétendue découverte avec l'île carthaginoisie mentionnée par Aristote et par Diodore de Sicile. Dès lors elle prit place sur les cartes sous le nom d'île des Sept-Cités.

Ce nom des Sept-Cités s'est conservé à Saint-Michel, une des Açores. A l'extrémité orientale de cette île est une vallée, ancien cratère semblable à une immense chaudière entourée de montagnes escarpées (2), avec deux petits lacs dans le fond. Cette vallée a environ trois lieues carrées. Le sol en est de lave et de pierre ponce. recouvert d'un humus fertile. Quelques misérables chaumières composent nn hameau qu'on a qualifié du nom de Sept-Cités. Tant de milliers de proscrits n'auraient pu vivre et prospérer dans un espace aussi étroit. Sans doute les tremblements de terre sont fréquents aux Açores, et peuvent avoir détruit la ville et transformé le sol. Mais au moins trouverait-on encore les traces de leurs maisons, et rien de semblable ne se rencontre. Ce n'est donc point aux Açores qu'il faut chercher l'île des Sept-Cités.

Serait-ce en Amérique ? On le croyait au XVI^e^ siècle. Un père franciscain, Marcos de Niza (3), sur la foi de vagues récits, s'enfonçait en 1539 dans l'intérieur du continent, du côté de la Californie, avec l'espoir de trouver, dans une

(1) *Horn* fait allusion à cette aventure, p. 7 : « Anno MCCCCXLVII Portugallus quidam navigans extra fretum Herculeum, adversis ventis in remotam insulam occidentem versus abreptus fuit, et in ea invenit septem civitates, quæ Portugallorum lingua loquebantur, etc. »

(2) *D'Avezac*, Iles de l'Afrique, p. 74. — *Masson*, Transactions philosophiques, LXVIII.

(3) La relation de son voyage se trouve dans la collection *Ternaux-Compans*, vol. IX, p. 256-284. Cf. même vol., p. 1-246. — *Pedro de Castaneda de Magera*. Relation du voyage de Cibola en 1540.

contrée nommée par les indigènes Cibola, les sept cités de la légende. Accompagné de trois franciscains et d'un nègre qui connaissait la contrée, il atteignit des régions inexplorées, et raconta à son retour qu'il avait vu dans le lointain sept villes resplendissantes, dont il avait pris possession au nom du roi d'Espagne (1). Ses récits enthousiastes décidèrent le départ d'une expédition considérable, commandée par un gentilhomme de mérite, F. Vasquez de Coronado (2). Mais la petite armée, après avoir supporté bien des fatigues, arriva au pied d'un rocher aride, sur lequel s'élevait en effet Cibola, mais « c'était un village si peu considérable qu'il y a des fermes de nouvelle Espagne qui ont meilleure apparence (3). »

Le Cibola du XVI^e^ siècle, ce Tombouctou américain, comme l'appelle ingénieusement Humboldt (4), ne réalisa donc pas les rêves des premiers conquérants. On n'y trouva ni sept cités chrétiennes, ni peuple ayant gardé de vieilles traditions. Mais Cibola n'en existait pas moins dans un pays voisin du Rio Gila, non loin des sources du Rio del Norte, et, chose singulière, il comprenait soixante-dix bourgades réparties en sept provinces. Il paraîtrait même qu'aujourd'hui encore, à Zuni, ville principale de l'ancien royaume, se rencontrent des Indiens blancs, les Mandans, à cheveux clairs et châtains. « A leur aspect, écrivait un voyageur contemporain (5), on est tenté de s'écrier : Ce ne sont pas là des Indiens. Il y en a beaucoup parmi eux, dont le teint est aussi clair que celui des sang-mêlés. Parmi les femmes en particulier, plusieurs ont la peau presque blanche, et les yeux gris, bleus ou couleur noisette. »

Ces indications n'offrent rien de précis, et nous ne devons

---

(1) *F. Denis*, Californie (Univers pittoresque), 8.
(2) Collection *Ternaux-Compans*, IX, 349-363.
(3) *Humboldt*, op. cit., II, 204 sqq.
(4) Id.
(5) *Catlin*, Letters and notes an the manners, customs and conditions of the north American Indians, I, 93.

pas oublier que Cibola est le pays des mirages, puisque en 1540 Vasquez de Coronado prit pour des hommes vêtus de blanc et semblables à des religieux de la Merci quelques-uns de ces grands hérons blancs que les Espagnols nomment encore *soldados*, parce que vus de loin et à contre-jour ils ressemblent à des sentinelles (1). Mentionnons encore néanmoins une légende curieuse rapportée par Sahagun, historien sans critique, mais qui eut le mérite d'avoir fidèlement conservé les traditions indigènes : il s'agit de l'origine des Nahuatl (2). « La relation qu'en donnent les anciens, dit-il, est qu'ils vinrent par mer du côté du nord..... On conjecture que ces naturels sortirent de sept grottes, et que ces sept grottes sont les sept navires ou galères dans lesquels abordèrent les premiers colons. »

Ce nombre fatidique de sept peut n'être dû qu'au simple hasard, tout aussi bien que la présence d'une race blanche dans le pays de Cibola : mais nous devions indiquer ces analogies, sans nous permettre pour cela d'établir une concordance absolue entre le Cibola américain et l'île des Sept-Cités chrétiennes.

II. Antilia.

Une autre île que les cartographes du moyen âge mentionnent encore fréquemment, et parfois même confondent avec celle des Sept-Cités, est l'île Antilia. On a beaucoup discuté l'étymologie du mot Antilia. Les uns trouvent un certain rapport entre Antilia et Atlantide (3). D'autres ont cru y

(1) *Humboldt*, op. cit., IV, 243.

(2) *Sahagun*, Hist. de las cosas de Nueva Espana, prol. du liv. I, p. 18.

(3) *D'Avezac*, Iles de l'Afrique, p. 28, cite un document géographique de 1455 portant la désignation suivante : « Ceste isle est appelée isle de Antillis. Platon assure que ceste isle estoit presque aussi grande que

voir une île antérieure, *ante insula*, ce qui serait la traduction latine de l'ἀντιπόρθμος d'Aristote (1). Ceux-ci, enfin, versés dans la connaissance des langues orientales, ont pensé qu'Antilia était le Gezyret-el-Tennyn ou île des Dragons des cosmographes arabes (2). Peu importe : le mot existe, suivons sa fortune à travers les cartes ou les traités géographiques.

Pierre de Médine, écrivain espagnol (3) du XVI^e^ siècle, auteur des *Grandeurs et choses mémorables de l'Espagne,* raconte que, dans un Ptolemée, offert au Pape Urbain VI, qui régna de 1378 à 1389, il remarqua l'île Antilia, qui portait la légende suivante : « Ista insula Antilia, aliquando à Lusitanis est inventa, sed modo quando quæritur, non invenitur, etc. » Mais il est probable qu'il ne s'agit ici que d'une de ces cartes supplémentaires que les cosmographes du XV^e^ et du XVI^e^ siècles ajoutaient aux manuscrits et aux éditions de Ptolémée ; d'autant plus que nul cartographe du XIV^e^ siècle ne mentionne l'Antilia. Ce n'est pas non plus sur la carte dressée par Picignano, en 1367, qu'on peut trouver la première mention de l'Antilia. Car on aurait tort, ainsi que l'a fait Buache, de lire les mots ad ripas Antilliæ ou Atullio sur cette carte (4). La première indication certaine remonte à l'année 1414, époque à laquelle, d'après Behaim, un navire espagnol s'approcha pour la première fois de cette île et la fit connaître à l'Europe (5). On la retrouve sur un Portulan anconitain de 1424, conservé à la bibliothèque grand-ducale de Weymar (6) et aussi sur la carte du Génois Beccaria ou Beclariâ, conservée à la bibliothèque de Parme. La carte du Vénitien Andrea Bianco, dressée en

---

l'Afrique, et il dit que dans ceste mer se voient de grans heurtements des courants qui passoient sur ceste isle sablonneuse, à raison desquels sables la susdite isle s'est presque esfondrée par la volonté de Dieu, et ceste mer est appelée mer de Batture. »

(1) *Aristote,* De mundo, III.
(2) (3) *D'Avezac,* ut supra, p. 27.
(4) *Zurla,* Viaggi Veneziani, t. II, p. 324. — *Humboldt,* op. cit., II, 177.
(5) *De Murr,* trad. H. Jansen, Notice sur M. Behaim.
(6) *D'Avezac,* op. cit., p. 24. — *Humboldt,* id., II, 190.

1436 et publiée par Formaleoni (1), la carte du Génois Bartholomeo Pareto, dressée en 1455, et publiée par Andrès (2), la mappemonde de Fra Mauro, en 1457, et la carte d'Andréa Benincasa, dressée en 1476, mentionnent pareillement l'Antilia. En général, toutes ces cartes lui donnent une forme rectangulaire, et en font un pays à peu près aussi grand que l'Espagne. Les côtes sont décrites avec une grande apparence d'exactitude. Ne retrouvons-nous pas les mêmes détails dans ces terres imaginaires du pôle sud, qu'on décrivit avec tant de soin jusqu'au milieu du XVII^e siècle ?

Le mathématicien florentin Toscanelli (3) connaissait aussi l'île Antilia. Il la désigne dans les lettres adressées au chanoine Martinez et à Ch. Colomb, comme une station intermédiaire sur la route de Lisbonne aux Indes par l'ouest, et en parle comme d'un pays très connu, mais il la confond avec l'île des Sept-Cités. Malheureusement cette carte est perdue, et il est à peu près impossible d'évaluer avec précision les vingt-six espaces dont parlait Toscanelli. M. Behaim (4), dont le globe n'est à ce qu'on croit qu'une copie de la carte de Toscanelli, marquait l'Antilia sous le 330^e degré de longitude orientale. Jusqu'au XVI^e siècle, Ortelius (5) et Mercatori la gardaient encore dans leurs Atlas.

Antilia était donc bien connue des marins du moyen âge. Il nous reste à déterminer sa position. Devons-nous la chercher dans l'archipel des Canaries ? Mais ces îles avaient été visitées dès le XIII^e siècle, vers 1275, par le Génois Lancelot Maloisel; en 1291, par T. Doria et les frères Vivaldi, d'autres Génois. Pétrarque, né en 1304, nous apprend qu'une flotte de guerre génoise avait pénétré aux Canaries, toute une généra-

---

(1) *Formalconi*, Saggio sulla nautica antica dei Veneziani, 1783.
(2) *Andrès*, sur une carte géographique de 1455.
(3) Cf. III^e partie, § 4.
(4) *De Murr*, op. cit.
(5) *Ortelius*, n° 5. — *Mercator*, n° 3.

tion avant lui (1). Au XIVe siècle, cet archipel fut encore ou reconnu ou visité : en 1341 (2), par Angiolino del Tegghia ; en 1360, par deux navires espagnols expédiés par Louis de la Cerda ; en 1377, par le Biscayen Ruys de Avendano ; en 1382, par F. Lopez ; en 1386, par le Castillan d'Ureno ; en 1393, par le sire d'Ureno. L'Atlas catalan de 1367, édité par Buchon, marque ces îles. Enfin, en 1402 (3), lorsque Jean de Béthencourt partit de Normandie avec le dessein bien arrêté d'aller conquérir les Canaries, non seulement il amenait de France des interprètes canariens, mais encore la chronique, rédigée par ses aumôniers, nous apprend que ces îles étaient depuis longtemps fréquentées par les marins. Si donc la première mention authentique d'Antilia est seulement de 1414, ce n'est pas dans les Canaries que nous devons la chercher.

L'archipel de Madère, depuis longtemps connu des Arabes, l'était aussi, dès le XIVe siècle, par les Européens et particulièrement par les Italiens (4). Car toutes les cartes marines de cette époque donnent à ces îles des dénominations italiennes (5). Ce n'est donc point là encore qu'il nous faut chercher l'Antilia.

Les îles du Cap-Vert ont été découvertes à une époque bien plus récente. En 1456, le Vénitien Ca da Mosto et le Génois Antonio Uso di Mare reconnurent les premiers ces îles (6). Mais elles sont peu éloignées de la côte, tandis que toutes les autres représentent l'Antilia au milieu de l'Océan, et ne cessèrent de la représenter en même temps que l'archipel du Cap-Vert.

Où donc trouver cette Antilia fantastique ? Buache (7) se

(1) *D'Avezac*, op. cit., p. 40.
(2) *E. Charton*, Voy. anciens et modernes, t. III, p. 12.
(3) *Jean de Béthencourt*, édité par Charton, ut sup.
(4) *D'Avezac*, p. 116.
(5) Insula di Legname ; Deserte ; Salvatore ; Porto Santo, etc.
(6) *D'Avezac*, p. 27.
(7) *Buache*, Mémoire sur l'Antilia. Mémoires de l'Institut, 1806.

prononce en faveur des Açores, bien que les Açores fussent connues et dessinées dès le milieu du XIVe siècle, si du moins on en croit le Portulan Médicéen de 1351 (1). D'ailleurs, si Antilia eût été Saint-Michel ou toute autre île du groupe açoréen, on aurait cessé de la figurer sur les cartes qui présentent simultanément, ainsi que celles de Bianco ou de Behaim, l'Antilia et l'archipel des Açores.

L'Antilia serait-elle donc l'Amérique? A propos de la carte de Bianco, qui marque deux îles séparées par un détroit, Antilia et la Man Satanaxio, Hassel, géographe allemand, prétend que ces deux îles figurent les deux parties du continent américain, que l'on croyait en effet, aux premiers temps de la découverte, séparées par un détroit (2). Formaleoni n'hésite pas à l'affirmer (3). Mais ces hypothèses ne sont soutenues par aucun argument sérieux. Il est probable qu'inspirés par je ne sais quelles réminiscences antiques, les cartographes du moyen âge confondirent sous ce nom unique d'Antilia les côtes de plusieurs îles récemment découvertes. Ainsi Beccaria, dans sa carte de 14[illegible], appelle Antilia et l'archipel qui l'entoure *insula de novo repte* (*repertæ*). Puis, à mesure que ces îles furent mieux connues, que leur grandeur et leurs contours furent déterminés avec précision, on se contenta d'éloigner dans la direction de l'ouest cette île imaginaire, qui servit désormais à désigner toutes les découvertes incertaines. L'Antilia fut l'Hespérie du moyen âge, qui recula toujours, comme celle de l'antiquité, devant les explorateurs hardis et les voyageurs aventureux.

Antilia disparaîtra en effet des cartes dès que le Nouveau-Monde sera découvert. Si aujourd'hui ce nom s'applique encore à tout un archipel, c'est l'effet d'un pur hasard géo-

(1) *D'Avezac*, p. 36.

(2) *Hassel*, Erdb. des Brittischen und Russ. Amerikas, 1822. — Cf. Allgemeines Geographisch statistiches Handwœrterbuch. Weimar, 1817-1818.

(3) *Formalconi*, ut sup.

graphique. Colomb, Gomara, Acosta, Oviedo et les premiers historiens espagnols ne parlent jamais de l'île Antilia. Les mappemondes, ajoutées suivant l'usage aux éditions de Ptolémée, ne mentionnent pas non plus l'Antilia. « Sur les cartes de Juan de la Cosa et de Ribeiro, il n'y a pas de trace du nom des Antilles. Le recueil italien de toutes les îles du monde, par Benedetto Bordone, ne le connaît pas plus que l'*Isolaria* de Porcaccio, le Ptolémée italien de Magini en 1598, la Cosmographie d'André Thévet, en 1575, et la Description des Indes-Occidentales de l'historiographe Herrera Vermino, en 1615 (1). » Pierre Martyr (2) avait pourtant proposé ce nom dans ses *Oceanica*, et Américic Vespuce, la seule fois qu'il cite Colomb, parle aussi d'Antilia (3). Mais, malgré l'autorité de Pierre Martyr et de Vespuce, ce nom, pendant un siècle, resta totalement inconnu. On ne désigna longtemps les Antilles que sous le nom de Lucayes ou de Caraïbes, ou bien encore de Camercanes (4). A partir du XVI^e^ siècle seulement, la grande célébrité des cartes de Cornelius Wytfliet et d'Ortelius, qui, sans doute, par souvenir d'érudition, avaient fait revivre cette appellation, fixa pour toujours sur les cartes d'Amérique le nom d'Antilles (5).

L'Antilia est donc un mythe géographique : mais on cessa d'y croire beaucoup plus vite qu'on ne l'avait fait pour Saint-Brandan. Seulement, par un singulier hasard, aucune terre ne porte aujourd'hui le nom du saint irlandais, tandis que le magnifique archipel de la mer du Mexique a conservé le nom

(1) *Humboldt*, op. cit., II, 199.

(2) *P. Martyr*, Oceanica, éd. Bâle, 1583, Dec., I, p. 11 : « In Hispaniola Ophiram insulam sese reperisse refert Columbus, sed cosmographicorum tractu diligenter considerato, Antiliæ insulæ sunt illæ et adjacentes aliæ. »

(3) Cosmographiæ introductio, par *Martin Ylacomylus* : « Venimus ad Antigliæ insulam, quam paucis nuper ab annis Christophorus Colombus discooperuit. »

(4) *Humboldt*, op. cit., II, 200.

(5) *Wytfliet*, carte 76. — *Ortelius*, toutes les cartes d'Amérique.

qui ne lui fut définitivement attribué que longtemps après sa découverte. Ce mythe, quelle qu'ait été sa fortune, nous prouve donc, une fois de plus, combien était parfaitement gravée dans les esprits la croyance à l'existence d'îles ou de continents dans l'Atlantique.

Aussi bien, nous avons encore à enregistrer d'autres îles, dont l'existence est tout aussi problématique, mais auxquelles on croyait au moyen âge, avant la découverte officielle du Nouveau-Monde.

III. La Man Satanaxio.

Sur la plupart des anciennes cartes que nous citions tout à l'heure, et tout à côté de l'Antilia, se trouvent en effet, d'ordinaire, trois autres îles. La première, à vingt lieues à l'ouest d'Antilia, et parallèlement à elle, est de forme carrée. Elle a nom Royllo. La seconde est à soixante lieues au nord : on la nomme de la man Satanaxio ou de San Atanagio. La dernière enfin, au nord de la seconde, complète le groupe, et s'appelle Tanmar ou Danmar.

Formaleoni, en consultant, à la bibliothèque Saint-Marc de Venise, l'Atlas d'Andrea Bianco, sur lequel Danse de Villoison venait d'appeler l'attention de l'Europe savante, croyait trouver dans ces îles quelque indication d'une découverte de l'Amérique avant Colomb. Mais les noms étaient si mal écrits, ou les connaissances paléographiques de Formaleoni étaient si médiocres qu'il crut lire pour la seconde de ces îles isola de la man Satanaxio, et le traduisit naturellement par île de la main de Satan.

Devons-nous voir dans cette île un vague reflet de la légende de saint Brandan, ou quelque nouveau conte sur les dangers de l'Océan ? Formaleoni avoue naïvement qu'il a longtemps cherché une explication plausible, qu'il a parcouru

Girava, Appianus (1), et autres écrivains tout aussi inconnus dans l'espoir de trouver l'interprétation de ce nom étrange. Il n'a pas réussi. Le Vénitien Domenico Mauro Negro mentionnait bien dans ses mémoires une île de Mana, qui pouvait être celle de la Man, mais sans autre indication. A force de chercher, Formaleoni découvrit un vieux roman de Christoforo Armeno, intitulé : *Il pellegrinaggio de tre giovani,* dans lequel on parlait d'une certaine contrée de l'Inde, où, tous les jours, une grande main sortait de l'eau, saisissait les hommes et les entraînait dans l'abîme. Or cette main ne peut être que la main de Satan : explication ingénieuse mais peu naturelle; bien qu'à cette époque on plaçât l'enfer dans ces parages. Ainsi, la carte de l'Atlantique, insérée dans le Ramusio (2), place au nord de Terre-Neuve l'île des Diables, dont on voit en effet une légion voltiger à l'entour : Cortereal donnait aussi à une île sur la côte de Labrador le nom d'Isola de los Demonios (3). Ruysch, dans son Atlas de 1507-1508, insère encore vers ces parages une *insula dæmonum.* Néanmoins, comme sur les autres cartes de la même époque, ou bien ce nom manque, ou bien, par exemple sur la carte de Beccaria, comme il est marqué sous le nom de San Atanagio, cette prétendue île de Satan ne serait-elle pas, comme tant d'autres, placée sous l'invocation d'un saint du calendrier ? ce qui d'ailleurs est bien plus conforme aux habitudes des marins de l'époque.

Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas plus fixés sur la position de ces trois îles. Elles disparurent successivement des cartes, même avant l'Antilia, qui du moins a laissé son nom à un immense archipel, tandis que ces îles fantastiques sont rentrées dans l'obscurité dont jamais elles ne seraient sorties,

(1) *Girava,* Geographia ostendens omnes regiones terræ habitabiles. Bâle, 1557, in-f°. — *Appianus*, Astronomicum Cæsareum. Ingolstadt 1540, in-f°.

(2) *Ramusio,* Raccolta, II, 336.

(3) Id., t. III, p. 129. — *Ortelius,* 3e volume du Theatrum mundi.

sans le singulier et très persistant pressentiment des marins et des érudits de l'époque, relativement à l'existence de terres à l'Occident. Un récit quelconque de voyage, même invraisemblable, se répandait-il, quelque marin prenait-il pour une terre la trompeuse apparence d'un nuage à l'horizon, il annonçait au retour sa prétendue découverte. Aussitôt cartographes de se mettre à l'œuvre, et, associant leurs désirs à de confuses notions, de créer quelque terre nouvelle qui ne disparaissait des cartes qu'après des découvertes bien authentiques.

IV. Brasil.

Telle est encore cette île de Bracie, Berzil ou Brasil que les cartes du moyen âge dessinent au milieu de l'Atlantique. Le Portulan Médicéen de 1351, et les cartes de Picignano (1367), Andrea Bianco et Fra Mauro l'enregistrent soigneusement. Le très curieux Atlas manuscrit de la bibliothèque (1) de la Faculté de médecine de Montpellier, composé peu après la découverte du détroit de Magellan (2), marque aussi cette île. De même le Ramusio de 1556. Un siècle et demi après la colonisation des Açores par le Portugal, on continuait à placer une île de Brasil à l'ouest ou au nord-ouest de Corvo. L'Atlas d'Ortelius et celui de Mercator en 1569 marquent encore ce nom (3). L'identité de ce nom avec celui d'une des plus vastes contrées du Nouveau-Monde indiquerait-elle donc quelque mystérieux pressentiment de la découverte du XVI^e^ siècle ? Il en est de Brasil comme d'Antilia. Ces noms se sont appliqués à des terres inconnues avant d'être fixés définitive-

(1) N° 70, in-4° de 22 cartes, appartenant jadis au conseiller au parlement de Dijon, de Clugny, émigré en 1790.

(2) Le détroit s'y trouve en effet marqué, tandis que les côtes du Chili et du Pérou sont encore en blanc.

(3) *Ortelius*, 3e volume.

ment : par le plus curieux de hasards (1), un bois rouge propre à la teinture des laines et des cotons commença par désigner le pays d'où on le tira, Malabar ou Sumatra, puis il s'appliqua à une île récemment découverte où on crut le retrouver, à Terceire, dans les Açores, ensuite à l'île inconnue qui nous occupe, et enfin à la contrée américaine qui l'a conservé. Le souvenir de cette île errante s'est conservé jusqu'à nos jours dans le Brasil Rock que marquent les cartes anglaises (2) et allemandes (3), à quelques degrés à l'ouest de l'extrémité la plus australe de l'Irlande.

V. Maïda. — Isla Verde.

Dans ces mêmes parages, c'est-à-dire entre l'Irlande, Terre-Neuve et les Açores, sont encore marquées deux îles Mayda ou Asmaïdes (4), et Isla Verde : mais elles ne paraissent sur les cartes qu'après la découverte de l'Amérique, et, aujourd'hui, elles sont marquées, sous les noms de Maïda et Green Rock, comme dangers incertains sur les mappemondes modernes (5).

Ainsi donc Saint-Brandan ou Antilia, La Man Satanaxio ou Brasil, voyages réels ou imaginaires, les géographes de l'époque, mêlant d'antiques traditions à des découvertes récentes, ont toujours placé dans la direction de l'ouest ces prétendues contrées. Assurément ce n'est point là l'Amérique; c'est du moins la direction de l'Amérique. Or que signifierait la continuité de ces traditions, si quelque souvenir d'anciennes

---

(1) *Humboldt*, Géograp. amér., II, 214-223. — Cf. *Barros*, Oceanica Decad. I, 5-2.
(2) *Humboldt*, II, 244.
(3) *Stieler*, Handatlas de 1867, carte n° 14.
(4) Ainsi sur l'Atlas catalan de 1367, édité par Buchon.
(5) *Humboldt*, op. cit., II, 245.

traditions ne s'était point perpétué, pour ainsi dire à l'état latent, dans les esprits ? Une grande découverte ne se manifeste pas avec éclat du jour au lendemain. On a prouvé que depuis quelque temps on s'occupait de perfectionner les manuscrits, quand Gutemberg inventa l'imprimerie. La force élastique de la vapeur était déjà connue, lorsque Fulton lança sur l'Hudson son premier paquebot. L'Amérique, elle aussi, avait jadis été trouvée, et on la pressentait en quelque sorte quand elle fut retrouvée par Christophe Colomb.

CHAPITRE IV.

LES TRADITIONS ET LES PRÉTENTIONS NATIONALES.

Les légendes chrétiennes et les voyages fantastiques, que nous avons étudiés jusqu'ici, nous ont prouvé la perpétuité des traditions relatives à l'existence d'un ou de plusieurs mondes transatlantiques : il nous faut maintenant discuter la réalité de diverses prétentions à la découverte de l'Amérique, avant Christophe Colomb, élevées par certains peuples. De ces prétentions, les unes sont absurdes et dénuées de tout fondement, quelques autres au contraire fort vraisemblables.

Lorsque les Espagnols retrouvèrent l'Amérique au XVI^e^ siècle, et que fut discuté le problème de l'origine des indigènes, les opinions les plus contradictoires et parfois les plus singulières furent énoncées. Nous n'avons pas à nous en occuper ici, puisque nous n'étudions pas l'origine des Américains. Néanmoins, comme quelques-uns des systèmes qui furent alors soutenus supposent des voyages ou des relations antérieures entre les habitants des deux mondes, il nous faut les passer en revue afin d'examiner ce qu'ils présentent de sérieux.

I. Voyages des Celtes en Amérique.

Il semble vraiment que, par un sentiment exagéré d'amour-propre national, chaque peuple ait tenu à honneur de faire

découvrir et coloniser l'Amérique par ses compatriotes. Jacques Charron et Abraham Mylius (1) prétendent que les Celtes sont allés en Amérique. Les uns y auraient fondé la ville de Themistitan, les autres, plus tard, celle de Venezuela. Or ce nom de Venezuela ou petite Venise fut donné par les Espagnols qui découvrirent la côte du Maracaïbo, à cause de la ressemblance qu'offraient avec Venise les villages indiens bâtis aussi sur pilotis. Horn, qui nous a fait connaître cette bizarre opinion de Charron, n'a pas grand'peine à la réfuter ; car le principal argument de Charron était que les femmes, en Amérique comme en Gaule, assistaient aux délibérations publiques. Il aurait pu ajouter, sans être plus convaincant, que les Celtes, de même que les Américains, avaient l'horrible coutume de scalper leurs ennemis ; qu'ils faisaient, ainsi qu'eux, passer à certaines époques leurs troupeaux à travers des feux consacrés. Mais ces coutumes se retrouvent chez bien des peuples : on ne peut donc en rien conclure. D'ailleurs les Celtes n'étaient pas marins : ils firent sur le continent toutes leurs conquêtes ; jamais, ou du moins fort rarement, ils ne s'aventuraient sur mer.

II. Voyages des Germains en Amérique.

Les prétentions des Germains ne sont pas mieux fondées. Poussé par un esprit de patriotisme exclusif, Grotius (2) s'évertue à prouver qu'il existe entre ses compatriotes et les Américains des ressemblances telles que, forcément, l'une et l'autre race devaient avoir la même origine. Sans doute les Américains, ainsi que les Germains, passaient leur vie à la

(1) Le premier dans son Histoire universelle, le second dans son Commentaire sur la langue belge. Ils sont tous les deux cités par *Horn*, p. 15-16.

(2) *Grotius*, De origine gentium americanarum. Paris, 1642, in-8°.

chasse; ils comptaient le temps non par jours, mais par nuits; quelques peuplades étaient gouvernées par douze juges, comme le furent longtemps les Goths et les Saxons ; ils plongeaient dans les eaux courantes leurs enfants nouveau-nés ; ils aimaient le jeu avec passion, au point de perdre la liberté ; ils pratiquaient la monogamie ; ils croyaient à l'existence de l'âme : mais ces usages sont ceux de la plupart des peuples sauvages ; ces croyances sont partagées par beaucoup de peuples. Or, si l'on pose en principe absolu que les peuples, dont les mœurs présentent quelque analogie, sont de la même race, pourquoi ne pas établir, par exemple, que les Malais et les nègres du Dahomey sont frères, parce qu'ils marchent également nus ? On ne pourrait s'arrêter dans ces assimilations forcées. Aussi bien la plupart de ces coutumes sont fort naturelles ; si, par hasard, quelques particularités curieuses se rencontrent, ce n'est point une raison pour conclure l'identité de races complètement dissemblables sur tous les autres points.

Laët (1), qui rapporte cette singulière hypothèse de Grotius, la réfute d'autant plus aisément que les raisons du savant hollandais sont parfois bien puériles. Ainsi une peuplade de Floride se nomme les Alavardi : aussitôt Grotius, qui se souvient des Langobardi, avance comme une preuve triomphante de sa thèse que Langobardi et Alavardi sont identiques. Mais, sans parler de ce rapprochement au moins hasardé, a-t-il donc oublié que les Lombards s'étaient justement fait remarquer par leur petit nombre (2), et se peut-il que soudainement ils aient été assez nombreux pour envoyer des colonies jusqu'en Amérique ?

Il faudrait aussi, sur la foi d'un passage de Procope, croire que les Hérules ont découvert le Nouveau-Monde : parce

(1) *Laët*, Notæ ad dissertationem Hugonis Grotii de origine gentium americanarum, etc. Amst., Elzev., 1643, p. 29. — *Horn*, p. 182.

(2) *Tacite*, Germ., 40. Contra Langobardos paucitas nobilitat.

que, en sortant du Danemark, ils auraient abordé l'antique Thulé (1). Mais l'historien byzantin ne devait pas être très au courant de la géographie des pays du Nord. Pour lui, comme pour ses contemporains, Thulé désignait toutes les terres éloignées de l'Occident, et pouvait s'appliquer par conséquent tout aussi bien à l'Irlande ou au Groënland qu'à l'Amérique.

Nous rangerons encore au nombre des singularités ethnographiques la prétendue origine frisonne des Américains (2), rapportée par Horn en ces termes : « Fuerunt qui Peruanos et Chilenses a Frisiis deducerent, quod in Chile passim aquilæ bicipites et crux miraculis fulgens, quod Chile frigus Indis significet. Glaucam quoque principis Chiliensis filiam, ab Hispanis captam, se ex antiquo Frisonis sanguine oriundam dixisse Alfonso de Ercilla refert. » Mais ces prétendues analogies ne reposent sur aucun fondement solide, et ces généalogies fantastiques rappellent les prétentions surannées de tel ou tel parvenu qui prétendrait greffer son nom nouveau sur le tronc d'une race antique. Laissons donc aux faiseurs de systèmes ou de blasons ces ridicules imaginations, et passons aux peuples qui pourraient bien en effet non pas avoir civilisé l'Amérique, mais tout au moins l'avoir visitée, et même y avoir laissé des traces de leur passage et de leur séjour.

III. Voyages des Africains en Amérique.

Les peuplades africaines, en général, n'ont pas d'histoire. On ne peut donc pas raconter leurs voyages en Amérique,

---

(1) *Procope*, éd. Heschelius, 1703, p. 233. De Bello gothico, II, 15.

(2) *Horn*, p. 15 Il cite l'opinion de Pierre Suffridius, de Hamconius et de Crantzius. Nous ne pouvons aussi qu'indiquer un mémoire de *J. Philippe Cassel* (de Brême) : De Frisonum navigatione fortuita in Americam, sæculo XI facta. Magdeburgi, 1741.

d'autant plus que la plupart des populations du littoral paraissent s'être fort peu livrées à la navigation. Néanmoins certains caractères physiques, constatés par les conquérants du XVI^e^ siècle, suppléent au silence de l'histoire.

Gomara (1) rapporte que Balboa, dans son voyage à travers l'Amérique centrale, rencontra des nègres véritables. « Le conquérant, dit-il, entra dans la province de Quareca. Il n'y trouva pas d'or, mais quelques nègres esclaves du seigneur du lieu. Il ajoute qu'ils ressemblaient aux nègres d'Afrique, et pense qu'on n'en a jamais plus vu d'autres en Amérique. » Gumilla (2) constatait aussi leur présence sur les bords de l'Orénoque, au commencement du XVIII^e^ siècle. C'étaient encore des Africains que ces nègres de Saint-Vincent trouvés par les premiers colons en lutte avec les Caraïbes (3), et ces Yamassées de la Floride, au teint presque noir, qui moururent plutôt que de se soumetttre aux lois des Creeks : de même ces Charazanis du Pérou, qui se distinguent des autres tribus voisines avec lesquelles ils évitent de s'allier, et se sont ainsi garantis de tout mélange avec les races blanche ou rouge.

Le type nègre n'était donc pas étranger à l'Amérique, avant l'arrivée des Espagnols. Seulement tout porte à croire que ces peuplades n'abordèrent jamais ce continent dans l'intention de le conquérir ou d'y faire du commerce (4). « Le petit nombre des populations se rattachant à ce type d'une manière plus ou moins accusée, leur position constante non loin des points où les courants marins d'Afrique ou d'Asie rencontrent les rivages américains et y apportent les corps flottants, tout concourt à prouver que la race nègre n'est arrivée sur le continent américain que par hasard et par voie de dissémination

(1) *Gomara*, op. cit., fol. XXIV.
(2) *Gumilla*, ut. sup.
(3) *De Quatrefages*, Hist. nat. de l'homme. Unité de l'espèce humaine, § 8.
(4) Id., Rapport sur les progrès de l'anthropologie, p. 200.

volontaire, avant l'époque où les blancs l'y ont transportée comme esclave. »

Les Africains ne fondèrent donc jamais de grands établissements en Amérique, et, bien que leurs voyages soient réels, on ne peut les démontrer historiquement.

IV. Voyages des Arabes (1).

Au contraire, c'est avec des vues bien arrêtées et des projets nettement conçus que, de ce même continent africain, ou des côtes espagnoles, s'élançaient vers l'ouest ces hardis et vaillants Arabes qui, des bords de la mer Rouge, s'étaient si rapidement avancés jusqu'aux rives du Pacifique et de l'Atlantique. Humboldt (2) fait remarquer avec raison le grand rôle que joua dans l'histoire générale de la civilisation cette race mobile et robuste, ignorante mais non grossière, douée d'une vive imagination et cependant attentive à tous les phénomènes de la nature. Il les considère comme les successeurs des Romains, pour le développement et l'agrandissement du monde. Dans toutes les sciences, et particulièrement en géographie, ils rendirent les plus éminents services. Conquérants, ils font connaître des pays mystérieux; voyageurs et commerçants, ils étudient les ressources de ces pays. Le Coran recommande en effet le commerce et l'industrie comme des occupations agréables à Dieu (3); « aussi l'enthousiasme de la foi nouvelle associa étroitement ce qui semblait s'exclure... Les caravanes voyagèrent sans obstacle au milieu des armées, car le soldat, qui protégeait le marchand, croyait en cela accomplir un devoir non moins sacré que celui d'exterminer sans pitié les infidèles. »

---

(1) *Schérer*, Histoire du commerce, trad. Richelot, I, passim.
(2) *Humboldt*, Cosmos, II, 246-249 sqq.
(3) *Schérer*, Hist. du commerce, trad. Richelot, I, 219.

Le Thibet et une partie de la Chine (1), la Tartarie et une partie de l'Afrique intérieure furent ainsi parcourues et décrites par les Arabes. Du côté de l'Occident, malgré la hardiesse de leurs marins et l'audace de leurs pirates, leurs progrès furent moins rapides. Ils connurent cependant d'une façon certaine les îles Canaries, peut-être les Madères et les Açores. Ils répandirent leur langue et leurs chiffres jusque dans l'extrême nord. On trouve encore de leurs monnaies sur les bords de la Baltique et dans la Laponie (2). Quelques-uns d'entre eux poussèrent même, à ce que prétend la tradition, jusqu'en Amérique.

L'Océan inspirait pourtant aux Arabes une religieuse terreur. Il était pour eux le théâtre des plus effroyables aventures, le séjour des monstres et des mauvais génies. C'est sur l'Océan que Sinbad le Marin, représentant symbolique des négociants arabes du moyen âge, éprouve tous ses malheurs. Edrisi (3) parle de l'Océan comme en aurait parlé le vieil Eschyle, comme Pythéas parle de la mer Glaciale : « Les eaux de cette mer, dit-il, sont épaisses et de couleur sombre. Les vagues s'y élèvent d'une façon effrayante. Sa profondeur est considérable. L'obscurité y règne continuellement, la navigation y est difficile, les vents impétueux, et, du côté de l'occident, les bornes en sont inconnues, etc. » Malgré les dangers que présentait la navigation de la mer ténébreuse, les Arabes

---

(1) Dès les premiers siècles, les kalifes ordonnèrent à leurs généraux de faire décrire les pays soumis. De là tant de glorieux travaux, parmi lesquels on peut citer ceux de *Masoudi Cothbedin*, + 977 (Prairies d'or et mines de pierres précieuses); *Edrisi*, + 1160 (Récréations géographiques); *Ibn Haukal Yakont*, + 1229 (Indicateur des pays par ordre alphabétique); *Zaccaria* (Description des pays et traditions des peuples); *Ibn al Ouardi* (Perle des merveilles); *Aboulféda* (Vraie situation des pays); *El Bakoui* (Merveilles de la toute-puissance sur la terre); *Ibn Batouta*, *Léon l'Africain*, etc., sur cette intéressante question de la géographie arabe. Cf. *Lelewel*, Géog. du moyen-âge, Ier tome, passim.

(2) *Humboldt*, Cosmos, II, 265.

(3) *Edrisi*, trad. Jaubert, 2 vol. in-4°, t. II, p. 356.

ne laissaient pas que de s'y aventurer. Ils croyaient qu'elle était remplie d'un nombre incalculable d'îles, les unes désertes, les autres habitées, celles-ci enfin possédées en propre par des sorciers ou des animaux fantastiques. Edrisi (1) fixait à 27,000 le nombre de ces îles. Ibn-al-Ouardi (2) prétendait qu'elles étaient si nombreuses qu'on ne pouvait les compter. Les plus étranges légendes couraient sur elles. Ici deux pirates avaient été changés en deux rochers. Là, Dzoun-el-Qarnaym, héros dont les exploits présentent avec ceux d'Hercule une singulière analogie, tuait un dragon qui causait d'effroyables ravages, et dressait de gigantesques statues, qui avertissaient les voyageurs de ne pas aller plus loin. Telle île n'était peuplée que par des moutons, telle autre avait pour habitants des êtres à forme humaine, mais à tête d'écureuil. Ces renseignements sont si peu précis, et rappellent tellement les contes dont la princesse Schezerade amusait son irascible époux, qu'on ne saurait déterminer en détail la synonymie géographique de ces îles, d'autant plus que les Arabes ne marquent jamais aucune distance, et, par là, ouvrent la porte à toutes les conjectures.

Une (3) de leurs expéditions cependant paraît, moins que les autres, dénuée des caractères de l'authenticité, bien qu'elle soit encore enveloppée de légendes et pleine de contradictions. Car il semble vraiment que les Arabes, de même race et de même caractère que les Phéniciens, aient pris plaisir à ne rien nous laisser de certain sur ces contrées, où ils retrouvaient leurs traces, de même qu'ils les avaient déjà observées sur toutes les côtes de la Méditerranée et de la mer Rouge.

Avant que (4) les Arabes eussent évacué Lisbonne, et ils en

---

(1) *Edrisi*, id., I, 202; II, 356-433.

(2) *D'Avezac*, Iles de l'Afrique, 15.

(3) *Schérer* (Hist. du commerce, trad. Richelot, I, 271) avance, mais sans le prouver, que cette relation est fausse.

(4) *Edrisi*, II, 26, auquel nous devons la légende des Almagrurins, publia son ouvrage en 1153, et il en parle comme d'un fait déjà ancien.

furent chassés par les chrétiens en 1147, huit d'entre eux, établis dans cette ville, formèrent le projet, comme jadis Brandan et ses compagnons, d'équiper un vaisseau et de partir à la découverte dans la direction de l'ouest (1). « Voici comment la chose se passa. Ils se réunirent au nombre de huit, tous proches parents, et, après avoir construit un vaisseau de transport, ils embarquèrent de l'eau et des vivres en quantité suffisante pour une navigation de plusieurs mois. Ils mirent en mer au premier souffle du vent d'est, et, après avoir navigué pendant onze jours environ, ils parvinrent à une mer dont les ondes épaisses exhalaient une odeur fétide, cachaient de nombreux récifs et n'étaient éclairées que faiblement. Craignant de périr, ils changèrent la direction de leurs voiles et coururent vers le sud durant douze jours. Ils atteignirent enfin l'île des Moutons, ainsi nommée parce que de nombreux troupeaux de moutons y paissaient sans berger et sans personne pour les garder (2). »

La chair de ces moutons était tellement amère qu'ils ne purent en manger. Ils ne gardèrent que leurs peaux, et après une navigation de douze jours, « ils aperçurent enfin une île qui paraissait habitée et cultivée. Ils en approchèrent afin de savoir ce qu'il en était ; mais, peu de temps après, ils furent entourés de barques, faits prisonniers et conduits à une ville située sur le bord de la mer. Ils descendirent ensuite dans une maison où ils virent des hommes de haute stature, de couleur rouge et basanée, portant les cheveux non crépus, et des femmes qui étaient d'une rare beauté. » Un interprète, parlant très bien la langue arabe, ce qui suppose ou des relations suivies ou une expédition antérieure, se présenta à eux, et les conduisit au roi de l'île, qui apprit d'eux le but de leur voyage. Dès qu'il sut qu'ils s'étaient hasardés sur la mer, afin

(1) *Ibn al Ouardi*, cité par d'Avezac, ajoute qu'ils jurèrent de ne pas revenir avant d'avoir pénétré jusqu'à l'extrémité de la mer ténébreuse.

(2) *Edrisi* décrit ailleurs (II, 202) cette même île.

de la mieux connaître et de fixer ses limites, il « sourit et dit à l'interprète : « Explique à ces gens-là que mon père ayant jadis prescrit à quelques-uns de ses esclaves de s'embarquer, ceux-ci parcoururent l'Océan dans toute sa longueur pendant un mois, jusqu'à ce que, la clarté leur ayant manqué, ils furent obligés de renoncer à cette vaine entreprise. » Il paraît que les aventuriers de Lisbonne goûtèrent peu les communications du roi, et voulurent continuer leur voyage. Mais celui-ci leur fit bander les yeux et lier les mains. Après un voyage qu'ils estimèrent à trois jours et à trois nuits, ils furent déposés sur le rivage, où bientôt des Berbères, accourus à leurs cris, leur rendirent la vue et la liberté. Ils apprirent alors qu'ils étaient encore à deux mois de chemin de Lisbonne. « Ils y revinrent assez confus de leur désappointement, et on ne les désigna plus que par l'épithète d'El-Maghrourga ou les Déçus, qui resta depuis à la rue qu'ils habitaient. »

Quelles conclusions tirer de ce récit ? De Guignes, dans sa traduction des extraits d'Ibn-al-Ouardi, prétend que ces hommes à la face rouge et aux cheveux lisses sont les Peaux-Rouges et que les Maghrurins sont parvenus aux côtes occidentales de l'Amérique. Mais il est dit expressément que ces hommes rouges habitent une île, et que, pendant un mois, ils ont exploré la mer sans trouver de continent. Ils n'étaient donc pas en Amérique, à moins qu'on ne veuille supposer qu'ils se soient embarqués sur la côte occidentale et se soient lancés dans le Pacifique; mais rien n'autorise une semblable supposition.

Il est plus naturel d'admettre avec Tychsen (1) et Malte-Brun (2) que les Maghrurins étaient parvenus à quelque archipel, aux Açores ou au Cap-Vert. Sans doute ces îles

(1) Neue oriental und exegetische bibliotech, t. VIII, p. 54, cité par *Humboldt*, Géog. amér., II, 139.

(2) *Malte-Brun*, éd. 1840, t. I, p. 196.

étaient inhabitées quand les Portugais les retrouvèrent; mais la population primitive, précisément de race rouge, aux cheveux lisses, les Guanches, pourrait bien être celle que rencontrèrent encore les navigateurs arabes.

Humboldt (1) pense que les Maghrurins ne sont allés qu'aux Canaries. Mais cet archipel était parfaitement connu des Arabes, et désigné sous le nom de Khaledat. Il est vrai que les renseignements des géographes arabes sur ces îles sont tellement confus qu'il se peut que les Maghrurins aient cru découvrir les Canaries, lorsqu'ils les retrouvaient seulement, tant les communications étaient rares entre cet archipel et les côtes du Maroc ou de l'Espagne.

D'Avezac est d'avis que l'île des Moutons (2), à douze journées est de Lisbonne, puis à douze journées sud, ne peut être que l'île de Legname des Portulans néo-latins, plus tard appelée Madeira, et dont le nom italianisé présente en effet une singulière analogie avec la dénomination arabe El-Aghnam. Aujourd'hui, on n'y trouve plus (3) de moutons, mais des chèvres dont effectivement la chair est rendue amère par une plante, le coqueret, qu'elles broutent quelquefois. Quant à l'autre île, il ne se prononce pas, mais ce ne peut être l'Amérique. Car non seulement Edrisi rapporte l'opinion du roi de l'île, mais il dit encore expressément dans un autre passage : « Toute cette section est occupée par l'Océan ténébreux, où il ne se trouve absolument aucun lieu habité, et au delà duquel on ignore ce qui existe (4). » Les Arabes se sont donc avancés très loin dans l'Atlantique, mais de leur passage ou de leur séjour en Amérique, nous n'avons aucune preuve.

---

(1) Op. cit., II, 140.
(2) *D'Avezac*, Iles de l'Afrique, 18.
(3) *Berthelot*, Hist. des Canaries.
(4) *Edrisi*, trad. Jaubert, II, 440.

V. Voyages des Basques en Amérique.

C'est encore la tradition qui a conservé le souvenir des voyages des Basques en Amérique.

Lorsqu'on parcourt les côtes du golfe de Gascogne, on trouve de loin en loin des ruines de tours et de fours. Ces tours (1) étaient des observatoires qui servaient à découvrir au loin les baleines, et ces fours servaient à fondre leur graisse. Dès que le guetteur avait aperçu un de ces gigantesques cétacés aussitôt il donnait un signal, et la population tout entière accourait comme au pillage d'une ville. Dès le XIIIe siècle, on citait pour leur audace à ce genre de pêche les Basques de Biarritz (2). Mais bientôt les baleines, instruites du danger qui les menaçait, ne se hasardèrent plus à poursuivre si près des côtes les bancs de harengs : elles gagnèrent la haute mer, de même qu'elles s'enfoncent aujourd'hui dans les océans mystérieux des pôles. Elles n'étaient pas sauvées. Nos Basques, alléchés par l'espoir du gain, se lançaient alors à leur poursuite. « Les grands profits et la facilité que les habitants de Capberton près Bayonne, et les Basques de Guyenne ont trouvés à la pescherie des baleines, ont servi de lucre et d'amorce à les rendre hasardeux à ce point, que d'en faire la queste sur l'Océan par les longitudes et latitudes du monde (3). » Ils étaient et sont encore d'intrépides marins. De nos jours, ils vont parfois à la rame, et sans se reposer, de Bayonne à Saint-Sébastien et même à Santander. Surexcités par les émotions de cette pêche, ils perdaient la côte de vue, et, sans se soucier de la tempête risquaient gaiement

(1) *F. Michel,* Le pays basque, p. 187.
(2) *Rondelet,* De piscibus marinis, 1554, lib. XVI, § 11, p. 480-481.
(3) *Cleirac,* Us et coustumes de la mer, 1661, p. 140-141.

leur vie, de même que leurs descendants la risquent aujourd'hui en chassant l'izard des Pyrénées. Peu à peu, presque sans s'en douter, ils passaient d'un pays à l'autre, d'une île à une autre île, et, emportés par quelque coup de vent, ils finirent par aborder l'Amérique avant Colomb.

Telle est du moins la tradition unanime du pays basque. C'est même à un certain Jean de Echaïde qu'on attribue d'ordinaire l'honneur de cette découverte (1). Les voyages des Basques dans cette direction sont en effet très probables. Sur la septième feuille de l'Atlas de Bianco, qui remonte à l'année 1436, est marquée très à l'ouest dans l'Atlantique, l'île de Scorafixa, ou Stokafixa, dont la position répond exactement à celle de Terre-Neuve. Le premier éditeur (2) de ce curieux document a cru, non sans raison, y retrouver le nom de Stockfish, ou île des Morues. Car ce fut longtemps la coutume des cartographes de désigner les pays nouveaux par leurs principaux produits. Sur quelle relation Bianco se fondait-il pour désigner ainsi une île, dont aujourd'hui encore la grande et à vrai dire l'unique richesse est la pêche de la morue? Peut-être Echaïde, ou tel autre de ses compatriotes, avait-il fait part de sa découverte à des étrangers qui la communiquèrent à Bianco. Toujours est-il qu'au XVI^e^ siècle les Basques furent de tous les Européens ceux qui naviguèrent le plus dans les parages de Terre-Neuve (3). Ils passaient même pour avoir trafiqué de tout temps dans ce pays « si bien que les Canadois ne traittoient parmy les François en aultre langue qu'en celle des Basques (4). »

---

(1) *Michelet*, La mer, p. 272. — *Navarette*, op. cit., I, 120.

(2) *Formaleoni*, Saggio sulla antica nautica di Veneziani. Venise, 1783.

(3) *Cleirac*, op. cit., p. 147.

(4) *Pierre de l'Ancre*, Tableau de l'inconstance des mauvais anges, liv. I, p. 30-31. — Cette persistance du langage basque en Amérique est confirmée par un document cité tout au long par *M. Léonce Goyetche*, Saint-Jean-de-Luz historique et pittoresque. Bayonne, 1856, in-12, p. 143, note. — *M. José Pérès* (Revue américaine, VII, 182) cite un certain nombre de mots basques conservés en Amérique.

De ces découvertes nulle preuve authentique ne nous est parvenue, mais les plus fortes présomptions nous engagent à croire que de simples pêcheurs (1) ont fait silencieusement ce que refirent à grand bruit les expéditions officielles. Si plus tard on ne s'adressa pas à ces rôdeurs de mer, c'est qu'on s'en défiait. Les Portugais, jaloux et exclusifs, ne voulaient que des hommes à eux, formés à l'école de Sagres. Les Espagnols ne les employèrent pas davantage, parce qu'ils les considéraient comme dangereux et indomptables. Mais la gloire des pêcheurs basques, pour être anonyme, n'en est pas moins certaine.

VI. Voyages des Irlandais.

Plus encore que nos Basques, les habitants de la Grande-Bretagne, et surtout les Irlandais pouvaient connaître l'Amérique. Energiques et remuants, fiers de leur indépendance, les Irlandais semblaient avoir hérité des qualités de leurs ancêtres légendaires, les Phéniciens (2). Comme eux, ils aimaient le changement, l'activité : ces traits dominants de leur caractère, qu'ils conservent encore aujourd'hui malgré le joug étranger qui pèse si lourdement sur eux, nous les retrouvons dans la façon dont ils acceptèrent le christianisme. L'Irlande mérita bientôt le surnom d'île des Saints, à cause du grand nombre de ses monastères, de l'instruction de ses prêtres, et de l'entraînante ardeur de ses missionnaires. Ils éprouvaient comme un impérieux besoin de se répandre au dehors, d'aller chercher et porter au loin la science et la foi (3).

---

(1) *Michelet*, op. cit.

(2) *De Lasteyrie*, Rev. des Deux-Mondes, 15 avril 1867.— *De Rougemont*, L'âge de bronze, 255, 371.

(3) *Montalembert*, Moines d'Occident, liv. IX, § 1. Cf. S. Bernardi Vita S. Malach : 5. « In exteras etiam nationes, quasi inundatione facta, illa sese sanctorum examina effuderunt. »

On les trouvait dans tous les pays et sur toutes les mers d'Occident. Dans leurs visions mystiques, s'offraient à eux des peuples à initier à la foi du Christ. Excités par la lecture des Livres saints, et des ouvrages scientifiques alors connus (1), et par l'habitude de la méditation religieuse en face de l'Ocean, les saints d'Erin, à partir du VII^e^ siècle, cherchent des mondes inconnus à conquérir à la foi nouvelle (2). Pendant que Colomban et ses disciples parcouraient, la croix en main, l'Europe barbare, d'autres moines, leurs compatriotes, s'aventuraient sur l'Océan, et avaient la gloire de découvrir des peuples inconnus, le bonheur d'en faire des chrétiens.

Les traditions antiques, en effet, s'étaient conservées en Irlande, et l'érudition, réfugiée dans les cloîtres, contribuait à propager la croyance aux merveilles de l'Atlantique. Il paraîtrait, d'après deux passages de Dicuil (3), que les Feroë étaient habitées dès le VII^e^ siècle par des ermites sortis de la Scottia, et qu'elles ne furent abandonnées qu'en 725 : or, Scottia est le nom que porta l'Irlande jusqu'au règne de Malcolm II (4) (993-1023). L'Islande elle aussi aurait été découverte et colonisée par des Irlandais en 795, soixante-cinq ans avant les Scandinaves (5) En effet, le Landnamabock, publié dans la collection des Sagas, dit expressément que les premiers Norvégiens trouvèrent en Islande des livres irlandais, des sonnettes, et divers objets laissés par les papæ (6) ou hommes occidentaux, qui professaient la religion chrétienne.

---

(1) *Dicuil* (VI, VII) rapporte que dans leurs bibliothèques se trouvaient les ouvrages de Prisein, Solin, etc.

(2) *Bouquet*, VIII, 503, ep. Germani Antissiod. ep. ad Carolum Calvum (870) : « Quid Hiberniam memorem, contempto pelagi discrimine, pene totam cum grege philosophorum ad nostra littora migrantem ? etc. »

(3) *Letronne*, Recherches géographiques et critiques sur le livre De mensura orbis terræ. Paris, in-8°, 1814, p. 129, 146.

(4) Id., p. 8, citant Alcuin, Alfred le Grand, Béda et Eginhard.

(5) *Humboldt*, Géog., etc., II, 90. — *Domenech*, Revue américaine, 2^e^ série, n° 2, p. 110.

(6) *Dicuil*, éd. Letronne, p. 93, 142.